

LES MARÉES DE LA HAINE

CHAPITRE XXVIII

Hergé "interdit de dessin"

S'il avait plus ou moins échappé, corporellement, aux ignominies les plus viles qu'ait connues l'Histoire de la Belgique, Hergé, nous l'avons vu, fut frappé moralement, au plus haut point, par ces horreurs de 1944 et de 1945.

Le long cortège des visages glacés de ses amis, abattus dans les préaux de prisons, le hanterait jusqu'à ce qu'il les rejoignît, en 1983, dans une mort qui, pour lui aussi, dévoré par le cancer, ne serait guère miséricordieuse.

En attendant, en 1945, Hergé n'était même plus autorisé à dessiner. La revanche des cancre !

Par décret américain, confirmé sur le tard par la Justice militaire de Bruxelles, le plus grand artiste belge des bandes dessinées ne pourrait plus, à partir de septembre 1944 —et on ignorait pour combien de temps !— publier un seul dessin !

Idem pour Paul Jamin, le merveilleux Jam, l'Alidor d'aujourd'hui ! Idem pour les écrivains de tous bords qui avaient eu le malheur de vouloir, entre 1940 et 1944, poursuivre une œuvre intellectuelle ! Interdiction avait été signifiée à Hergé, le 7 septembre 1944, d'utiliser encore les flèches de son carquois ! Il était condamné à ne plus faire connaître le moindre bout de croquis !

Ne pas créer, pour un artiste, c'est presque périr !

Le plus extraordinaire fut que cet ordre n'avait même pas été lancé par des policiers belges: il avait été édicté officiellement par le Haut Commandement militaire allié ! De 1944 à 1946, un képi étoilé d'un vulgaire péquenot américain avait compté plus que cent chefs-d'œuvre d'un artiste européen !

Ainsi, en 1944, un Eisenhower décidait, omnipotent, de l'envoi au néant des créations de l'esprit, lui qui, intellectuellement était un âne, s'adonnant uniquement à la lecture trépidante de médiocres romans policiers ! C'est lui, et ce sont ses cerbères bruxellois, qui s'étaient arrogé le droit de casser en Belgique les crayons des artistes, et de réduire en miettes les porte-plumes !



Bref, la victoire de la culture !

L'article 123 bis du Parlement Belge interdirait toute publication, vente, répartition de tout ouvrage d'un intellectuel frappé par les tribunaux-vengeurs de la Résistance-Libération ! C'est ainsi qu'un demi-siècle après la Deuxième Guerre Mondiale, mes livres ne peuvent pas encore être mis en vente dans les librairies belges !

Intolérance rageuse d'une "démocratie" bien peu sûre d'elle-même et qui ne survit qu'en enserrant ses adversaires dans un carcan.

L'ordre d'interdiction yankee de tout dessin de Hergé était indéterminé dans le temps.

Quand cette expérience de "l'intolérance absolue" prendrait-elle fin ?...

Tintin renaîtrait-il jamais ?...

Le repêcher ne serait pas une chose simple. Hergé vivait, alors, comme il le disait lui-même "une période très délicate". Sa femme, Germaine, la fiancée émerveillée de 1930, était, dans cette réclusion, son soutien tendre et constant. Mais professionnellement, tout était bouché.

Les autorités politiques toléreraient-elles un jour que Tintin revînt à la vie?

Il ne sortirait de ces "Verboten !" américano-belges qu'après que, en septembre 1946, on eût offert à Hergé de partager son Tintin avec des "Résistants".

Ces "Résistants" pétaradaient de tout leur civisme-bidon. Ils cherchaient la toute bonne affaire. Et la toute bonne affaire, c'était d'obtenir la levée des interdictions qui écrasaient Hergé. Les héros, en 1946, ce n'étaient pas, vous l'imaginez bien, les rescapés du Front de l'Est. Ceux-là grignotaient, au fond des mines, du pain moisi ! Les seuls qui avaient des droits, c'étaient ceux qui avaient "résisté". Les privilèges d'Etat, en 1946, étaient leur monopole. Leur caution allait se révéler capitale.



Raymond Leblanc

Qui étaient ces "résistants" qui entendaient faire entériner une résurrection de Hergé, source éventuelle de profits gigantesques ?...

Le premier, qui allait agir comme si toutes les résistances de Belgique étaient à ses bottes, s'appelait Leblanc. On le surnommait le blanc-bec. Un autre s'appelait Sinave. Ça rimait avec chou-rave et betterave. Le troisième était —bien entendu !— un Ugeux, de l'héroïque lignée du futur baron ou comte de Londres et autres lieux.

Ensemble, ils s'étaient, dès la "Libération", lancés dans le commerce de l'édition. Selon le sieur Leblanc, celle-ci était dans une "période faste", le public, privé de lecture pendant la guerre, se jetant sur n'importe quoi. C'est n'importe quoi que la Maison Leblanc leur avait servi: une collection "Cœur" servant du cœur lavé à l'eau de rose, complétée par des rêves en pellicule ("Ciné-Collection").

Mais Leblanc visait à une toute autre performance qui, en peu de temps, pouvait rapporter des paquets de millions: mettre le grappin sur Hergé et sur son Tintin, dont, durant toute la guerre, trois cent mille Belges avaient, chaque semaine, acheté les B.D. et qui se trouvaient depuis septembre 1944 privés de ce plat interdit.

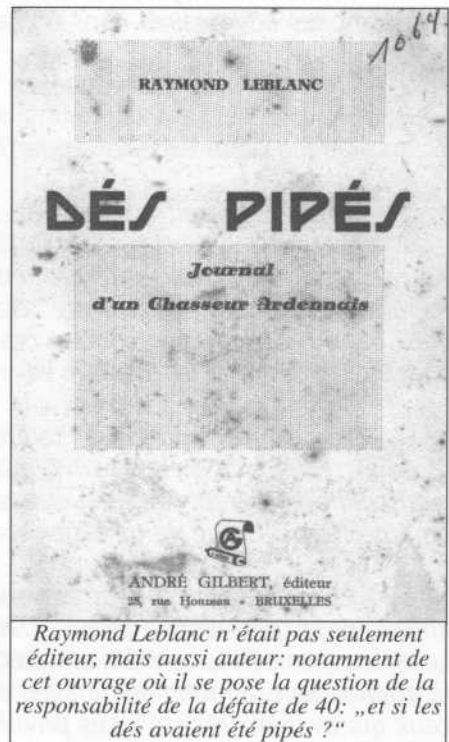
Projet, de prime abord, irréalisable: Hergé était, par décret, "interdit de dessin". Ensuite, il était "incivique", c'est à dire, en langage belge, qu'il ne pouvait être admis à exercer aucune activité économique, ni même obtenir le droit, élémentaire, de travailler ! Ou posséder une carte de "civique", ou crever de faim ! Tels étaient les canons des Libérateurs magnanimes.

Contourner de tels interdits ?... Bien sûr, un trafic, souvent très peu ragoûtant de "blanchissement" des cent mille galeux de septembre 1944 avait rapidement fleuri en Belgique. On n'y est pas pour rien au pays des "smokkeleirs" ! Mais arriver à nettoyer au savon de Marseille notre Hergé ?... Même réadmis dans le circuit, il faudrait à celui-ci, s'il voulait réimprimer ses Tintin, un "coupon de papier". Or il n'était pas question d'accorder cent grammes de papier journal à un non-résistant.. Sauf si on était épaulé par des fortiches de la boîte...

Les exploits guerriers des futurs managers ?... A dire le vrai, dans les milieux de la Résistance, on n'était pas très regardant là-dessus. Souvent, on flottait en pleine nébuleuse. Dans un pays où il n'y avait eu, en tout et pour tout, en quatre ans, dans l'armée belgo-londonienne de la Brigade Piron, qu'un mort pour cent mille Belges, on ne pouvait pas demander trop de carats au fer-blanc !

Chacun savait depuis belle lurette, que sur dix résistants pompeusement glorifiés et tapissés de décorations rutilantes, on devait compter au moins neuf résistants falsifiés ! Leurs pétarades étaient devenues de la rigolade.

Nos trois lascars, spécialistes de la littérature pour midinettes étaient, eux —ils l'affirmaient, le cœur chaviré d'émoi— des "héros des années noires". Depuis qu'en septembre 1944, ils étaient rentrés dans le civil (en étaient-ils jamais sortis ?), ils utilisaient des clefs au lieu de mitraillettes afin d'ouvrir les portes. Notamment les portes des magasins de papier....



Leblanc, l'un des "protagonistes" du plan de résurrection de Hergé déclarerait tout net, et non sans jactance: "Mes associés et moi-même, ancien résistant, nous avons en poche une très officielle autorisation de paraître et nous disposons d'une attribution de papier. Non seulement le projet en devenait viable mais, en plus, il constituait pour Hergé une espèce de dédouanement."

Ledit Leblanc, en août 1991, insisterait encore très lourdement : "Hergé n'aurait pu participer, de près ou de loin, à une activité journalistique ou éditoriale s'il n'avait obtenu le fameux certificat de civisme." On le dédouanait ! Comme un camembert à un poste de gabelous d'avant le Marché Commun !

Vantardise? Pas question ! Les trois mousquetaires résistants n'avaient pas douté un instant que ce dédouanement serait accordé aussi vite qu'un billet d'autobus: "Notre activité de résistants sera une garantie suffisante pour obtenir à Georges Remi un certificat de civisme qui effacera tout" !

Hergé, naïf, n'avait pas pu croire qu'on pouvait, avec une telle facilité et une telle rapidité, "effacer tout" ! Pourtant, le coup d'éponge serait obtenu, en cinq secs. L'écrivain Ajame, ébahi, le narre en trois lignes dans son Hergé: "L'entregent de Leblanc est tel qu'en mai 1946 le procureur du Roi, Raymond Charles, rend publique la 'réhabilitation' de Georges Remi, dit Hergé. Le purgatoire n'a pas duré deux ans".

Le 26 septembre 1946, la mine d'or en friche serait donc de nouveau ouverte, un hebdomadaire "Tintin" sortirait l'année même. Le filon révélerait vite aux "associés" de nouvelles pépites, dorées, munificentes, qui, avec le temps, éparpillées en de multiples sociétés, représenteraient d'innombrables millions.

Tintin, certes, recevrait sa part des trésors engrangés, mais il ne serait plus jamais, psychologiquement, le même Tintin.

Pour Hergé, le "purgatoire" n'avait pas du tout duré deux ans. En réalité, il se prolongerait jusqu'à sa mort, car les blanchisseurs de la firme Leblanc et Consorts lui mèneraient une vie accablante. Bien avant qu'il ne succombât, en 1983, à son cancer du sang, les relations entre les "résistants" installés dans la place et lui-même seraient devenues tellement aigres que Hergé ne ferait plus parvenir ses dessins au journal "Tintin" que par porteur...



Après avoir fait oublier, par ses activités de résistance, les questions impertinentes de „Dés pipés“, il ne fut pas difficile à l'ancien lieutenant des Chasseurs Ardennais Raymond Leblanc d'obtenir une „autorisation de paraître“ des nouveaux maîtres de l'édition...



Le syndicat Hergé



Les Éditions du Lombard constituèrent bien la „juteuse affaire“ pressentie par Leblanc: bientôt, fut construit, près de la Gare du Midi de Bruxelles, un nouvel immeuble (ici en maquette) dominé par l'effigie de Tintin et Milou. Illustrant le nouveau „certificat de civisme“ de Hergé, il fut inauguré par... Paul-Henri Spaak !

Un certain temps, Hergé avait cru que son prestige, et le succès immense que connaissait le petit héros né de son crayon, lui assureraient à jamais, dans l'impressionnant building de Tintin, une autorité indiscutable.

Il y serait ramené, petit à petit, à la seule création de ses B.D.

Et même là, les collaborations de

plus en plus envahissantes et les plus diverses essaieraient de faire du chapardage. Certaines d'entre elles étaient loyales, telle celle de Jacques Van Melkebeke, qu'on disait un ancien rexis-te. D'autres étaient plus exigeantes, telle celle du talentueux dessinateur Edgar P. Jacobs qui prétendit, pendant tout un temps, partager avec Hergé la titularité d'un album dont il avait fait la toilette. Il y avait surtout les sous-traitants à qui Hergé refilait le soin lassant de "rewriter" les ouvrages où des censeurs, souvent impératifs, avaient reniflé de vagues odeurs de "racisme", ou d' "antisémitisme".

Hergé, pour finir, n'était plus un homme, mais un syndicat !

A "l'Atelier Hergé", dénomination pompeuse du début en 1933, Hergé était tout seul !

Puis, il était passé ensuite par les "Studios Hergé" et autres sociétés annexes, "Hergé Publicité" notamment, où bien des doigts s'étaient sucrés. On éditait des "bons" et des "timbres-réclame" à des dizaines de milliers d'exemplaires. On imprimait des cartes Tintinesques de Nouvel An, des choix de papier à lettre à prix multiples, on lançait des figurines Tintin, des badges Tintin, des matelas Tintin, des bavettes Tintin, des maillots Tintin, des coussins Tintin, voire des bretelles Tintin !

Le journal "Tintin", publiant en primeur les B.D. de Hergé, avait atteint des tirages astronomiques (300 000 exemplaires). Les albums de Casterman, de même. On ne montait pas seulement dans la lune, mais on piochait des centaines de millions dans sa croûte. Les "héros des années noires" s'étaient installés comme des princes dans un immeuble au sommet duquel gambadait un énorme Tintin lumineux, flanqué d'un Milou brillant dans le ciel comme un météore velu.

Ils avaient fini par croire que Tintin, ce n'était plus Hergé, mais leur conglomérat de rédacteurs industriels. Hergé ne fut jamais dupe. Lui-même déclarerait sans forfanterie: "—Tintin (et tous les autres), c'est moi, exactement comme Flaubert disait: 'Madame Bovary, c'est moi !' Ce sont mes yeux, mes poumons, mes tripes !... Je crois que je suis seul à pouvoir l'animer dans le sens de lui donner une âme. C'est une oeuvre personnelle, au même titre que l'oeuvre d'un peintre ou d'un romancier. Ce n'est pas une industrie !" (Numa Sadoul, "Tintin et moi. Entretiens avec Hergé").

Jamais le génie de Hergé n'avait été si éclatant. Personne au monde n'atteindrait à la richesse de son imagination et à la perfection de ses créations.

Pour les centaines de millions de lecteurs qui le dégustaient, en quarante-cinq langues, c'était l'essentiel. Mais pour Hergé, le paradis promis était, à la Milton, le paradis perdu. Dans sa conscience, un ressort avait été cassé. En 1944 et en 1945, il avait vu de près les hommes, des hommes méchants, des hommes pervers, les hommes de "l'intolérance absolue", ceux qui avaient allongé à leurs victimes deux cent mille années de condamnations, ceux qui avaient abattu ou, plus exactement, assassiné ses compagnons les plus chers. Il avait vu ceux qui se ruaient avidement sur ses dépouilles.

Son monde imaginaire resterait pur, le resterait toujours, mais scandalisé par les haineux qui rôdent et qui persécutent, par les loups aux crocs de sang qui font peur et qui égorgent...

Ses Quick et ses Flupke, l'écharpe au cou, ne seraient plus seuls, eux non plus, comme avant 1939, à guetter, d'un œil fripouillard, la farce imprévue à jouer. Tout le monde charmant et familier qui jalonnait le fil des aventures Tintinesques, les maharadjas, les Tibétains, le professeur Tournesol, les Dupont et Dupond, la Castafiore, Séraphin Lampion, le capitaine Haddock, la tribu de Moulinsart, les flics ahuris aux chapeaux-melon jumeaux, les escamoteurs de trésors, devraient désormais passer par les studios pompeux de spécialistes. Des coloristes appliqués chamarreraient leurs galons, ajouteraient des couleurs vives à leurs boutons.

On dresserait même une fusée au compas dans les ateliers Tintinesques ! Destination: la Lune ! Plus de dix ans avant le premier pas sur la Lune, Hergé avait pressenti et décrit la fabuleuse expédition ! En 1991, à Welkenraedt, devant cent mille spectateurs, la fusée Tintin grimperait bel et bien dans le ciel, à 420 kilomètres à l'heure, sans culbuter ni tuer personne...

On indiquerait surtout à Hergé les sujets à ne plus aborder, ou à modifier du tout au tout. Ainsi les terroristes juifs (groupe Stern) de l'Or Noir qui avaient multiplié les attentats anti-britanniques dans la Palestine d'avant 1947, seraient "dé-ethnisés". Ils se retrouveraient, pour ne pas choquer la pudeur des sémites anglais, transformés audacieusement en Arabes bariolés !

Il fallut aussi qu'Hergé récrivît le texte d'une supplique d'un émir: "Ami grand et très cher, je confie à vous mon fils Abdallah pour son langage française perfectiser".



Jamais dupe de son succès, Hergé se dessinait volontiers comme prisonnier de ses personnages (mais pas de ses collaborateurs)...

*Ami grand et très cher,
Je confie à vous mon
fils Abdallah pour son
langage française perfec-
tionner. Ici il beaucoup évé-
nements y a. Si malheur
fondu sur moi, j'ai con-
fiance en votre amitié pour
sur Abdallah soigner
Emir Don Kalish Arab*



*Ceci est pour te dire, à l'ami très
précieux, que je te confie Abdallah,
mon fils bien-aimé. Car ici, sache
qu'il y a beaucoup d'événements.
Si le malheur fondait sur moi
comme le faucon sur l'innocente
gazelle (car le monde est fait de
vie et de mort) je suis sûr que
Abdallah trouverait chez toi
chaleur d'affection, asile et repos.
Et tu ferais ainsi devant Allah
une action parfumée.
Que la paix soit sur toi et sur
tous ceux de ta maison.
Emir Don Kalish Arab*



Evidemment, un interlocuteur arabe de Tintin ne pouvait parler qu'un français du plus pur académisme. ! Sinon Hergé était certain qu'on lui resservirait une fois de plus la sinistre rengaine du "racisme" !

Là encore, Hergé dut bien obtempérer !

Avait-on l'une ou l'autre imprudence "collaboratrice" à lui reprocher ? Tintin, l'interdit de dessin, était-il allé jouer de la trompette au Congrès de Nuremberg ? Était-il allé en Italie admirer les petits poignards des Ballilas ? Honnêtement, c'eût été son droit, comme à tout le monde. Churchill s'était bien rendu à Rome faire du plat à Mussolini. Lloyd George avait cérémonieusement pris le thé à Berlin chez Hitler, Léon Blum avait reçu à Paris le Docteur Hjalmar Schacht. Et le Premier

ministre belge Van Zeeland avait eu comme invité à Bruxelles l'envoyé du Führer M. de Ribbentrop, pendu plus tard à Nuremberg ! Hergé, lui avant 1940, n'avait jamais dépassé la porte des bureaux du "Vingtième Siècle". Pas un seul de ses dessins n'avait fait allusion à une bagarre politique de type hitlérien. Son Tibet n'était pas en Rhénanie !

Hergé et moi, c'est vrai, étions depuis une éternité des amis fraternels. Du Mexique, chacun doit bien l'admettre aujourd'hui, je lui avais refilé l'idée de ses bandes dessinées, ses fameuses B.D. Il avait affublé le jeune Tintin de ma culotte de golf, l'avait coiffé de ma houpette. Il était devenu pour toujours, en partie à cause de moi, le héros de la jeunesse. C'est exact. Hergé s'amusait aussi à voir en moi une sorte de Don Quichotte, qui parsemait ses aventures politiques de péripéties multiples, toujours renouvelées ! Pour lui, Segers, Philips, Spaak, Pierlot, c'étaient en quelque sorte mes Allan et mes Rastapopoulos. Mais mon Milou à moi mordait vraiment, en pleins jarrets, le monde des politiciens véreux !

Hergé, c'était la modération. Il s'effrayait parfois à me voir brandir mes balais de fer comme des massues de fendeur de rochers. Mais, depuis notre jeunesse, à sa manière, comme à ma manière, un même besoin de servir nous propulsait.

L'un de ses biographes, Benoît Peeters, l'a noté en demi-teinte: "Atmosphère rexisante, code d'honneur masculin se combinèrent en Hergé dans une conception d'existence qui fut qualifiée de droite".

Vous l'avez lu ? Il était "rexisant" ! Où était le crime ? Jadis, en Belgique, un million de Belges, au moins, l'étaient !

Pour faire payer à Hergé ce forfait abominable, on avait, sous le parapluie de la "Résistance", américanisé son œuvre, non sans avoir séquestré Tintin pendant deux ans, interdit de dessin, muselé Milou comme s'il avait la rage et mis son bel os blanc au dépôt des objets volés !

"Toi bien parlé, Missié"

Hergé était-il, comme on l'a prétendu, un "raciste" ?

Un raciste, maintenant, après cinquante ans de bourrage de crâne délirant, c'est, aux yeux du grand nombre, un molosse hurleur plantant ses crocs dans les cuisses tremblantes des gens de couleur !

Pour Hergé, pour moi, pour nous tous, Européens, qu'était le racisme, sinon le désir, la volonté que nous avions de rendre notre race forte, physiquement et moralement ?

Hergé et moi étions nés du scoutisme, d'un scoutisme qui développait harmonieusement les forces corporelles, qui les disciplinait, qui stimulait les énergies et qui forgeait les caractères.

Nous voulions, oui, une race solide en Belgique, en France, en Allemagne, sur tout notre vieux continent, des familles épanouies, une vie morale orientant les existences. Notre racisme, c'était la santé. La santé de notre peuple. Non le rejet fanatique des peuples extra-européens. Nous désirions, tout au contraire, que les autres peuples réalisassent chez eux une révolution raciale semblable à la nôtre !

On le verrait tout spécialement durant la guerre du Front de l'Est, lorsque nous recevions en camarades soixante mille jeunes Musulmans, qui se rassembleraient au sein de trois nouvelles divisions des Waffen SS.



20.000 Bosniaques musulmans se sont engagés dans la Waffen SS (Division „Handschar“) pour participer à la Djihad contre le sionisme.



Officiers musulmans de la Division SS „Kama“.

Du racisme, cela ?

Que le Grand Mufti de Jérusalem —j'avais passé trois jours de grande amitié en sa compagnie à Salzbourg— se préparât à réaliser, après la guerre, dans la santé, la variété, la richesse, l'unité des peuples arabes, comme au temps de Saladin, nous paraissait parfait.

Idem pour les Japonais liés, tout asiatiques qu'ils fussent, à l'Axe Rome-Berlin-Tokyo.



Haj Amin El-Husseini, Grand Mufti de Jérusalem, est reçu à la Chancellerie du Reich par Adolf Hitler.

Tel était notre racisme, sain, largement ouvert, un racisme sans haine. Pas du tout un racisme traquant d'autres racismes ! Mais, à l'opposé, les stimulant par son exemple, leur donnant l'envie de faire de même dans leur propre espace vital.

Ce racisme était celui de milliers de jeunes Européens, conscients de l'unité millénaire de leurs peuples et de la nécessité de conserver la pureté de leur sang. Il ne provoquait personne. Il n'eût même pas pu faire aboyer Milou !

Les plaisanteries sur les attributs nasaux de M. Blum-

enstein ou sur les perplexités boursières des Isaac et Salomon dans "L'Etoile Mystérieuse" n'étaient pas plus blessantes que les recueils classiques et toujours amusants consacrés aux vieilles blagues juives, belges ou marseillaises. Au lieu de s'étrangler d'indignation à se voir caricaturer gentiment, les juifs eussent dû sourire, les premiers, des dessins de Hergé. Sans s'arracher les papillotes !

Cette traque d'un racisme ou d'un antisémitisme imaginaires de Hergé et de nous tous atteindrait des dimensions qui, pour finir, relèveraient du délire. Les mêmes accusations et suspicions se renouvelleraient tout au long du demi-siècle, sous les signatures les plus diverses.

Des analphabètes les prolongent toujours.



Le Grand Mufti de Jérusalem passe en revue un détachement de la Division SS „Kama“.

Ainsi, en août 1991, à l'occasion de l'exposition géante consacrée en Belgique à Hergé, un noblaillon appelé Comte de Beaufort, Geoffroy de son prénom, écrivait ces lignes patriotardes presque comiques: "Je n'ai pas oublié l'indignation de mon grand-père lorsque parut dans un journal, je ne me rappelle hélas plus lequel, une bande dessinée de Hergé dans laquelle, il me semble le voir encore, Tintin, tenant Milou sur ses genoux, rentrait à Bruxelles dans le side-car d'une moto conduite par un militaire boche." On ne pouvait mentir plus complètement et plus sournoisement: Tintin, de toute évidence, n'est jamais revenu à Bruxelles dans un side-car conduit par un Allemand. Sur le dessin du "Soir Jeunesse" annonçant son retour, le 7 octobre 1941, Tintin n'était pas installé sur une moto, moins encore une moto "boche"; il avançait vaillamment, à pied comme un bon scout, les bras scandant la marche, son barda en bandoulière, juste en face d'une borne indiquant Toulouse d'un côté et Bruxelles de l'autre. Quant à Milou, éreinté par une si longue randonnée, il trottait péniblement derrière son patron, les pattes lasses, la langue pendante, la queue en pâmoison. C'est là tout ce que ce Beaufort et son grand-père raplapla avaient jamais pu constater !

Le "boche" et sa moto n'étaient qu'une simple borne kilométrique ! Le vrai, le seul dessin tel qu'il est paru dans "Le Soir" a heureusement été conservé. Tous ont pu le voir à l'exposition "Tout Hergé", à Welkenraedt. Mais rien à faire ! L'imagination rétrospective du détective Beaufort verra, jusqu'à la fin du monde, le "chleuh" maudit emportant Hergé dans sa nacelle !

Beaufort ne sait même plus dans quel journal il aurait pu contempler ce side-car fantomatique ("Je ne me rappelle plus lequel !"), mais il est catégorique. Il l'a vu ! De ses yeux vus ! Or il ne l'a pas vu !

N'empêche ! Voilà le mensonge forgé, fomentant les haines, tourneboulant la cervelle de milliers d'arriérés mentaux.

Ça ne suffirait pas. Le bonhomme était tenace. Il en remettrait : "Je crois me souvenir, bien que je n'en sois pas certain, que Tintin exhortait nos compatriotes à collaborer avec nos envahisseurs".

Là, de nouveau, c'est la calomnie totale, enrobée dans d'hypocrites réserves. Bien sûr, il ne peut se souvenir, puisque de telles exhortations n'ont jamais été prononcées, ni par Tintin, ni par Hergé, en aucune façon à aucun moment ! Pas une syllabe, pas un point virgule !

Le comble, c'est qu'après ces évocations époustouflantes d'un dessin qui n'a jamais existé et de propos qui n'ont jamais été tenus, Beaufort, ni beau, ni fort, se permet de s'indigner, d'un petit ton irrité, de ce que l'on n'ait pas représenté à l'exposition de Welkenraedt ce dessin sorti de sa seule imagination : "Je n'ai trouvé nulle trace de cette œuvre du père de Tintin. Je crois qu'il est inutile de commenter les raisons de ce silence mais vous voudrez bien me permettre d'en tirer les conclusions qui s'imposent !"



Certains prétendent se souvenir que Tintin et Milou sont revenus dans un „side-car boche“ pour reprendre leurs aventures dans „Le Soir“: cette couverture démontre la méchanceté imbécile de cette affirmation. Au contraire, il s'agit d'un nouveau clin d'œil de Hergé à Léon Degrelle: de retour de la région de Toulouse où il fut enfermé dès le début de la guerre dans les camps de concentration français, le Chef de REX pouvait, à l'instar de Tintin, reprendre ses „aventures“...

LES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU.

TEXTE ET DESSINS DE HERGÉ



Le travail de „kollaborateur“ de Hergé au „Soir“ fut de livrer quotidiennement un „strip“ de trois ou quatre dessins, parfois de simple raccord, comme celui-ci du 5 juillet 1944 proposant un résumé des épisodes précédents („7 Boules de Cristal“) après une interruption due à la maladie (la preuve qu'il s'agissait bien d'un travail „au jour le jour“)...

Vous voyez l'outrecuidance, presque rigolote, de ce hobereau à la lance fêlée ! Il s'est trompé du tout au tout mais, le nez défilant les moulins, il se déclare outré de ne trouver "nulle trace de cette œuvre" totalement inexistante ! Jusqu'à ce qu'on le descende dans le caveau de ses progéniteurs, il répétera, imperturbable, sa litanie !

Des Beauffort, aussi demeurés, aussi butés, aussi cafards, on en a vu des centaines, jalonnant de leur bêtise l'histoire de Hergé de 1944 à nos jours.

Au vrai, qu'avait fait Hergé au "Soir" ?

Il dessinait. A cela se bornait son activité. Il l'a expliqué lui-même tout simplement : "Je travaillais, un point c'est tout, comme travaillait un mineur, un receveur de trams ou un boulanger".

Pendant quatre années, il n'avait pas écrit dans le journal une seule ligne qui eût trait au déroulement des hostilités.

En réalité, pendant les quatre ans de guerre, Hergé, grâce à ses extraordinaires bandes dessinées, pleines de fraîcheur, gorgées d'imprévu, avait servi très utilement son pays, lui remontant cent fois le moral par des dessins désopilants, réconfortants, ne cherchant noise à personne. C'était si évident qu'après l'avoir fourré en taule, avec une bêtise insigne, le 4 septembre 1944, on l'avait libéré le jour suivant !

Le mois même où le comte ès mécomptes se brûlait le nez à reniffler le feu de la moto boche, le bourgmestre d'un patelin appelé Sombreffe, un nommé Léon Keimeul, avec la même suffisance et la même cécité, écrivait dans "Le Soir" du 5 août 1991: "Je m'étonne de la publicité faite pour Hergé et Tintin. Si j'ai bonne mémoire, Hergé fut condamné après la guerre pour collaboration avec l'ennemi. Ainsi va le temps. Il faudrait oublier. A quand la vente de cassettes RTBF avec les discours de Degrelle ?"

Toujours les mêmes rengaines, tourneboulant les naïfs: "Si j'ai bonne mémoire !"... Mais ils n'ont pas bonne mémoire ! On leur a bourré le crâne pendant cinquante ans de si prodigieuses insanités que leur mémoire a tout embrouillé ! Les journaux les bêtifient; ils sont la proie des lobbies; la télévision revient chaque jour à l'assaut avec les mêmes cornichonneries: le racisme ! L'antisémitisme ! Le fascisme ! La trahison ! Ils affirment ! Ils prennent des airs outragés ! Ils se disent qu'à force d'en rajouter, ça marchera !

Et après ?...

Après, oui, les calomnies tiennent le coup pendant vingt ans, pendant trente ans. Puis l'Histoire, d'un grand coup de balai, envoie, comme des vieux choux pourris, ces tapageuses hâbleries à la poubelle !

De Droite? De Gauche ?

Nul d'entre nous n'avait jamais demandé à Hergé de piquer une Croix de Bourgogne à sa boutonnière, ni d'attacher au collier de Milou un petit balai rexiste !

Il montrait du génie en inventant ses B.D.: c'est cela, avant tout, qui nous intéressait !

Hergé s'était toujours comporté en ami libre ! De quel droit le lui eût-on interdit ? Un artiste, même si son art est l'axe essentiel de ses préoccupations, ne pourrait-il point, par hasard, avoir, comme tout le monde, ses petites idées sur la façon de faire tourner la planète?...

En face de leurs œuvres, ou de leurs chefs-d'œuvre, qu'ils voudraient créer pour l'éternité, les prises de position politiques de tous les artistes ne sont dans leur vie que des incidents. Avant tout, pour eux, c'est la transfiguration de la Beauté qui compte ! Goya, le grand Goya, le plus puissant génie de la peinture des deux derniers siècles, avait été, politiquement, un "afrancesado", c'est-à-dire, en Espagne, un partisan de l'occupant. Il avait collaboré avec les Français ! Ceux-ci, pourtant, sous Napoléon, n'avaient pas été tendres pour les populations civiles lorsqu'ils dominaient l'Europe. Les occupants gaulois d'alors avaient inscrit à leurs tableaux de chasse quelques bonnes douzaines d'Oradour-sur-Glane, très caractérisés !

Ils tuaient, au surplus, nombre de prisonniers. C'était d'ailleurs une vieille habitude de Bonaparte qui avait fait fusiller, en trois jours, à Saint-Jean d'Acre, trois mille Arabes qui s'étaient rendus, après qu'un accord de capitulation eût été bel et bien signé par le futur Maréchal Berthier.

Les berlines qui transportaient en Espagne les notables français et leurs compagnes heurtaient souvent les pieds nus des "résistants" espagnols accrochés aux branches des acacias le long des vieilles routes cahotantes de Castille !

Goya avait, néanmoins, bel et bien encaissé un traitement de l'usurpateur Joseph 1er, perché par son frère Napoléon sur le vieux trône des Bourbons hispaniques !

Après 1812, quand l'aventure s'était mise à tourner à l'envers, le peintre avait, comme tant d'autres, joué en toute hâte au "résistant", badigeonnant en dernière minute quelques scènes de bravoure anti-française dans le but de se dédouaner (telles le "Dos de Mayo" et les "Fusillamentos").

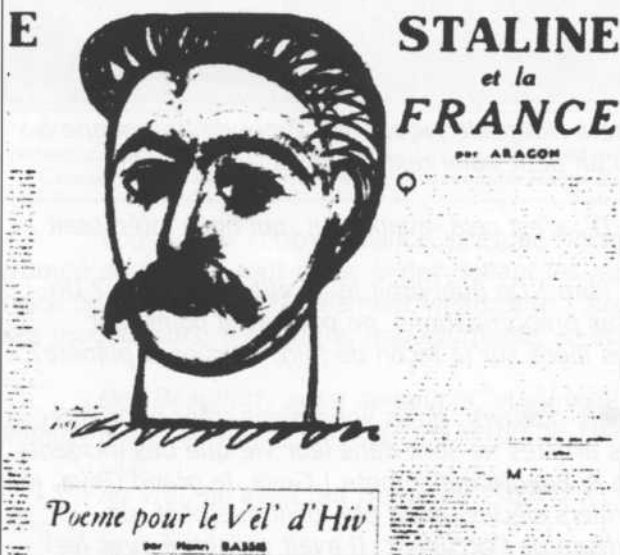
De ces incidents collaborationnistes, qui se souvient encore? Les chefs-d'œuvre de Goya ont-ils été des explosions de génie? C'est la seule question.



„Dos de Mayo“ de Goya, ou comment se racheter un brevet de civisme...

LETTRES ARTS françaises

Prix : 35 fr.



C'est à la demande d'Aragon qui voulait honorer, en première page de ses „Lettres françaises“ (12 mars 1953), le dictateur soviétique récemment décédé, que Picasso traça ce portrait de Staline d'après une photo de jeunesse: son manque de „réalisme socialiste“ ne plut pas à la direction du Parti communiste français qui publia un communiqué de désapprobation. Picasso ne manifesta jamais de regret pour ce dessin: „J'ai apporté des fleurs à l'enterrement. Mon bouquet n'a pas plu. C'est toujours comme ça dans les familles...“

La seule d'ailleurs que les gros bras de 1944 eussent dû se poser, sur un ton mineur, au sujet d'un Hergé, auquel les pires grincheux n'auraient pu, de toute façon, reprocher que des insignifiances.

Ce qui s'était passé, au XIXème siècle à propos de Goya, s'est passé de la même façon, au XXème siècle à propos de Picasso.

Picasso avait été communiste ! Il avait même commis un portrait de Staline, le Staline qui avait fait périr des millions d'êtres. Un mauvais portrait d'ailleurs, d'où tombaient deux moustaches pareilles à deux pattes de chat mort. Quelques années après le décès de Picasso, qu'importe encore qu'il ait suivi politiquement un monstre, aujourd'hui décrié et dont, partout, les statues géantes ont été déboulonnées ?... Que Picasso se fût attardé un instant au pelage hirsute de Staline est oublié. Le génie reste et remplit tout.

Le temps déblaie l'éphémère.

Même réflexion, encore, aujourd'hui, à propos du compositeur judéo-russo-français Gainsbourg décédé à Paris en mars 1991. Il avait, dans sa vie, fumé plus de deux millions de cigarettes, et son gosier avait vu couler un Niagara de whisky ! Cet alcoolique

avalait en même temps la bouteille, le contenu et l'étiquette ! Il avait commis d'épouvantables scandales, provocateur toujours à l'affût. Il avait même caricaturé "La Marseillaise". Il n'était pas un excès, pas une forme de cynisme auxquels il ne s'était livré.

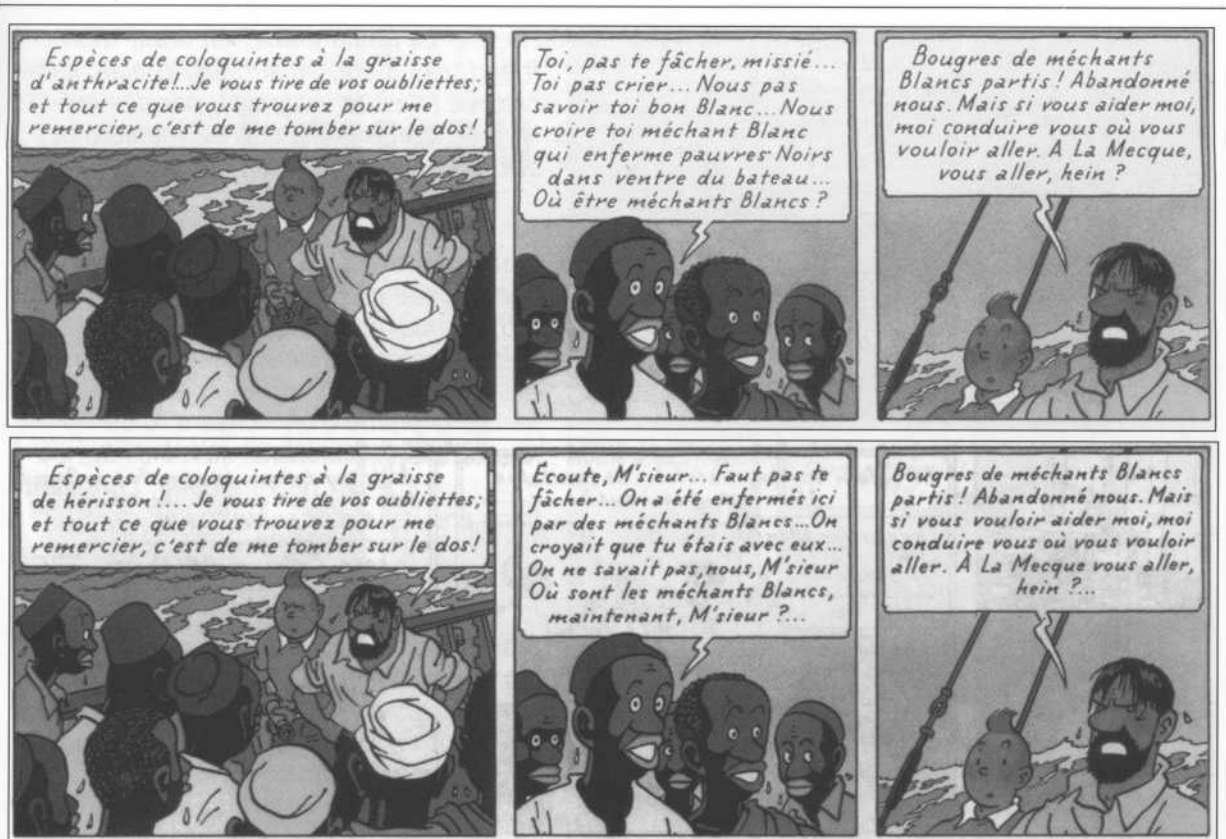
A peine mort, son talent fut très éloquemment loué par le Président de la République Française ! Dès la première minute, les excès étaient biffés. Seul le talent restait.

Alors, notre Hergé ?... Le Hergé envoyé sous les verrous le 3 septembre 1944 ? Le Hergé qui, pendant deux ans, avait dû relimer des nez israélites et attendre que des "résistants" lui fissent l'honneur de venir le repêcher ?

Alors que Goya en avait fait dix mille fois plus ! De même que le Picasso de Staline ! Sans même parler du Gainsbourg, né Ginzburg, et de "La Marseillaise" profanée !

Y aurait-il, par hasard, des artistes "rexisants", donc voués, automatiquement, à la Géhenne ?... Et des artistes de gauche, qui, eux, peuvent tout se permettre et sont aussitôt ripolinés au détergent ?

Hergé, lui, soumis pendant deux ans à ce despotisme d'illettrés, se verrait accusé de xénophobie, avec une sottise hargneuse... Interdit de dessin pendant plus de sept cents jours, il dut se morfondre, en scrutant à la loupe ses vieux albums, afin d'en expurger toute trace d'humour compromettant qui interdirait leur réédition. Même le terme de "Missié" utilisé parfois dans ses albums relevait, paraît-il, lui aussi, du "racisme" ! Hergé dut faire passer ces dessins sous la gomme purificatrice !



Le "Toi bien parler, Missié" deviendrait dans la nouvelle version de "Coke en Stock": "Oui, cap'taine, bien compris !" Le "Nous, pas esclaves, Missié" devrait se transformer en "Non, M'sieur, pas esclaves !" Expurgée aussi l'exclamation d'"anthracite" décochée à un nègre par le pittoresque capitaine Haddock !

Il fallut ainsi, au fur et à mesure des caprices des censeurs et des éditeurs —les Anglais, notamment— réadapter certains dessins sacrilèges. C'est comme si Goya avait dû transformer le portrait français de Joseph 1er en un gardien de vaches, ou comme si Picasso, après le déboulonnage de Staline, avait dû convertir le croquis qu'il avait brossé du Géorgien en une Mona Lisa sans moustaches !

Hergé, bon gré, mal gré, s'il voulait survivre, eut à se plier à ces prétentions insensées. De même qu'il avait fallu remanier "L'Ile Noire", les dernières épreuves des "Sept Boules de Cristal" furent, à leur tour, révisées.

Ainsi Tintin put renaître ! Sur des béquilles, sans doute. Mais au génie les béquilles importent peu. Bientôt, les albums de Hergé allaient, malgré tout, faire le tour du monde.

"Hergé, le Molière de la B.D. !" reconnaîtrait, sur le tard, "Le Figaro-Magazine" !

Affirmation qui, d'ailleurs, me paraît excessive. La "bande dessinée" reste à mes yeux, malgré toute l'affection que je voue à Hergé, un moyen relativement modeste d'exprimer, artistiquement, une émotion, un mouvement, une histoire. Je préfère la splendeur harmonieuse, enjouée, presque magique d'un Molière au déroulement des bandes bigarrées décrivant des caractères et des événements, dans des chevauchements précipités.

La bande dessinée conserve un caractère enfantin qui, au cours des années, par sa facilité, par sa cadence harcelante, par ses imprévus renouvelés sans cesse, a mordu sur des millions de cerveaux qui eussent pu aller plus loin, aller plus haut, dans leur épanouissement intellectuel.

Pourquoi Pas?

GAZETTE SEMDOMAIDRE PARAISSANT LE VENDREDI
FONDATEUR : L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIE — L. SOUQUENNE
Rédacteur en Chef : D. LÉGLEROU



Le Caudillo et le "Chef" vont-ils finir de rire ?

Le „Pourquoi Pas ?“ du 7 septembre 1945 croit savoir, de bonne source, que „Degrelle (sera) remis bientôt par Franco entre les mains des Anglo-Américains, qui le remettront illico entre les nôtres. (...) c'est donc que Franco sent que le vent tourne, que les 'grands' s'impatientent, que le moment est venu de jeter du lest. Et le lest qu'il se décide à lâcher tout d'abord, c'est notre Degrelle lui-même, pas davantage.“

Ce jour-là, le Gouvernement espagnol, assailli par vingt demandes de plus en plus menaçantes d'extradition, avait enfin concédé un ordre d'expulsion de mes vieux os, retirés en compote, quinze mois plus tôt, à San Sebastian, des restes de mon avion fracassé. Selon le décret, le proscrit que j'étais avait huit jours pour disparaître au-delà des frontières.

Les huit jours avaient passé. Alors quoi? Le copain de Hergé, on l'avait coincé?...

Un mandat d'amener est lancé par les autorités espagnoles contre Léon Degrelle

Mais l'ancien chef de Rex n'était pas à son domicile ...

La nouvelle n'a pas manqué de Léon Degrelle, condamné à mort rexiste. L'an dernier, la publication de ses mémoires de Degrelle dans le journal belge ainsi d'ailleurs qu'au cours de la guerre belge, réfugié en Espagne, avait suscité un vif mécontentement en Belgique ainsi qu'une tentative de l'extradition a été faite en Belgique ainsi qu'une

Le grand public, en étant très friand, elle a été, au surplus, copiée, caricaturée (c'est le vrai mot), par des milliers d'imitateurs médiocres, maladroits, et même très vulgaires parfois.

Mais enfin —et c'est là son tout grand mérite— le père de Tintin a apporté à un monde chaotique, déboussolé, un rythme nouveau d'expression de la vie. Il a été dans ce domaine grand créateur, même si cet outil nouveau ne vaudra jamais la plume d'un Ronsard, d'un Racine, d'un Baudelaire, d'un Molière, ou d'un somptueux Chateaubriand, enroulant dans une cape d'or son époque.

Molière, ne n'oublions pas, avait, lui aussi, eu jadis ses déboires. Puisqu'il était comédien, c'est-à-dire ressortissant d'une profession plutôt infamante, hors de la respectabilité mondaine de son siècle, on l'avait enterré à la sauvette, le long d'une route, la nuit, comme un chien ! Mais sa tombe finale avait été l'immortalité. Pour Hergé il en serait de même.

Mais, tout d'un coup, on y repense. L'été même où le Tintin interdit de crayon se dédouanait tant bien que mal, presque au même moment —le 21 août 1946— son copain d'Espagne avait eu à affronter une fois de plus, la meute hurlante de ses persécuteurs. Ledit copain, c'était moi ! Vous l'imaginez aisément !

L'oiseau s'est envolé

Le moment est venu, je crois, de consigner ici quelques confidences, car l'aventure qui suit va être au plus haut point Tintinesque.

J'avais été, en janvier 1939, l'invité personnel de Franco, au temps où il dirigeait — depuis 1936 — un soulèvement national contre une Gauche à dominante communiste.

A la stupeur de tous, j'étais réapparu en Espagne le 8 mai 1945, tombant du ciel à San Sebastian et y prenant, bien involontairement, dans les lueurs de l'aube, le premier bain de mer de la saison.

Cette fois, on l'imagine, Franco ne m'avait pas accueilli au bord du rivage ! Pour lui, ce n'était pas dans la mer que j'étais tombé, mais dans sa soupe ! Il était, à cette heure-là, menacé d'une invasion alliée qui pouvait lui dévaler dessus d'un moment à l'autre !

Déjà, quelques jours plus tôt, Pierre Laval, le Premier ministre français, venait d'atterrir à Barcelone, De Gaulle courant à ses trousses ! Ce dernier réclamait son rival à cor et à cris, agitant furieusement ses longs bras dressés comme deux sémaphores.

Or voilà que j'arrivais, sans crier gare, compliquer encore une situation gravissime car le Caudillo avait commis le crime d'avoir battu à plate couture Staline sur les champs de bataille espagnols en 1939. Or Staline était devenu, depuis 1941, l'allié chéri entre tous des Nord-Américains. Ceux-ci allaient lui faire cadeau, au Traité de Potsdam, de toute l'Europe de l'Est ! C'est dire que Franco était aux yeux des Alliés la bête noire, le reproche vivan, le maudit !

Laval et moi, arrivant en catastrophe, ne pouvions que compliquer épouvantablement son affaire !

Le cas Laval, pourtant, était particulier.

A la fin de l'occupation allemande en France, le 22 juillet 1944, j'avais, en compagnie de Pierre Laval, déjeuné chez Otto Abetz, ambassadeur du Reich à Paris. Assistait au repas, comme troisième invité, M. de Lequerica, ambassadeur de Franco auprès du Maréchal Pétain à Vichy.



Visitant l'Espagne en 1939, Léon Degrelle rencontra le Général Franco et donna de nombreux et substantiels articles politiques aux journaux nationalistes espagnols (ici, „Arriba Espana“ du 18 février 1939)



Laval en conversation avec Hitler au Quartier général de Prusse orientale en décembre 1942 (de dos: von Ribbentrop).

J'avais entendu, à table, le diplomate espagnol dire affectueusement à Laval: "M. le Premier ministre, s'il vous arrivait un jour des revers" (ils tambourinaient déjà comme des grêlons à la fenêtre !), "dites-vous bien que l'Espagne sera toujours pour vous une seconde patrie !"

Laval n'était pas, aux yeux des Espagnols, sans mérite particulier. Président, au Sénat français, de la Commission des Affaires Etrangères, c'est lui qui avait fait reconnaître diplomatiquement par la France le régime de Franco, auquel le gouvernement de la République avait, sur sa proposition, envoyé comme nouvel Ambassadeur le plus glorieux de ses soldats, le vieux Maréchal Pétain.

En juillet 1944, Laval avait donc cru aux promesses, j'allais dire à l'invitation de l'Ambassadeur Lequerica, devenu au surplus, depuis lors, ministre des Affaires Etrangères de son pays. Laval s'était amené à Barcelone, avec sa femme, à la fin d'avril 1945, une fois Mussolini pendu par les pieds à une pompe à essence à Milan.

Il avait payé cher sa naïveté, en entendant le ministre Lequerica déclarer alors, tout à fait à l'aise, à la presse étrangère: "Monsieur Laval est aujourd'hui un homme qui cherche une branche d'arbre à laquelle se pendre !" On était loin du déjeuner chez Abetz ! Sur ce, Lequerica avait ordonné l'expulsion de son ami trop confiant. Laval, enfourné dans un avion peint en noir, avait été livré, via les Américains, à un De Gaulle triomphant.

Après un court procès de farce et d'insulte, le vainqueur fit fusiller le vaincu, presque paralysé, arc-bouté sur une chaise, peu après qu'il eut tenté, en stoïcien, de s'empoisonner, nouveau Socrate.

L'avocat parisien bien connu, Me Naud, a raconté lui-même, dans un livre publié chez Fayard, comment le Procureur Mornet fit fusiller malgré tout un Laval déjà presque mort :
 "— Maître, votre client n'est pas juridiquement mort, son cœur s'est remis à battre. Alors je dois faire exécuter l'arrêt de mort.

Je ne réponds pas.

M. le Procureur insiste :
 — Nous pourrions attacher Laval sur un brancard et l'appuyer contre le poteau 'comme ça' (Il fait un geste de la main pour figurer dans l'espace la réalité de sa proposition).



Pierre Laval n'eut droit qu'à une parodie de procès auquel il refusera d'ailleurs bientôt de participer: son jugement et son exécution relèvent authentiquement de l'assassinat...

Une brave sœur tient l'une après l'autre les jambes de Laval, et lui enfile son caleçon, puis ses chaussettes. Le préfet de police est là, qui observe le tableau.

— Ah, dit la sœur, si le bon Dieu nous voit en ce moment, il ne doit pas être fier de nous. (...)

Laval tombe sur le côté droit, sa jambe paralysée ayant cédé la première, la joue contre terre, le bras droit replié sous le corps, comme au cinéma tombent les personnages assassinés. Un sergent se précipite, armé d'un pistolet de fort calibre, et lui donne en plein front un coup de grâce effroyable qui le défigure."



Laval vient d'être fusillé devant les magistrats et le personnel de Fresnes: son cadavre glisse du poteau pendant qu'un sergent s'apprête à lui donner le coup de grâce.

Lequerica avait imaginé faire coup double en me livrant aux Alliés par le même convoi macabre.

L'ambulance envoyée à l'hôpital de San Sebastian pour charrier ma carcasse brisée jusqu'à l'avion de Laval à Barcelone avait bien dû —je l'ai expliqué— repartir bredouille, sans son deuxième chargement: "— Totalemment intransportable !" avaient déclaré les médecins !

Mais, à Bruxelles, à Paris, à New York, les autres insistaient furieusement, répétaient cent fois à l'Espagne leurs sommations.

Alberto Artajo, le nouveau ministre espagnol des Affaires Etrangères, qui avait succédé à Lequerica, se trouvait terriblement perplexe. Ajoutez-y que, par un hasard tout à fait imprévu, il s'était fait qu'il avait mené ses études à la fameuse Université des Jésuites espagnols à Deusto. Or "Les Degrelle —l'Evêque de Namur, Monseigneur Heylen, l'avait clairement expliqué— sont jésuites de père en fils !" J'avais six oncles et grands-oncles membres de la Compagnie de Jésus !

Second bon point: le Recteur de l'Université de Deusto était l'oncle de l'infirmière en chef de l'hôpital militaire Mola qui m'hébergeait à San Sebastian, une jeune fille espagnole d'un courage magnifique. Elle s'appelait Marichu de Aguirre. Décidée, elle avait pris le train de Bilbao et avait été chapitrer son oncle le Recteur. Celui-ci avait pris à son tour le train pour Madrid et avait abouti au bureau solennel de son ancien élève, le ministre: "Alberto, si tu livres Léon Degrelle —qui ne pourra absolument pas se défendre, tu le sais bien—, tu collaboreras à un assassinat, tu te mettras en état de péché mortel !" Alberto était un très saint homme. Le coup porta, ce péché mortel se dressait devant lui comme un spectre lui taraudant la conscience ! L'affaire traîna quelques mois de plus.

En septembre, autre offensive féminine ! La piafante Duchesse de Valence, que j'avais connue toute jeune femme au Palais d'Avila, en 1939, chez son père, avait surgi en plein Conseil des Ministres annonçant que s'ils me livraient, elle reviendrait les abattre tous au revolver !



Louise, Duchesse de Valence, fut aussi la première biographe de Léon Degrelle („Degrelle m'a dit").



¡ NO PASARAN !

Don Jaime de Mora y Aragon, en hidalgo dépité face aux succès donjuanesques de Don León... (Alidor)

On n'est pas Castillane pour rien ! Elle ferait huit mois de prison, mais une deuxième fois, le coup avait porté.

En attendant, à l'hôpital de San Sebastian, j'étais gardé, jour et nuit par quarante soldats espagnols, qu'on rechangeait, selon les injonctions des Alliés, toutes les vingt-quatre heures. Plus de dix mille militaires se succédèrent ainsi devant ma chambrette pendant quinze mois !

En fait, la garnison complète de San Sebastian défilerait dans mon escalier ! Parmi ces vaillants guerriers, je trouvai un jour Jaime de Mora y Aragon, le frère de Fabiola qui se convertirait en reine des Belges ! On devint grands copains, il assisterait même, par la suite à Madrid, en grand arroi, au mariage d'une de mes filles.

Pour corser diplomatiquement la cérémonie, le deuxième témoin de la noce serait un autre beau-frère fameux, l'ancien ministre des Affaires Etrangères d'Espagne, le cher Ramon Serrano-Suner, le célèbre cunadissimo (beau-frère, au superlatif !) du généralissime Franco !

Mais, pour le moment, j'en étais toujours à mon hôpital, sous la garde de mes dix mille hoplites !

Ces intrépides militaires étaient, d'ailleurs, très peu dérangeants. Les deux officiers de service, renouvelés chaque soir, se présentaient, impeccables, un petit paquet sous le bras gauche. C'était leur pyjama. Ils saluaient, puis partaient rapidement l'enfiler, ne réapparaissant plus que le soir suivant, pour un nouveau salut protocolaire.

Quant aux quarante soldats de la fournée quotidienne, ils dormaient tous à poings fermés, entassés dans l'escalier. Une nuit, j'allai ramasser les quarante fusils des troupiers, qui ne les récupérèrent, assez penauds, que le matin suivant, au pied de mon lit ! Une autre nuit, à demi-rétabli, j'allai tranquillement, comme l'eût fait un Tintin déluré, dîner en ville, invité à un restaurant du Monte Iqualdo. Je n'en revins qu'à trois heures du matin. Nul n'avait rien remarqué !

De leur côté, les braves religieuses de l'hôpital, afin que je puisse m'échapper en cas de péril imminent, avaient creusé au couteau dans la cloison de ma chambrette un gros trou, camouflé derrière une carte de géographie, par où je pourrais déguerpir en vitesse !

Elles m'avaient même préparé un refuge d'urgence derrière la clôture sacro-sainte de leur résidence.

Mais je ne cherchais pas à détalier ! C'eût été reconnaître que j'avais quelque chose à me reprocher.

Franco, sur ma propre demande écrite, eût accepté de me livrer à mes ennemis, s'il s'agissait de me faire un vrai procès. Mais ce que ceux-ci voulaient, ce n'était pas me pourvoir de vrais juges, mais m'envoyer douze balles dans la peau ! Donc, toute négociation resta vaine.

Finalement, au bout de quinze mois, Franco, habile galicien, avait trouvé le filon: "Bon, on expulsera Degrelle officiellement, mais on ne l'expulsera pas réellement".

Il en fut ainsi.

Le 21 août 1946, dans un grand fracas de cloches de l'hôpital de San Sebastian (une batterie pour le Gouverneur Civil, une autre pour le Gouverneur militaire !), les deux Gouverneurs de la Province vinrent gravement me donner lecture à mon lit, tout à l'aube, du "décret d'expulsion"! J'avais une semaine pour déguerpir du territoire espagnol. "— Veuillez signer que vous êtes d'accord !"

Mais voilà, je n'étais pas d'accord du tout ! Non point que je ne voulusse pas être soumis à un procès légal en Belgique. Je l'avais offert par écrit, dans une déclaration publique faite, sur mon grabat de blessé, à un reporter de l'United Press ! J'avais répété cette offre dans une lettre à l'O.N.U.

Mais je demandais un vrai jugement.

Je refusai donc aux deux Gouverneurs l'approbation qu'ils réclamaient ! Stupeur des deux mandataires ! Je les sortis d'embarras en leur disant: "Je vais noter sur votre ordre d'expulsion: 'J'ai pris connaissance !' Ça ne m'engageait à rien ! Je pouvais parfaitement avoir "pris connaissance" et ne pas être d'accord du tout sur le fond ! Mais les deux hauts fonctionnaires allaient avoir ainsi une signature sur leur document, ça leur suffisait. Je leur donnai l'autographe réclamé. Ils disparurent dans un nouveau et double fracas de cloches ! "Etre d'accord", c'eût été, en effet, admettre que j'allais, de mon plein gré, être expulsé: or, je savais parfaitement, par des confidences reçues la veille au soir, qu'on n'allait pas m'expulser mais m'escamoter !

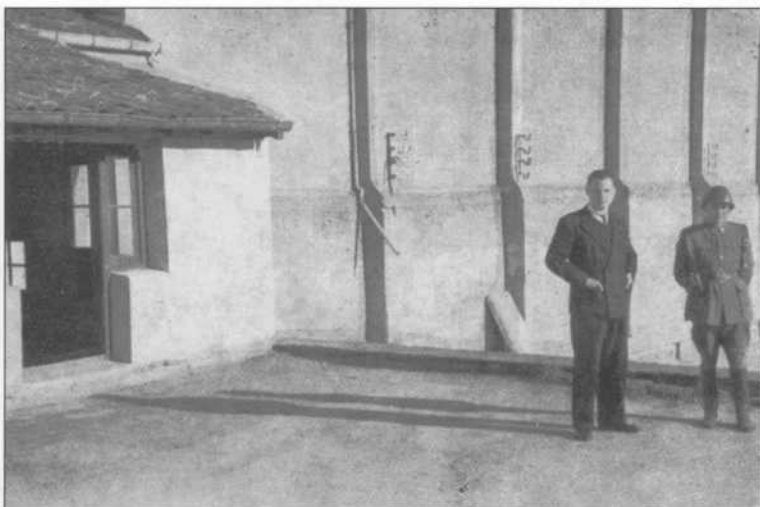
Les cloches annonçant au peuple le départ des deux grosses légumes sonnaient encore dans un puissant tintamarre, qu'avec la souplesse d'un Tintin j'avais plongé dans mes vêtements et dégringolé, trois étages plus bas, jusqu'au patio de l'hôpital où je savais qu'une auto discrète m'attendrait. Je sautai dedans. Un quart d'heure plus tard, j'étais pris en charge, dans de grandes effusions, par le Maire de Madrid, le Comte de Mayalde, et par sa femme, dynamique entre toutes, la belle Duchesse Casilda de Pastrana. Bientôt, nous nous trouvions sur la grand-route. Je possédais de nouveaux papiers d'identité au nom de Juan Sanchis, citoyen polonais, préparés en petit comité discret, par le ministre de l'Intérieur Perez et par Franco en personne.

Franco savait qu'à la dernière semaine de la guerre j'avais confié à un de mes soldats tout ce que je possédais: deux millions de francs, gagnés par mes journaux. J'avais aussi ramassé, à Berlin, plusieurs milliers de cartes d'identité de travailleurs étrangers plus de trois mille camarades échapperaient ainsi, après le 8 mai 1945, aux différentes polices.

Quant à moi, j'avais gardé, en tout et pour tout, ma mitraillette, six chargeurs à mon ceinturon, six autres dans mes bottes, outre mon sac à dos, contenant deux caleçons, quelques mouchoirs et un pain.



Léon Degrelle pose obligeamment, et avec sa croix de Chevalier de la Croix de Fer avec Feuilles de Chêne, avec l'un de ses gardes, sur une terrasse de l'hôpital de San Sebastian.



En 1946, le journaliste belge Robert Francotte rencontre Léon Degrelle en Espagne, réalise sa première interview et revisite en sa compagnie l'hôpital Mola de San Sebastian (ici, avec un ancien de ses gardiens).

En dehors de cela, je n'avais pas sur moi un liard. Je n'eusse même pas pu me payer un sandwich en atterrissant à San Sebastian. A ma chute d'avion, la police espagnole avait tout vérifié. C'était ainsi !

Si, par la suite, j'eusse voulu m'éclipser, c'eût été en bras de chemises. Même un pantalon de SS, c'était plutôt voyant ! Aussi, pour pouvoir déguerpir le moment venu, j'avais dû le faire teindre. A cette fin, j'avais vendu pendant des semaines, mes trois cigarettes hebdomadaires de blessé à d'autres internés jusqu'à réunir dix pesetas, prix alors d'une

teinture de la plus basse qualité. Résultat comique: le premier soir où, débarqué à Madrid, je me déshabillerais, je me retrouverais peint en Bantou, du haut des cuisses jusqu'au bas des mollets !

Je n'avais jamais, bien entendu, charrié avec moi, pendant les quatre années de guerre, des valises de bijoux comme des farceurs —et même un professeur d'Université, plus menteur qu'Abdallah et appelé Balace !— l'ont inventé après 1945. Vous me voyez trimballer à bout de bras ces valises dans mes derniers combats au corps à corps ! Grottesque !

Jamais non plus, je n'avais eu de compte bancaire en Suisse ! Là aussi on a déversé des rubans de sottises du plus haut ridicule. Le 8 mai 1945, je n'avais plus un sou vaillant, nulle part, ni en Belgique, ni en Suisse, ni dans ma poche ! Hitler non plus d'ailleurs, à l'heure de périr ! Ni Mussolini ! Nous vivions pour notre foi. Elle était notre seule, notre merveilleuse fortune !

Franco, l'ayant appris, poussa, le soir du 20 au 21 août 1945, la délicatesse jusqu'à glisser dans ma nouvelle "documentation" une petite liasse de 25.000 pesetas (une somme importante à l'époque !) afin de m'aider à survivre dans la série de refuges secrets où il me faudrait me cacher, non sans courir de grands risques.

Tout cela était très bien. Mais il existait quand même un décret officiel d'expulsion ! Les Alliés, depuis le matin du 21 août 1946, étaient aux aguets, scrutant les frontières, les Pyrénées notamment. Or, le premier matin, je me trouvais déjà sur la grand-route de Madrid, dans un tout autre sens, bavardant et cassant la croûte dans la voiture confortable des Mayalde !

Alors, allait-on expulser quelqu'un tout de même ? Quel Degrelle ersatz allait-on bien inventer, qu'on jetterait à une frontière ou l'autre ? Et comment ? Par où ? Sans que nul ne découvrit le subterfuge ?...

Franco, comme tous les Gallegos (les Galiciens), était un rusé. Il avait bien imaginé son plan. Un Hergé, mettant en piste Tintin et Milou pour dérouter l'adversaire, n'eût pas fait mieux ! Deux inspecteurs de la Sûreté espagnole avaient conduit un de leurs camarades —devenu un autre moi-même— à la gare de San Sebastian. Ils s'étaient embarqués tous trois dans un train paresseux qui les avait conduits à Salamanque. Puis, ils avaient suivi jusqu'à Ciudad Rodrigo. A chaque arrêt, les deux inspecteurs envoyaient à Madrid un télégramme officiel: "Degrelle ne proteste pas" — "Degrelle paraît d'accord" — "Degrelle est correct" — "Degrelle a mangé un bocadillo" — "Degrelle paraît satisfait".

Puis, finalement: "Nous sommes arrivés à la frontière portugaise. A l'entrée d'un bois, nous avons débarqué Degrelle. Nous avons vu un Lieutenant-Colonel portugais qui attendait, à cent mètres. Il s'est approché de Degrelle et l'a emmené".

Ils ajoutaient gravement: "Mission accomplie".

Pourquoi cette mise en scène ?...

C'est simple. On imagine bien que les Alliés, à voir que le fameux Degrelle, expulsé le 21 août 1946 n'apparaissait nulle part, allaient tôt ou tard poser des questions. Oui, divers journaux avaient publié, dès le 23 août, des récits rocambolesques narrant mon arrestation à Toulouse et mon transfert à Anvers dans un avion militaire belge. Mais le bobard s'était vite dégonflé. D'autres versions, aussi abracadabrantes, s'étaient révélées sans consistance. Au bout de quinze jours, l'ambassadeur des Etats-Unis à Madrid —ni moi, ni aucun de mes soldats n'avions jamais rien eu à voir avec les Yankees ! Nous avons mené nos quatre ans de guerre contre les seuls Soviets— se rendit solennellement au château campagnard (un "paso") de Meiras, en Galice, où Franco passait en famille ses vacances. L'Américain venait exiger, haut et fort, que le Caudillo lui précisât par quelle frontière, et à quel point exact, Degrelle avait été expulsé !

Noble indignation de Franco !

Révéler l'endroit de sortie d'un soldat persécuté était indécent, impensable ! Ce serait tout simplement outrageant pour l'honneur d'un Espagnol !

Puis Franco avait adouci le ton: "Excellence, d'homme à homme, hors de toute menace diplomatique, voulez-vous savoir ce qu'il en est du dossier Degrelle? Et bien, ce dossier, je suis en train, précisément, de le soupeser. Vous le voyez? Il est là sur ma table de travail. Si vous désirez le feuilleter un instant..."



Pour le journaliste Francotte, Léon Degrelle pose, le 8 mai 1946, dans la chambre qu'il occupa à l'hôpital de San Sebastian, un an auparavant.



Si en recevant Eisenhower, Franco a choisi son nouveau camp politique, il ne trahira cependant jamais son amitié pour celui qui était devenu un „proscrit“ ...

Il avait subtilement parlé d'un "dossier Degrelle", "dossier" sans plus... Presque confus, le diplomate yankee prit connaissance de la liasse de télégrammes envoyés par les policiers depuis la gare de San Sebastian jusqu'à la frontière portugaise. L'Américain avançait, vérifiait chaque télégramme, essayait ses lunettes, s'épongeait. C'était clair. Degrelle était filé par le Portugal.

Le lendemain, malgré le caractère "confidentiel" de la "révélation", le branle-bas fut ordonné depuis Washington. Ordre fut lancé par le Gouvernement américain d'arraisonner en haute mer —seize mois après la fin de la guerre ! Et alors que l'Espagne avait toujours été neutre !— les navires espagnols naviguant entre le Portugal et l'Amérique du Sud. Le Monte Ayala fut ainsi pris à l'abordage et ramené au port de Lisbonne, fouillé de fond en comble pendant deux jours ! On scruta même les cheminées du transatlantique, espérant m'y retrouver recroquevillé, au fond d'un conduit, tout noir de fumée, pareil à un ramoneur ! Mais rien ! Pas de Degrelle, où que ce fût, même barbouillé de suie !

Des années passeraient sans qu'on retrouvât ma trace.

Les Américains —qui ne l'avaient pas volé !— avaient été dindonnés. On le voit, je m'en étais sorti aussi prestement que ne l'eût fait Tintin.

Je demeurerais en Espagne.

Le petit fantôme Tintin m'avait gentiment guidé. Il me remerciait de ma culotte de golf du passé, avec un petit clin d'œil complice ! Comme l'a écrit tout récemment Olivier Mathieu dans son "De Léon Degrelle à Tintin": "Par la grâce du miracle, l'aventure de Léon Degrelle a continué, et a préservé ses chances de recommencer demain. Oui Tintin, c'était, c'est et toujours ce sera Léon Degrelle !"

Mais, comme dans les vingt-trois albums de Hergé, d'autres péripéties, aussi haletantes allaient suivre.

On commençait, paraît-il, à renifler ma piste.

Déjà, des rapteurs se pointaient à l'horizon.



„La Carlina“, la somptueuse propriété andalouse que se bâtit à Constantina Léon Degrelle, devenu entrepreneur immobilier (construisant, ironie de l'Histoire, des bases américaines en Espagne).

Cinq rapt à la Tintin

Les visites n'abondaient pas, au début, à mes divers refuges d'exil. Qui, cependant, avais-je vu apparaître un beau matin, chaperonné par Jam et par sa gentille femme Lucette, à la vieille entrée Renaissance de la propriété andalouse de Constantina où je gîtai alors? Qui ? La chère et belle Germaine, l'ancienne secrétaire aux pompons rouges du "Vingtième Siècle", m'apportant le salut ému et les derniers albums de Hergé, son mari !



Jam / Alidor rend régulièrement de fraternelles visites à son ami Léon Degrelle, à Constantina: c'est ainsi qu'il lui permet de revoir de nombreux compagnons des combats de jeunesse, dont Germaine, l'épouse de Hergé.

Quelles retrouvailles !

Pendant quinze jours, tout en lampant joyeusement le vin doré de mes vignes, nous avons revécu les années délurées de notre jeunesse.

A Séville, où je me glissais entre les dangers avec le flair de Milou, nous avons acheté à Germaine une robe gitane éblouissante, rouge vif à gros pois blancs, pareils à des multiplications lunaires ! J'apparaissais d'ailleurs de temps en temps dans la belle capitale andalouse, sous les camouflages les plus indécélables. J'y avais passé, notamment, chaque Semaine Sainte sous la longue bure d'un Pénitent ! Je m'étais trouvé, une nuit, à un mètre du ministre belge de la Justice, assistant, poussif, sur une chaise, au défilé des Processions ! J'avais eu bien du mal, à cause de la sainteté des lieux, à me retenir pour ne pas fracasser ma lourde croix de bois sur sa vieille bobine bouffie !

Cependant, malgré toutes mes ruses, et malgré mes nombreux changements de refuges, ma piste avait été retrouvée à diverses reprises.

Par sept fois, je serais sur le point de me faire kidnapper, dans le plus haletant style Tintin.

C'est le Mossad, le gang de l'espionnage israélien, qui inaugurerait ces festivités.

Son premier rapt avait été préparé avec un soin extrême avec la collaboration financière —deux cent mille dollars— de Juifs américains.

Le soir où devait partir de Suisse l'expédition, le sous-directeur général du Mossad avait réuni dans un restaurant du lac de Lucerne ses six agents, pour leur donner ses dernières instructions.

CONDAMNÉE A RESTITUER A ALGER

LE TRÉSOR DE GUERRE DU F.L.N.

La Banque commerciale arabe de Genève est menacée de faillite

La Banque commerciale arabe de Genève a l'intention de faire appel de la décision du tribunal de première instance de cette ville la condamnant à verser au gouvernement algérien quelque 39 millions de francs suisses, représentant la quasi-totalité du « trésor de guerre » du Front de libération nationale algérien (voir « Le Monde » du 3 février).

Cet appel constituera sans doute le dernier acte d'une longue procédure, engagée en 1967 par les autorités d'Alger, après que l'ancien trésorier du F.L.N., Mohamed Khider, qui avait déposé le « trésor » à la B.C.A., eut été assassiné à Madrid dans des circonstances jamais élucidées.

(De notre correspondant.)

Genève. — Le moins que l'on puisse dire est que la Banque commerciale arabe, après avoir perdu le procès que lui avait intenté le gouvernement du président Boumediène, est en posture difficile : avec un capital déclaré de 1 520 000 F suisses, comment pourra-t-elle payer 39 246 851 F grevés d'intérêts à 5 % depuis le 10 juillet 1967, plus les débours et frais, fixés à 350 000 F ?

Rappelons que la Banque commerciale arabe a pour directeur M. Zahir Mardam, de nationalité syrienne, qui a été incarcéré à la prison Saint-Antoine, à Genève, pour avoir refusé de donner les noms de ses clients à compte chiffré, fortement soupçonnés de recéler l'argent du F.L.N., et pour administrateur délégué M. François Genoud, qui ne dissimule pas ce que furent ses opinions pendant la dernière guerre mondiale et qui détient les droits d'auteur sur les œuvres

de Hitler, de Goebbels et de Bormann.

Au cas où l'arrêt de la cour d'appel serait défavorable à la B.C.A., il resterait à celle-ci la possibilité de se pourvoir devant le Tribunal fédéral dans un délai d'un an. Si la banque perd encore ce procès, elle sera déclarée en faillite, à moins d'un arrangement *in extremis* avec Alger. Notons que la Banque commerciale arabe a toujours nié avoir fait disparaître le « trésor » du F.L.N.

On se montre inquiet en Suisse des répercussions possibles de la décision du tribunal de première instance de Genève qui, si elle fait jurisprudence, obligera à l'avenir, aussi bien les banques, quelle que soit leur réputation sur la place, que les détenteurs de capitaux et leurs conseillers financiers, à se prémunir en temps voulu contre les vicissitudes de l'histoire, surtout si des fonds sont originaires de pays où les changements de régime sont fréquents. — I. V.

Portrait de François Genoux tracé par „Le Monde“, qui ne comprend évidemment rien au national-socialisme...

été, la nuit qui devait précéder le rapt, coupée de toute possibilité d'appel au secours: les chiens des propriétés voisines avaient tous été empoisonnés, la ligne téléphonique sectionnée. Sans le coup de pot prodigieux du restaurant de Lausanne, j'étais cuit !

Notez ceci: jamais je n'avais eu, où que ce fût, une algarade quelconque avec un Juif. L'expédition de ces Hébreux ne relevait que de leur marotte exhibitionniste ! Faire parler d'eux ! De n'importe quelle façon ! Résultat: Aldouby, chef de l'armada, et ses complices écopèrent de huit, dix et douze années d'incarcération, qu'ils purgèrent silencieusement à la prison de Burgos. Mieux, le capitaine du bateau, qui stationnait en face de la côte catalane et devait m'emmener, dormant comme une souche, jusqu'au port israélien de Tel Aviv, se fit lui aussi pincer, étant venu, inquiet de rester sans nouvelles, s'informer à Barcelone.

Ainsi, tous finirent glorieusement au clou.

Une seconde expédition juive, partant d'Anvers, connut d'autres incidents, encore plus inattendus.

Par un hasard inouï, un vieil et cher ami suisse, François Genoud, était venu, ce soir-là, dîner à la table exactement voisine de celle où se gobergeaient les futurs raptés. Il happa ainsi mon nom au vol. Il comprit vite, sauta dans un avion, eut juste le temps de débarquer à Madrid chez Carlos Arias, futur Premier ministre espagnol et, alors, Directeur-Général de la Sûreté. En cinq minutes tous les postes pyrénéens furent mis en alerte. Lorsque, majestueuse, approcha deux jours après, du poste frontière du Perthus, la longue Lincoln des candidats ravisseurs, la Sûreté espagnole les laissa passer et franchir deux cents mètres, puis les coïnga et leur sauta dessus !

L'assaut fut digne du meilleur Hergé: les six comploteurs étaient armés jusqu'aux dents, ils portaient sur eux cinq millions de pesetas destinés à payer leurs complices locaux (des communistes de Séville).

Les détails du séquestre avaient été fixés méticuleusement. Le coffre de la Lincoln avait été aménagé en une sorte de grand clapier où je serais étendu, chloroformé. A la côte méditerranéenne un bateau attendait déjà pour m'embarquer vers Tel-Aviv. Quant à la maison, jalonnée de nobles colonnes romaines, perchée en haut d'une colline aux vignobles dorés où je vivais absolument seul, elle avait



Un gang de l'Irgoun, organisation terroriste juive, enlève Tintin („Au Pays de l'Or Noir“).

Une Juive, en effet, se présenta un beau matin au domicile de ma sœur Suzanne, mariée en Flandre, hors de toute agitation politique, mais emprisonnée quand même, elle aussi, à deux reprises, en 1944 et en 1945. Elle luttait durement pour survivre, avec ses six jeunes enfants. Et voilà qu'une Juive frappait à sa porte: "Madame, j'ai pu trouver votre adresse. Votre frère m'a sauvé la vie pendant la guerre. Je veux le remercier. On va le rapter en Espagne, je viens vous prévenir. C'est à Bilbao qu'ils doivent débarquer". A la vérité, je ne me souvenais pas d'avoir un jour sauvé une Juive. Chaque fois que, durant la guerre, j'ai pu dégager quelqu'un d'un marécage quelconque, je l'ai fait. Lors de mon congé de Tcherkassy, j'avais notamment sauvé du poteau le Père Léon Leloir, devenu aumônier d'un embryon de Résistance dans les Ardennes. Il avait été pris en flagrant délit au moment où il franchissait le pont de la Meuse à Dinant.

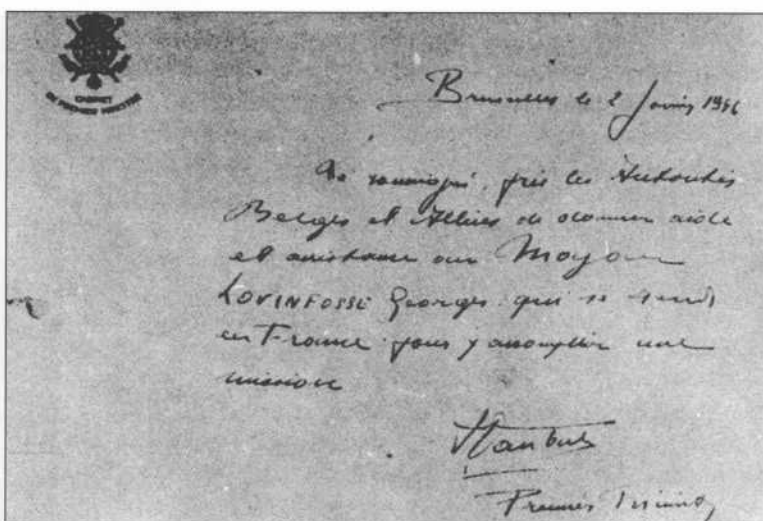
Pour n'importe quel vrai résistant —rari nantes in gurgite vasto !— qui se trouvait dans la mouise, j'intervenais. Les idéalistes, amis ou ennemis, m'intéressent automatiquement. Je déteste les mous et les lâches. Mais un homme, ami ou ennemi, qui risque sa peau pour ce à quoi il croit, est pour moi, comme un camarade. J'avais ainsi sauvé un médecin juif, professeur à l'Université de Bruxelles, qui avait assailli un train près de Louvain pour délivrer des déportés. Quant à la Juive d'Anvers, j'avais même oublié son identité. Ses renseignements me parvinrent à temps. Au bateau à Bilbao, la police espagnole attendait les raptors. Ils n'iraient pas loin ! Comme quoi, parfois, une bonne action rapporte !

J'allais recevoir ensuite dans les tibias deux autres expéditions, "belges" celles-là.

La première, celle de San Sebastian, avait été ordonnée —par écrit— le 2 janvier 1946 par le Premier ministre Van Acker. Elle était déjà parvenue à pied d'œuvre en Espagne, amenée de Bordeaux dans deux autos de la police française. Elle avait à sa tête un militaire belge fameux, le Colonel Lovinfosse, alors Major. L'ordre de mission du Gouvernement français au chef des Renseignements Généraux était net: "Donnez toute l'assistance en votre pouvoir au Major Lovinfosse pour le passage de la frontière de Léon Degrelle. Vous accompagnerez la voiture du Major Lovinfosse dans laquelle sera le prisonnier, avec une voiture de votre service. Votre mission se terminera à la frontière franco-belge".



Le Colonel Georges de Lovinfosse, le résistant le plus décoré de Belgique. Après avoir élaboré le rapt de Degrelle (à droite, l'ordre de mission signé par le Premier ministre Van Acker), il témoignera publiquement de son admiration pour le courage de son ancien adversaire.

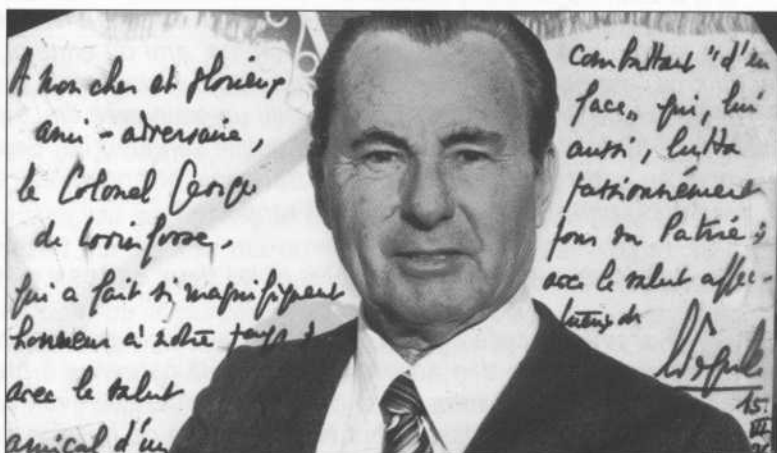


Brusquement, Lovinfosse fut bloqué, en dernière minute, sur ordre personnel du ministre Spaak, furibond et qui n'avait été mis au courant de ce plan que sur le tard. Lovinfosse en fut quitte pour ramener à Bruxelles —comme souvenir !— la cagoule dans laquelle il entendait me plonger la tête au carrefour fixé pour le rapt, au village de Lecumberri, sur la route de San Sebastian à Pampelune. Il a raconté en long et en large, six ans plus tard, cette aventure plutôt piteuse —pour lui— dans "La Libre Belgique" !

Une nouvelle opération "belge" allait être tentée, visant, cette fois un de mes refuges andalous, repéré précédemment par le Mossad à Constantina. Cette fois, c'est un magistrat qui allait se mettre en route.

Oui, un magistrat ! Il était de Namur. Il s'appelait Mélot, comme les écrémeuses de mon enfance. C'était un petit bonhomme plutôt mal foutu, blafard un œil de travers au-dessus d'une pommette ratatinée. Il avait, paraît-il, pendant la guerre, été "résistant", ce qui lui avait valu d'être promu juge après la Libération ! Il organisa mon rapt à grands frais, racola une dizaine d'hommes de main, obtint un avion que, grâce à des complicités espagnoles, il put faire atterrir et camoufler au champ d'aviation militaire de Séville. On était en 1958.

Notre vaillant guerrier se rendit alors à Constantina, se présenta comme un super-fidèle au jardinier de la propriété "La Carlina", dont j'étais momentanément absent. A le croire, il venait presque en pèlerinage ! Il étudia à fond tous les accès, visita chaque chambre, photographia chaque porte, dressa un plan rigoureux de l'agression. Avant de la déclencher, il alla, en bon magistrat du Régime, informer le comte d'Ursel, à l'Ambassade de Belgique à Madrid, de l'imminence de l'opération.



Portrait de Léon Degrelle dédié à Georges de Lovinfosse: „A mon cher et glorieux ami-adversaire, le Colonel Georges de Lovinfosse, qui a fait si magnifiquement honneur à notre pays. Avec le salut amical d'un combattant 'd'en face', qui, lui aussi, lutte passionnément pour sa Patrie: avec le salut affectueux de Léon Degrelle. 15 juin 1976."

D'un instant à l'autre, je devais être de retour à mon logis: j'allais m'y faire cueillir comme une grappe de raisin de mon coteau !

Tintin s'était vraiment réinstallé dans mon plumage ! Je fus sauvé, une deuxième fois, par le gros père Spaak en personne. Celui-ci avait, en juillet 1940, désiré vivement collaborer avec l'ancien président du Parti Socialiste belge Henri de Man, son ami personnel, brusquement converti au national-socialisme. Et aussi avec moi, en qui il voyait déjà le chef, en équipe avec De Man, du futur gouvernement. Il nous avait fait connaître ses sentiments, via sa femme, de Vichy même, et par écrit. Si j'étais rapté par Mélot et ramené à Bruxelles, le pot-aux-roses de cette offre soigneusement tue par moi jusqu'alors, risquait fort de lui sauter à la figure ! Mélot n'eut même pas le temps, à Séville, de rafistoler son œil bancal: déjà lui arrivait, de Bruxelles, une sommation du Ministère de la Justice de rappliquer sur le champ en Belgique !

Lui aussi, comme Lovinfosse, raconta neuf ans plus tard, très marri, sa déconfiture, dans un canard namurois appelé "Confluent" (n° 81). Le ministre de la Justice lui promit, lui jura que je serais ramené légalement au pays, qu'il n'avait pas —lui, surtout, magistrat en fonction— à se substituer à son Gouvernement en devant illégalement une extradition certaine !



Le juge Mélot: son seul titre de gloire aura d'avoir échoué à enlever Léon Degrelle !



Evidemment, de celle-ci, il ne fut jamais sérieusement question ! Les réclamations dites "officielles" de Spaak ne furent jamais que du bla-bla. ! D'abord, le Gouvernement belge n'avait rien à pouvoir formuler contre moi: Les "crimes de guerres" qu'on m'avait attribués après la guerre s'étaient, l'un après l'autre, révélés des bobards. A les resservir, il se fût couvert de ridicule. Et, surtout, Spaak ne désirait aucunement qu'on le déculottât, en plein tribunal, face à toute la Belgique réjouie !

En France, le Général De Gaulle connaissait si exactement le point faible du ministre belge des Affaires Etrangères que lui aussi fit préparer mon rapt.

Spaak, en effet, était son adversaire déclaré. Sa conception de l'Europe —internationale mi-marxiste, mi-capitaliste— heurtait de plein fouet la saine conception gaullienne d'une "Europe des Patries". Les deux hommes se détestaient.



Jean-Louis Tixier-Vignancour, en compagnie de Jean-Marie Le Pen, autre admirateur de Léon Degrelle qu'il visitera régulièrement.

De Gaulle, olympien, pour avoir, avec courtoisie, la peau de son adversaire Spaak, imagina de me faire rapter (il était un spécialiste en la matière: qu'on se souvienne de son rapt, en Allemagne, du Colonel Argoud !). Il s'empresserait d'offrir, aussitôt après, très aimablement, de me livrer au Gouvernement de Bruxelles:

"— Je vous amène Degrelle. Mais nous sommes, les uns et les autres des gens civilisés, je ne doute pas que les droits de l'accusé seront respectés correctement par vos tribunaux".

C'est évidemment, ce qu'un Spaak ne pouvait, en aucune façon, admettre ! Me laisser ouvrir le bec, c'eût été assurer sa chute !

De Gaulle était certain de la réussite de son traquenard: ou bien Spaak serait balayé à la barre par mes révélations; ou bien il s'auto-liquiderait en refusant ma livraison !

Les raptés gaulliens s'amènèrent donc à leur tour —cinquième expédition !— en Espagne, à Madrid cette fois-ci, où je vivais alors réfugié à un troisième étage de la Calle de los Jesuitas, la rue des Jésuites (toujours les Jésuites de ma famille !). Précisément, j'étais à la veille de partir en Catalogne où m'avait invité, à sa villa près de Bagur, mon vieil ami Jean-Louis Tixier-Vignancourt, l'adversaire personnel du Général De Gaulle et candidat, contre lui, aux élections à la Présidence de la République.

Je devais m'embarquer pour Barcelone en avion le lundi matin. C'est alors, certainement, que le Tintin-Hergé vint, une fois de plus, asticoter le Tintin-Degrelle sur le point de tomber dans un piège ! Le samedi, j'avais été comme pris d'angoisse. Je sentais que la mort rôdait autour de moi. Tout mon être était en éveil. Je fus à un tel point oppressé par ce présage que j'allai à la compagnie d'aviation Iberia afin qu'on avançât mon voyage d'un jour. Ce n'était pas possible; il ne restait plus, sur la liste de vol, de fauteuils disponibles qu'en première classe. Eventualité presque irréalisable pour moi. J'étais pauvre. Je pris quand même le billet. A huit heures du matin, Tintin-Degrelle s'envolait ! Tout juste vingt minutes après, à Madrid trois forts gaillards aux têtes de malfrats montaient (il n'y avait pas d'ascenseur) à mon petit appartement de Jesuitas. Ils sonnèrent. Ils resonèrent. Pas de réponse. Ils conclurent que je dormais du lourd sommeil des condamnés à mort. Pour tuer le temps, ils descendirent prendre un café au bar d'en face. Ils s'entretenirent de mon cas. Juste à côté d'eux déjeunaient deux flics espagnols chargés tout spécialement de veiller à ma sécurité dans le quartier. Une minute après, les trois gaillards se voyaient passer les menottes ! De Gaulle avait échoué ! Spaak était sauvé ! A la même heure, libéré de toute oppression, je serrais dans mes bras, à l'aéroport de Barcelone, le cher Jean-Louis !

Tintin, une fois de plus, avait gagné la partie !

Chaque autre expédition pour me rapter (car il y en eut sept en tout !) échoua in extremis de la même manière, toujours providentielle. Des ondes de protection m'enveloppent, où que je sois, où que j'aie.

Notre Tintin imaginaire de 1929 s'était réincarné, réellement, et pour toujours, dans ma carcasse !

HERGÉ IMMORTEL

CHAPITRE XXXIV

Les vieilles vengeances

Entre-temps, à Bruxelles, le modeste bureau du Hergé des premiers jours s'était transformé, nous l'avons expliqué, en un énorme complexe ultra-moderne, machinisé, américanisé comme les usines de Coca-Cola ou les bureaux du "Washington Post".

Néanmoins, les débuts de cette renaissance Tintinesque, qui, en quelques années, épandrait la gloire de Hergé jusqu'aux antipodes, ne seraient pas aisés.

L'antifascisme était vigilant. La Belgique est, d'ailleurs, le seul pays au monde où, cinquante ans après la Seconde Guerre Mondiale, on n'a pas encore accordé la moindre amnistie politique aux victimes des matraqueurs de la Libération belge de 1944 (voir à ce sujet ma lettre ouverte au Roi Baudouin "Sire, Vous et moi") Les interdictions d'écrire, les exils interminables, les suppressions de nationalité fleurissent toujours sur les pommiers aigrelets de cet Etat terriblement rancunier.

Léon Degrelle

**LETTRE AU
PAPE
à propos d'
Auschwitz**

Les éditions de
L'EUROPE REELLE

Grâce à tout l'apparat de la grandiose cérémonie religieuse qui va, en votre présence, se déployer parmi les faux décors du plateau d'Auschwitz, on va, au moyen d'un gigantesque battage de télévision et de presse, tout tenter pour vous convertir en avaliste indiscuté de ces chèques de la haine. Votre nom vaut son poids d'or, pour tous ces gangsters. On va nous sortir, dans le monde entier, comme si le premier Holocauste ne suffisait pas, un Holocauste numéro 2, qui n'aura pas coûté un milliard de dollars celui-là, puisque Votre Sainteté aura fourni absolument gratuitement, à d'indécents metteurs en scène, la plus fastueuse des figurations !

L'Holocauste numéro 1, quels qu'aient été parmi les gogos sa diffusion et son impact, n'était qu'un gigantesque tapage hollywoodien, d'une rare vulgarité, destiné avant tout à vider des centaines de millions de gosses de spectateurs non avertis. Mais les dégâts ne pouvaient être que passagers ; on devrait rapidement noter que les extravagances étaient bouffonnes, ne résisteraient pas à l'examen consciencieux d'un historien. Par contre, votre Holocauste, à Vous, Très Saint Père, tourné en grande pompe à Auschwitz même, par un Pape en chair et en os, revêtu de toute la majesté pontificale, et oint de véracité, en face d'un autel inviolable, surtout à l'heure du sacrifice, cet Holocauste N° 2 risque fort d'apparaître, aux yeux d'une chrétienté bernée par des manipulateurs sacrilèges, comme une confirmation casi divine de toutes les élucubrations montées par des refoulés haineux et par des usuriers.

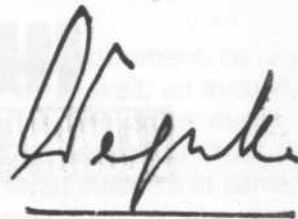
Déjà votre évocation, devant les tombes polonaises de Monte Cassino, d'une guerre dont — à en croire à ce qu'a dit aussitôt la presse — vous paraissez n'avoir retenu que certains aspects fragmentaires et partisans, a inquiété beaucoup de fidèles. Votre comparution ostentatoire à Auschwitz ne peut qu'inquiéter davantage encore, Très Saint Père, car il n'est pas douteux qu'on va vous « posséder », comme on dit dans le peuple. Ça crève les yeux. Des flibustiers de la presse et de l'écran sont fermement décidés à vous faire plonger, mitre en avant, avec votre soutane blanche toute neuve, dans ce piège béant d'Auschwitz, alors que cette cérémonie religieuse ne peut représenter à vos yeux, certainement à l'heure de la concélébration, qu'un appel à la

réconciliation des hommes, succédant enfin à la haine des hommes.

Homo homini lupus, disent les sectaires. *Homo homini frater*, dit tout chrétien qui n'est pas un hypocrite. Nous sommes tous des frères, le déporté souffrant derrière ses barbelés, le soldat hagard crispé sur sa mitraillette. Nous tous qui avons survécu à 1945, vous le persécuté devenu pape, moi le guerrier devenu persécuté et des millions d'êtres humains qui avons vécu d'une façon comme de l'autre l'immense tragédie de la Deuxième Guerre Mondiale, avec notre idéal, nos élans, nos faiblesses et nos fautes, nous devons pardonner, nous devons aimer. La vie n'a pas d'autre sens. Dieu n'a pas d'autre sens.

Alors, au fond, qu'importe le reste ! Le jour où vous célébrerez votre messe à Auschwitz, malgré les imprudences spirituelles que peuvent comporter des prises de positions d'un Pape dans des débats historiques non clos, et malgré les fanatiques de la haine qui, sans tarder, vont exploiter la spectacularité de votre geste, je joindrai, du fond de mon exil lointain, ma ferveur à la vôtre.

Je suis, Très Saint Père, filialement vôtre,



(Léon DEGRELLE).

*Conclusion de la „Lettre au Pape à propos d'Auschwitz“ de Léon Degrelle.
Ce texte décapant a été traduit en une dizaine de langues et a connu un succès phénoménal.*

Pour avoir osé reproduire, en Belgique, ma "Lettre au Pape" au sujet d'Auschwitz parue librement à des centaines de milliers d'exemplaires dans le monde entier en de nombreuses langues, un de nos plus jeunes soldats du Front de l'Est (seize ans le jour de son engagement !) fut, il y a peu d'années encore, condamné à cinq ans de prison ferme !

Même lorsque Jean-Michel Charlier mit en vente le livre "Degrelle persiste et signe" (donc un livre sur moi et non de moi !), des libraires belges furent convoqués à la police et le diffuseur, affolé, n'eut d'autre ressource que de retirer l'ouvrage de la circulation !

Le jeudi 14 mars 1991, "Le Soir" placardait sur trois colonnes une diatribe d'un professeur de l'Université de Bruxelles, réclamant qu'on aggravât encore la loi répressive de l'après-guerre interdisant "au nom de l'ordre public" les conférences des présumés factieux, révisionnistes en tête:

"— Je ne serais pas contre un renforcement de la législation à ce sujet !" déclarait au "Soir" ce "résistant" à retardement !

L'humaniste qui signa ces lignes d'un fanatisme digne de la Torah enseigne à l'Université de Bruxelles. Enseigne, devinez quoi? "La philosophie morale" ! Ce n'est pas inventé ! Il s'appelle évangéliquement Haarscher ! On le voit, les Shamir et consorts ne sévissent pas seulement à Jérusalem !

Dans cette atmosphère imbécilement fanatique, même un Hergé resterait longtemps après la création du journal "Tintin" l'objet d'extraordinaires agressions. Elles proviendraient non seulement de geôliers en rut, mais de personnages officiels, soi-disant très distingués !

Dans le journal "Front", haut-lieu de la "Résistance" belge, serait placardé un appel au lynchage d'Hergé, écrit, en personne, par un autre professeur d'Université ! De l'Université de Liège, pour être précis. C'est à peine croyable, mais c'est ainsi ! Reproduit à Paris dans un ouvrage de l'éditeur Gallimard, voici l'appel que cet universitaire belge avait concocté :

"Ce qu'on trouvait affligeant et douteux, c'était que le fameux cabot, inséparable de Tintin et qui avait fourré son museau dans les poubelles allemandes, pût encore faire la joie des petits-enfants de chez nous.

Il n'est pas question d'empêcher Hergé, comme on dit, de gagner sa croûte. Il y a le dessin publicitaire: "Portez les fixe-chaussettes X, étirables en tous sens", ou "Faites placer sur votre maison la girouette "Jevire".

Hergé peut aussi inventer des masques de la mi-carême.

Mais que renaissent Quick et Flupke, savoureux polissons des Marolles, voilà qui s'appelle décence ne pas garder.

Si je rencontre le chien Milou je lui flanquerai, révérence parler, mon pied au cul"!

Propos d'un charretier ivre ?

Non ! Texte authentique d'un professeur d'une des plus importantes universités de Belgique, plusieurs années après la guerre ! Il a été republié, en 1985, dans "L'Astrolabe" (n° 80). Hergé, le grand Hergé, le plus célèbre créateur au monde de bandes dessinées, se voyait condamné, par ce professeur hystérico-résistant, à dédier sa vie à lancer des marques de fixe-chaussettes et des masques de la mi-carême ! Quant à Milou, l'escarpin professoral lui envoyait son pied au postère !

La Belgique a le droit d'être fière de la haute tenue intellectuelle de ses maîtres à penser ! Aux yeux de ces analphabètes, réintroduire Tintin parmi la jeunesse, c'était ni plus ni moins la pourrir ! Ils criaient à l'attentat aux bonnes mœurs !

L'écrivain Pol Vandromme, dans son "Monde de Tintin", a reproduit avec humour une de ces mises en garde délirantes, visant vertueusement à la "protection morale" des jeunes générations belges menacées par Georges Remi: "On ne peut pas dire qu'Hergé aime la boisson. C'est plutôt sur l'alcool qu'il est porté.

Monsieur le Rédacteur en chef,

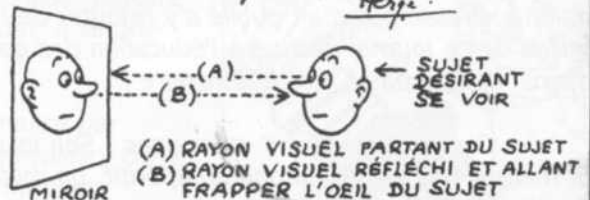
Vous me demandez comment je me voyais il y a quinze ans.

Conscient de l'importance de la question, je désire que vos lecteurs profitent de l'expérience que j'ai acquise dans ce domaine.

Pour me voir, j'ai toujours utilisé, il y a quinze ans comme aujourd'hui, et avec d'excellents résultats, un appareil extrêmement ingénieux qu'on nomme "miroir".

Je joins d'ailleurs à la présente un petit croquis vous expliquant le fonctionnement de l'appareil. J'espère que ces renseignements vous seront utiles et vous prie, Monsieur le Rédacteur en chef, d'agréer mes salutations distinguées.

Hergé!



En 1961, on posa à Hergé la question „Comment vous voyiez-vous il y a 15 ans ?“. Au souvenir pénible de la répression, le dessinateur évite avec pudeur et humour de répondre...



Lorsque Tintin s'enivre, ce n'est pas pour avoir bu... et cela constitue surtout un ressort amusant de l'histoire.



Pour river leur clou aux pisse-vinaigre qui l'accusaient d'antisémitisme à cause des nez „à la Blumenstein“, Hergé a rappelé, dans „Vol 714 pour Sydney“, ce qu'est l'humour caricatural.

Comme en avertit son biographe dans *Tintin*: 'Ne refuse jamais un bon whisky à la condition expresse qu'on ait oublié d'y rajouter de l'eau'. C'est en français dans le texte, au beau milieu de ce journal destiné à l'éducation des gosses. La jeune génération est dans de bonnes mains, il n'y a pas à dire le contraire !"

Or Hergé ne buvait même pas ! Son insulteur le confondait avec le Capitaine Haddock ! Et même, Tintin eût-il lampé un apéritif, un midi ou l'autre ?... Mais non ! Son ivrognerie était intolérable: elle souillait la jeunesse !

Le grand serpent à sonnettes dressé, langue en flèche, contre Hergé, était et est resté, imperturbablement, l'antisémitisme !

Dans les quelque vingt mille dessins de Hergé qu'on trouve répartis dans ses albums et dans ses illustrations de volumes, on découvre assez rarement un nez d'un genre plutôt crochu ! En tout et pour tout: le Blumenstein de "L'Etoile mystérieuse", deux juifs du même album, disparus dans les éditions d'après-guerre, et ceux des "Deux juifs et leur pari" de Robert de Vroylande, qui périt d'ailleurs, c'est le comble, dans un camp de concentration allemand !

Un chercheur acharné trouvera peut-être, au bout de longs mois d'épouillage, un ou deux nez arqués en plus sur les vingt mille dessins: c'est tout ! Bref, rien !

Et alors? Est-ce un crime d'ironiser à propos de la sardine-baleine pêchée dans le port de Marseille ?

Il n'empêche... ces deux ou trois appendices juifs — parmi la fourmillère des dessins de Hergé !— seront ressortis, évasés, contournés, épanouis en choux fleurs, jusqu'à la consommation des siècles !

Cinquante et un ans après l'innocent croquis du nez du banquier Blumenstein (le "regrettable Blumenstein" selon le pudique "Figaro Magazine" !) On verrait encore une journaliste, nommée Erhel, poursuivre, dans le quotidien français "Libération", un interrogatoire serré des deux auteurs du livre "Hergé, Portrait autobiographique" — Pierre Sterckx et Thierry Smolderen— et leur seriner l'éternelle question: Tintin est-il antisémite ?



Dans „Le Crabe aux Pinces d'Or“, le bourreau battant le Capitaine Haddock ne peut plus, pour convenances antiracistes, être un noir...

La questionneuse a donné, d'elle-même, triomphante, la réponse: "Il l'a été" ! Selon elle, ses biographes s'étaient bien gardés d'en parler dans leurs livres respectifs: "Par pudeur, s'excusa, paraît-il, plutôt confus, Pierre Sterckx, j'étais encore en deuil. Et par crainte de me faire censurer par sa veuve, Fanny Remi" !

On ne voit pas bien pourquoi "par pudeur" on ne pouvait pas parler d'un antisémitisme visiblement fantomatique, même lorsqu'on "était en deuil" ! Qu'est ce que le deuil avait bien à voir dans cette affaire! Et en quoi une veuve pouvait-elle bien être mêlée, rétrospectivement, à d'insanes indignations concernant l'une ou l'autre amélioration d'un appendice nasal, fût-il israélite, alors qu'au moment de ce crime de lèse-majesté (1942 !) ladite veuve tardive en était, au maximum, à sa première leçon de bicyclette !

Ce nez de Blumenstein, caricaturé sans malice par Hergé était, pourtant, on le verra, promu à l'immortalité ! On en ferait une sorte de mascotte de l'antisémitisme Tintinien !

Comme l'a écrit Daskal Michaël dans "Hergé, le rexisme et Tintin", "l'antisémitisme latent reflétait bien l'esprit de l'époque." Il existait bien avant Hergé, il amusait, ne cassait rien. Et Hergé, du bout de son crayon, l'avait à peine utilisé dans trois ou quatre dessins. Le mythe anti-juif n'avait pas eu, lors de la création de Tintin, la plus mince importance. Ni Hergé, ni moi, en 1930, n'avions idée de ce problème.

En Belgique, les Juifs étaient alors presque inexistant: quelques milliers, à peine, incrustés, depuis des générations, dans un vieux substratum national où on ne les repérait même pas ! Un de mes meilleurs amis de collègue s'appelait Jean Lévy. Le mot Lévy n'avait pas plus attiré mon attention que si ce camarade s'était appelé Tartempion !

Il faudrait attendre qu'en 1937 et en 1938, cent mille juifs polonais et allemands nous tombassent sur le râble en Belgique pour que nous prissions conscience du danger belliciste que cet arrivage massif d'émigrés hargneux, va-t-en guerre viscéraux, pouvait représenter. Mais même alors, les réactions n'avaient pas été spécialement agressives. Nulle part un cas, si bénin fût-il, de violence physique n'avait été signalé. L'antisémitisme ne naquit jamais —pas plus chez nous que partout ailleurs dans le monde— que de la propension millénaire des Juifs à abuser de leurs dons, parfois réels, pour dominer. De Gaulle a parfaitement décrit le cas.

Hergé, quant à lui, s'en était tenu à des broutilles: quelques nez crochus —parmi tant d'autres !— à peine renforcés... Histoire simplement de ne pas manquer à une vieille tradition de rigolade en face de certains travers humains, qu'il se soit agi de la dégaine compassée de l'Anglais, ou du ton vainqueur, tout en aigrettes, de l'Italien, ou des chopos de bière des Allemands, ou du laisser-aller, fleuri, du bon gros Belge !

Cet antisémitisme était anodin. Des antisémites de ce goût-là il y en a des millions dans chaque pays ! A peu près autant qu'il y a d'humoristes ! Pas de quoi provoquer un seul cas d'apoplexie !

C'est dire l'insanité des furies du professeur maboul de l'Université de Liège menaçant Milou de lui envoyer "son pied au cul" pour avoir été "fourrer son museau dans les poubelles allemandes", et qui ne permettait plus à Hergé d'autre activité que des dessins publicitaires évoquant les mérites des fixe-chaussettes ! De même que les appels au silence "par pudeur" des biographes en deuil craignant de se faire "censurer par la veuve" s'ils abordaient le sujet de l'antisémitisme d'un Tintin !



...de même qu'Allan ne peut plus assommer un de ses complices noirs !



Oui, Milou, comme tous les chiens, fouille les poubelles: mais ce n'est pas en vain ! Grâce à cette „mauvaise habitude“, Tintin connaîtra une de ses plus passionnantes aventures: „Le Crabe aux Pincés d'Or“.

On s'en prenait à Hergé, l'inventeur de quelques nez bicornus, parce que le philosémitisme le plus obtus est maintenant de stricte rigueur depuis la Seconde Guerre Mondiale, cette guerre que de nombreux Juifs ont largement voulue et qui leur a coûté divers déboires, auxquels, de toute façon, Hergé n'avait été mêlé en rien.

A cette heure, et plus que jamais, en Belgique, en France, n'importe où, la plus mince rosserie griffant l'un ou l'autre nez planté de travers et —crime affreux ! blasphème indicible !— la moindre mise en doute des chiffres astronomiques (six millions ! dix millions ! dix-sept millions ! d'israélites gazés —ou non gazés— au cours des hostilités !), vous vaut d'être envoyé, tel le bouc émissaire d'Israël, dessécher vos os en plein désert.

C'est l'arme la plus facile. Facile pour les journalistes de service, qui étudient peu et ne vérifient rien. Facile pour les cancre, les impuissants, et les éternels ratés que le talent irrite.

Or Hergé était le talent.

D'où les vengeances imbéciles "à coups de pied au cul" de profs en délire, les appels à une répression accrue et les imprécations ressassées à l'adresse d'un Hergé qui ne caressait pas avec assez de componction les papillotes des dictateurs des médias contemporains !

Le secrétaire-général du "Soir", qui n'a pas encore digéré le triomphe mondial de l'ex-dessinateur de sa gazette, a écrit le 7 août 1991 ces lignes vraiment révélatrices: "Hergé est resté très longtemps un pestiféré, et ceci d'autant plus qu'il a connu le succès que l'on sait !"

Bref, les ratés ralaient ! Ils étaient malades d'un tel succès ! Aveu magnifique !

Le Rexiste Simenon

Un autre Belge se ferait, à la même époque, traquer en France avec une hargne et une imbécillité aussi éclatantes que celles qu'avait dû subir Hergé en Belgique: ce serait Georges Simenon, le romancier le plus lu du siècle.

Georges Simenon était né dans le vieux quartier d'Outremeuse à Liège, comme notre Hergé était né à Bruxelles, pays de Manneken Pis. Ils avaient à peu près le même âge, à quatre ans près. Eux qui étaient Belges deviendraient les écrivains les plus lus de la littérature française du XXème siècle: Hergé larguerait à travers le monde cent quatre-vingt millions d'albums de Tintin, traduits en quarante-cinq langues; Simenon, avec son immortel commissaire Maigret et ses quelque quatre cents romans, atteindrait des tirages de centaines de millions d'exemplaires transposés dans toutes les langues et recréés dans plus de soixante films à diffusion internationale.

Le Rexisme les atteindrait l'un et l'autre, dans leur métier ou dans leur famille. Hergé traînerait, sans fin, à la queue, la casserole tapageuse de notre amitié. Du côté des Simenon, le jeune frère de Georges, Christian rejoindrait mes drapeaux. Il deviendrait une des vedettes de mon Etat-Major, tandis que son beau-frère Baumens assumerait à Rex les fonctions de chef du Cercle de Liège, la ville natale des Simenon senior et junior.

Jamais, après la guerre, je ne soufflerais mot de cette double appartenance, exactement comme je me tairais à propos de Hergé, alors qu'ils étaient en butte, tous deux, aux pires coups bas des épurateurs-usurpateurs.

Georges Simenon était —Gide lui-même l'affirmait bien haut— un écrivain de génie, au style simple, alerte, reconstituant en mots nets, naturels, essentiels, ses milliers de personnages, prix dans le tas, tels qu'ils étaient. Il fut le romancier populaire le plus percutant de la littérature française de notre époque. Ses créations se déploieraient en dehors de toute orientation politique et, d'ailleurs, de tout idéal humain. Il était l'homme de l'instinct, un instinct qui dévorerait son existence et relèverait presque de la psychiatrie. A l'encontre de Hergé, il était, et il ne s'en cachait pas, un obsédé reniflant la femelle. Il s'est vanté ouvertement des dix mille femmes qu'il laboura à la cadence de deux minutes la partenaire. Les prostituées étaient ses déversoirs préférés (huit mille !) Il courait à elles avec voracité, les happant un bref instant.

"Nous étions, a écrit Boule, une de ses plus célèbres partenaires, pareilles à des animaux. Nous, on ne pensait pas".



Homme à femmes, Georges Simenon était plus préoccupé par ses conquêtes féminines que par la révolution politique et sociale du Rexisme (ici, avec sa maîtresse Joséphine Baker en 1920): la sympathie qu'il éprouva pour REX ne lui sera pourtant jamais pardonnée.



Marie-Jo Simenon

Ces dérèglements donnèrent à Georges Simenon d'abondants plaisirs, mais aussi de pénibles déboires, matrimoniaux et familiaux. Sa fille Marie-Jo en fut la plus navrante victime. Folle, physiquement, de son père, elle lui lança par lettre un dernier cri passionné: "Souviens-toi de mon Amour, même s'il était fou. C'est pour cela que j'ai vécu, et pour cela que je meurs maintenant". Puis ce fut l'ultime coup de téléphone :

- Ecoute, Dad, dis-moi: 'Je t'aime'
- Je t'aime ma petite fille.
- Non. Dis-moi seulement: 'Je t'aime'.
- Mais oui, Marie-Jo, je t'aime.
- Non ! Dis-moi seulement ces deux mots...
- Je t'aime".

Elle raccrocha. Puis elle se tira une balle de pistolet dans la tête.

Elle avait vingt ans.

Outre la chasse folle au gibier féminin, Simenon se livrerait, toute sa vie, sans répit, à une autre chasse, la chasse à l'argent. Il deviendrait l'écrivain le plus riche du monde, le plus âpre à créer à cette

fin, à la Balzac, des centaines d'œuvres qu'il négocierait au coup par coup, avec la rapacité d'un usurier.

C'est en pleine course aux millions, happés à la va-vite, dépensés aussitôt, que lui tomba sur le râble, en 1939, la Deuxième Guerre Mondiale.

Alors que son jeune frère Christian, marié, père de famille, allait tout risquer pour militer politiquement dans le Rexisme, Georges Simenon, pourtant arrivé à l'âge parfait (36 ans) pour courir à la frontière belge ou française, n'avait jamais ressenti le moindre attrait guerrier.

"Je ne sens pas de mon devoir, écrivit-il à Gide, d'aller au devant de l'Héroïsme".

Tout au contraire, dès les premiers soubresauts de 1939, il était couru se calfeutrer bien loin à l'ouest de la France, à Nieul, au fond de la Vendée. Le 10 mai 1940, il se laisserait nommer, très vaguement, commissaire aux réfugiés belges à La Rochelle. Il y connaîtrait un seul incident, le jour où s'abattaient à son centre d'accueil, d'un bloc, cent vingt-cinq "diamantaires" d'Anvers.

"Il n'y avait pas, constata Simenon, un quart de Belges parmi eux, mais presque exclusivement des apatrides israéliètes".

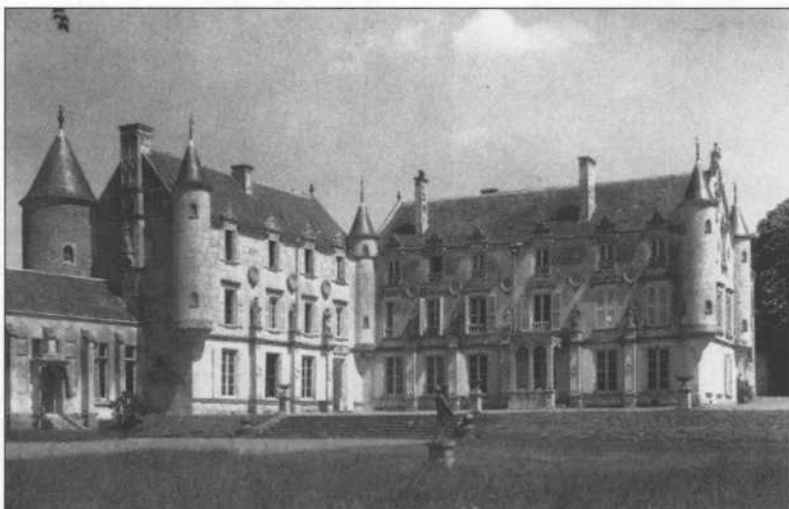
Simenon ajoute :

" L'affaire fut vite réglée: Aussitôt, je recevais du ministre Mandel (vrai nom: Jéroboam Rothschild) l'ordre de réserver la ville (La Rochelle) aux réfugiés belges 'diamantaires' !"

Ce ne furent pas alors 125 Juifs "diamantaires" qui alors s'engouffrèrent dans le Centre de Simenon, mais 1200 !

Au même moment, ne l'oublions pas, les services dudit Mandel-Rothschild faisaient massacrer à la baïonnette, devant le kiosque à musique d'Abbeville, vingt et une personnes (hommes, femmes, curé) qui n'étaient pas des "diamantaires", mais de simples civils belges absolument innocents, catalogués par leurs tueurs comme "parachutistes" !

Une fois la vague allemande étalée, pour quatre ans, de Narvik aux Pyrénées-Orientales, Simenon, peignard, allait se terrer dans trois résidences successives en Vendée, harcelant ses éditeurs afin d'obtenir d'eux des mandats télégraphiques. Pour se faire des sous, il écrivit, à la va-vite, plusieurs dizaines de romans, tout comme Hergé, pour gagner sa croûte livrait au "Soir", à Bruxelles, des séries de bandes dessinées. Allaient-ils, l'un et l'autre, laisser des piles de manuscrits et des milliers de dessins, totalement apolitiques, moisir dans des tiroirs naphthalinés ?...



Le refuge de Simenon pendant la guerre, en Vendée: de quoi susciter quelques jalousies...

Le même problème, le gagne-pain, se posait, lancinant, pour tous les écrivains du Continent. L'hitlérisme, affirmait le ministre belge Spaak, allait dominer l'Europe pendant mille ans! Alors, pendant dix siècles, nul ne pourrait plus écrire? Chacun crèverait de faim devant des piles de manuscrits ou de dessins ?... En quoi d'ailleurs pouvait servir ou desservir Hitler le fait que Simenon ou Hergé publiassent des dessins distrayants ou des romans haletants qui n'avaient absolument rien à voir avec la guerre et moins encore avec la politique ?...

Hitler, bourré de soucis militaires, ne jetterait jamais un coup d'œil sur trois lignes de Simenon, ou sur un dessin de Hergé. Par contre, les Maigrets et les Tintins distrairaient, anéantiraient, pendant ces années amères, un public exténué qui aspirait à se détendre un peu malgré les misères d'alors...

C'est ce que ferait Simenon. Dix éditeurs le harcelaient pour qu'il leur livrât des dérivatifs populaires. Idem pour ses films qui accorderaient une brève évasion aux populations civiles, envahies par les Allemands et écrabouillées —cela on l'oublie trop vite !... à soixante huit mille, rien qu'en France par les bombes des Alliés.

Il faut d'ailleurs le reconnaître honnêtement: le cinéma, au cours de l'Occupation, avec les Arletty, les Danielle Darrieux, les Henri Decoin et cent autres vedettes éminemment françaises, fut le plus brillant que la France ait jamais connu, libéré qu'il était du déversement de films américains niais ou tapageurs.

Le patron de la Continental, la société qui créait et diffusait ces films au public européen, était, la guerre le voulant, un Allemand, nommé Grenen, qui jouait au nazi fidèle, comme tous ses compatriotes chargés alors d'un mandat quelconque ! Ce Grenen était si respectueux de son Führer qu'à son arrivée à son travail, il plantait son chapeau sur le buste de Hitler qui trônait à l'entrée de ses bureaux parisiens !

Les romans de Simenon et leurs transpositions cinématographiques, obtinrent, tout comme en Belgique les bandes dessinées de Hergé, un succès considérable. Ils ne nuisaient à personne, mais rendaient malades de jalousie cent auteurs incapables qui avaient échoué lorsqu'ils avaient présenté leurs navets à la Continental où le chapeau de M. Grenen coiffait insolamment le buste du vainqueur d'alors ! Rapidement, Simenon avait suscité les aigreurs des ratés, tout pareils aux envieux qui, à Bruxelles, guettaient le paisible Hergé.



Georges Simenon, ici avec Jean Tissier, recevait volontiers dans sa propriété de Vendée les acteurs français de ses films.

Si drôle que cela paraisse, les ennemis de Simenon allaient, pour le démonétiser, essayer de faire croire aux Allemands que celui-ci était... juif ! Mais oui ! Simenon, à les entendre, s'appelait Simon (de l'hébreu Shim'on !) —genre Shim'on Veil ! Il était, au dire de ces recalés, "Belge par surcroît". Et même son vrai nom était Simmiger !

A la demande des Allemands, inquiets au début, la Sûreté Nationale Française et le Commissariat aux Affaires Juives menèrent enquête. Ils découvrirent bien deux Simon camouflés, mais il s'agissait d'André Suarés et d'André Spire !

Ce premier pourchas ne suffit pas. Une note officielle réclama instamment des recherches plus poussées. Un commissaire principal de la Sûreté, gonflé de suffisance, s'amena en Vendée au domicile d'un Simenon interloqué, stupéfait, la pipe de travers.

Assouline a reproduit le dialogue :

- "— Vous êtes juif, n'est-ce pas ?*
— Nous sommes chrétiens de père en fils et nous portons, depuis plusieurs générations, le mot chrétien parmi nos prénoms.
— Simenon vient de Simon.
— Ah !
— Et Simon est un nom juif.
— Je vous affirme...
— Je n'ai que faire de vos affirmations. Il me faut des preuves.
— Je peux vous montrer que je n'ai pas été circoncis.
— Vous faites du marché noir ?
— Je n'ai jamais vendu que des droits d'auteur.
— Vous êtes juif. Je ne me trompe jamais. Je sens le juif à dix pas. Je vous donne un mois pour me fournir les actes de naissance de vos parents, de vos grands-parents et de vos arrière-grands-parents. J'ai dit un mois. Et n'essayez pas de fuir. On vous a à l'œil."

Les amis de Simenon et l'Ambassadeur du Reich Otto Abetz, francophile très dévoué, durent, pour déjudaiser Simenon, harceler tous les dignitaires de Vichy et de Paris. Georges Simenon eut surtout à mettre en branle en Belgique sa mère et son jeune frère Christian qui, appartenant à mon Etat-Major, pourrait moins difficilement se déplacer afin d'obtenir les indispensables documents établissant que le Georges Simenon "tenu à l'œil" était né d'un père "catholique, belge, aryen" et d'une mère "aryenne, allemande de naissance". Alors, enfin, le rideau tomba sur la comédie Simenon - Simon - Simmiger ! Ouf !

Simenon allait-il respirer ?... Mais non ! Cette fois, l'offensive repartirait dans le sens inverse, à destination de Londres ! Simenon, fit-on savoir aux argousins du général De Gaulle, était un "collabo" !

Or, si quelqu'un ne se compromet jamais, ce fut bien lui, le froussard-né.

Ce que Georges Simenon voulait, uniquement, c'était publier et vendre ses livres et lancer ses films ! Peu lui importait l'identité ou la nationalité des producteurs, qu'ils fussent juifs (Lucachevitch et Rabinovitch avant 1939) ou Allemands, tels le Grenen coiffant Hitler de son chapeau sacrilège, ou Américains, une fois finies les hostilités. Ce qui le préoccupait, c'était le contrat, et le gros chèque qui l'accompagnait ! Idem pour ses romans, édités dans toutes les langues. Idem pour la grande presse qui, avant la guerre, pendant la guerre, après la guerre, publierait ses Maigret en feuilletons pour attirer en masse les lecteurs. Mais jamais durant toute l'occupation Simenon ne livra, où que ce fût, quatre lignes qui eussent pu avoir la moindre connotation politique.

Certes, la guerre l'embarassait. Elle le coupait de ses éditeurs étrangers. Elle l'assommait avec ses restrictions. Il eût voulu —comme à peu près tout le monde alors— que se terminât sans plus de casse cette empoignade géante que Churchill s'acharnait à prolonger. "J'espère, écrivait-il à sa mère au mois de mars 1941, que les Anglais ne tiendront plus le coup longtemps". Souhait imprudent, mais platonique ! En réalité, Simenon n'avait qu'une idée: détalier, fuir les risques de l'occupation, filer en zone libre, se réfugier à Porquerolles sur la Côte d'Azur où il avait jadis passé des jours lumineux à pêcher. Seule la deuxième invasion allemande, se déployant jusqu'à la Méditerranée en novembre 1942, mettrait fin à ce projet : "— Il ne me servait plus à rien de partir, soupira-t-il, puisque c'était l'Occupation que je fuyais et que je retrouverais de l'autre côté".

Georges Simenon resterait donc en Vendée jusqu'à la Libération de 1944, se plaçant non pas au-dessus de la mêlée mais, comme son biographe Assouline le fait astucieusement remarquer, à côté de la mêlée.

Son collaborationisme, de toute évidence, était nul. On s'acharna, chez les envieux, à une autre campagne: celle des ragots. Les paysans du cru se méfiaient de cet étranger richissime, trosseur de filles, fêtard, buveur insatiable qui, surtout, scrutait, épluchait chaque détail ou chaque travers drôle des petites gens de ces patelins renfermés. On lui prêta vite des mœurs étranges. On chuchotait même qu'à Saint-Mesmin, des filles se baladaient toutes nues dans sa maison, et même sortaient dans les rues.

Leur galopade eût-elle eu lieu, elle n'eût pas trop détonné dans la scandaleuse histoire sexuelle des diverses Républiques françaises.

Un prédécesseur de M. Mitterrand était mort subitement, d'une attaque, dans une chambre discrète du Palais de l'Élysée alors qu'il se livrait à un corps à corps des plus serrés avec une habituée clandestine. La main de l'illustre défunt était restée accrochée tout un temps à la chevelure de la comparse stupéfaite.



Réfugié en Vendée pendant toute l'Occupation, Georges Simenon se placera prudemment „à côté de la mêlée“...



Inconscience ou courage politique ? Georges Simenon manifesta pourtant publiquement sa sympathie au mouvement rexiste en dédicçant, en une époque troublée (1939), sa photographie au „Pays Réel“.

On se souvient du quiproquo de l'aumonier appelé en toute hâte. Le curé anxieux: "Monsieur le Président a-t-il encore sa connaissance ?" L'huissier, figé: "—Non, elle est partie par l'escalier de service!"... Non sans abandonner sur le terrain, dans sa fuite, sa gaine et son soutien-gorge...

Le régime républicain fut toujours très épris de ces ébats chorégraphiques. Le ministre Barthou était, comme Simenon, un habitué très assidu des maisons closes. Sous De Gaulle, Le Troquer, satyre vieillissant, s'était, lui, spécialisé dans les gamines.

Hitler, on l'imagine, n'avait rien à voir, dans ces brillantes festivités républicaines.

La "collaboration" de Simenon dans ce ramassis ?

Il écrivait, buvait, forniquait, empochait des millions, c'était tout. D'ailleurs, en 1941, en 1942, la "Résistance" était à peu près nulle dans ces régions vendéennes; on chuchotait tout juste qu'un vague employé était "résistant". Il s'était bombardé, dans la clandestinité, capitaine,

comme tant d'autres deviendraient commandants, colonels, voire généraux après août 1944... Simenon essayait de se maintenir plus ou moins en équilibre dans ce méli-mélo de vantardises et d'intimidations. Il donnait de l'argent, abondamment et indistinctement, à tous les Comités, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, qui venaient le taper. Il versa même une pension mensuelle de cinq mille francs (grosse somme alors) à un gamin de prisonnier.

Il fallait donc découvrir autre chose pour le noircir chez les Londoniens. Quoi? il "trafiquait au noir", sussura-t-on. Qu'en était-il? Zéro ! Il était bien trop paniquard pour se risquer à quelque opération irrégulière. Tout juste avait-il consenti un jour à échanger un exemplaire de son livre "Les Fiançailles de Monsieur Hire" contre un pneu neuf pour son vélo !

N'empêche: "Georges Simenon, nous avons votre fiche", avait annoncé, un soir, la B.B.C.! Simenon se reprit à trembler. Quelques résistants, au début de 1944, commençaient à se pointer de-ci de-là. Pour se les concilier, le vaillant Georges leur envoya une barrique de vin et un cochon ! Il se vanta même, sur le tard, d'avoir donné à la Résistance sa Citroën. Pieux mensonge ! Les futurs héros locaux la lui avaient volée sans plus d'affaire !

"— On s'est emparé de sa voiture sans lui demander sa permission. On a perquisitionné Simenon comme les autres, tout simplement".

Bref, durant toute la guerre, Simenon, à part le pinard et les côtes de porc qu'il donna à déguster à ceux qui, paraît-il, résistaient, ne bascula ni dans un sens ni dans l'autre.

"La France que je connais, expliquerait-il par la suite, était la France de 1922 à 1939".

Mais la France des envieux existait, elle aussi, entre 1940 et 1944 ! Simenon allait l'apprendre à ses dépens, à peine les dernières pétarades eurent-elles rayé les ardoises des toits de Paris lors de l'arrivée olympienne d'un De Gaulle kilométrique et vengeur.

Comme Hergé en Belgique, Simenon allait, en France, être presque immédiatement l'objet de dénonciations aberrantes.

A cause de son frère Christian, dirigeant rexiste à Bruxelles ?

Mais personne en Vendée, ni non plus à Paris, n'avait la moindre idée qu'existât sur la Terre un autre Simenon que le père de Maigret. Simplement, comme Sacha Guitry, arrêté, en pyjama, comme la belle Arletty, enfournée dans

un cachot digne d'un parricide, à peu près tout ce qui avait brillé en France, ces années-là, dans le monde des Lettres, du Théâtre, du Cinéma, s'était fait coffrer !



Après la guerre, pratiquement tous les artistes talentueux français auront à souffrir de la jalousie des médiocres: Arletty pourra exhiber des ecchymoses réelles plutôt que des maquillages de cinéma...



De même, Tino Rossi qui avait prêté son concours à un gala en faveur de la Collaboration, sera incarcéré à Fresnes !

Pour mille cancre furieux, il s'agissait de chaperder en hâte les places vacantes et de rafler les imprimeries de la presse déchue afin d'y installer à peu de frais, des journaux bâclés !

A cette fin, nous l'avons vu, des dizaines de milliers de Français, de Droite, allaient se faire tabasser, torturer, assassiner à travers tout le territoire, sans que l'on sache même encore, un demi-siècle après, dans de nombreux cas, où ont été jetées leurs dépouilles !

Et Simenon dans tout cela ?

A cette époque (septembre 1944), il était malade. Il souffrait d'une pleurésie. Il était luisant de fièvre et, bien sûr, sans pipe au bec.

Jusqu'à son lit arrivaient des rumeurs, incontrôlables, invérifiables, suffisantes pour laisser nettement entendre que partout en France on emprisonnait, ou on tuait, sous n'importe quel prétexte pseudo-patriotique.

Allait-on aussi s'abattre sur le pleurétiqve vendéen, étiqueté aussi "collabo" ?



En 1939, Maurice Chevalier est allé faire le tour des camps de prisonniers de guerre français en Allemagne et a chanté chaque fois devant des auditoires enthousiastes: pour cette grave action „de collaboration“, il fut „condamné à mort“ par la radio américaine !...

"Simenon", raconte Assouline, lui-même stupéfait, "est un pestiféré depuis que la B.B.C. l'a condamné à mort. Mais qui a dit ça? Avec quels arguments? Et quand exactement? Il faudra attendre quelques jours pour apprendre que l'homme désigné par les ondes pour le peloton d'exécution s'appelle en réalité Simon ! Décidément... Le dossier n'est pas seulement vide, mais introuvable !"

Qu'importe ! Un mandat d'arrêt sera lancé, de Paris, par télégraphe, contre Georges Simenon !

Des inspecteurs s'amènent à son plumard. Heureusement, son état de santé le rend intransportable. Mais, Simenon n'a plus un poil de sec. A tel point que, tourbillonnant dans le néant et désireux malgré tout, de plaire aux communistes, alors maîtres tout-puissants du terrain, il s'abonnera à "L'Humanité" ! Essayant de se dédouaner en feuilletant ostensiblement cette feuille de haine, tout comme le ferait à Paris Maurice Chevalier qui s'était naïvement payé pendant la guerre, canotier sur les oreilles, un voyage en Allemagne pour essayer de distraire par ses chansons les prisonniers.

La Sûreté Française n'y allait pas de main morte. A toutes fins utiles, elle avait confisqué au pleurétique Simenon ses papiers d'identité, et bloqué tous ses comptes en banque. "Simenon est un fumier" ! A cette affirmation odoriférante se bornait l'accusation. Elle suffit pour que l'on détachât, de Paris cette fois, des F.F.I. chargés d'arrêter Simenon, le "fumier", tout grelottant (de frousse) dans son lit.

Par chance, un témoignage mirobolant allait stopper momentanément les poursuites. On a vu comment, en Belgique, Hergé avait pu sortir de son cachot. Ici, l'intervention fut tellement insolite qu'on ne connaît encore — cinquante ans après — que les initiales H. de K. du pseudo-résistant qui, sous le couvert de l'Ambassade de Belgique, dédouana Simenon (non sans subtiliser par la suite trois beaux gros millions de son compte en banque). Tout ce qu'on apprendra sur ce résistant-forban, c'est ce que Pierre Assouline, dans son "Simenon" (p. 370), nous a révélé :

"Cet aventurier à l'entregent indiscutable sembla au mieux avec les gens de l'Ambassade de Belgique, puisqu'il dit en être un des chargés de mission. Se présentant comme l'ancien commandant d'un groupe de résistants franco-belge, il en fait beaucoup, trop peut-être. Il va même jusqu'à se porter garant de l'attitude de Simenon pendant la guerre alors qu'il le connaît depuis peu. Dans son élan, il n'hésitera pas à affirmer à Marcel Pagnol, Président de la Société des Auteurs, avoir eu l'occasion de recourir 'de nombreuses fois à la bonne volonté de Simenon pour des missions particulièrement dangereuses pour lui'. Mieux encore: 'Chaque fois sans hésitations et n'ignorant rien des risques encourus, Simenon a répondu complètement à mes appels'."

Un héros, quoi !

Or tout cela était faux, archifaux. "Missions particulièrement dangereuses" ? Zéro ! Pas une ! "Risques encourus sans hésitation" ? Autre zéro ! Du boniment ! Du bla-bla ! Des mensonges qu'on prendrait grand soin, ensuite, de monnayer.

Il y aurait en 1944 et 1945, en Belgique et en France, des centaines d'escroqueries similaires, enrobées dans les drapeaux d'une Résistance parlant haut, s'adjudgeant tout. La "garantie morale" d'un escroc avait suffi pour que soit remis instantanément sur piste un Simenon dévoré par la frousse mais qui n'avait jamais pris parti pour rien ni pour personne, préoccupé exclusivement par la vente de ses livres et des films, arrondissant chaque jour le magot doré de ses millions.

Une fois le mystérieux H. de K, provisoirement disparu (avec les trois briques !), la chasse à l'homme n'avait pas été close pour autant. La haine était tenace. Simenon, dont le flair fut toujours infaillible, reniflait d'autres complots, dits patriotiques, inlassablement nourris de ragots.

Là encore, c'est Assouline, enquêteur repertoriant tous les tiroirs administratifs, qui va nous éclairer sur les mœurs d'alors: "Une enquête S.R.P.J. (Service Régional de Police Judiciaire) de Poitiers vient être déposée sur le bureau d'un magistrat instructeur. Il s'agit d'un tout récent rapport de l'inspecteur Jean Pêcheureau au commissaire principal de la 22ème Brigade de la Police Judiciaire à Poitiers. Tout en confirmant le non-lieu dont Simenon a bénéficié, elle le présente sous un jour extrêmement défavorable. Il ressort de ce rapport que son attitude a été nettement contraire aux intérêts français pendant l'occupation allemande. L'inspecteur a écumé à nouveau les Charentes et la Vendée, persuadé qu'il lèverait un lièvre de taille. Qu'a-t-il trouvé à Nieul et à La Rochelle, à Fontenay et à Saint-Mesmin? Rien, car il n'y a rien à trouver sinon des ragots et des rumeurs éculées, toujours les mêmes. Mais il conclut à la réputation détestable de l'intéressé qui passe pour "germanophile et opportuniste".

Simenon en avait jusque par dessus la tête de ces chantages. Il était dégoûté de cette France de ratés, de forcenés et de "cocos" soviétiques soudain repeints en tricolore, et décidant de la vie et de la mort des Français !

"Le climat de dénonciation des années 1944-1945 est vraiment trop écoeurant ! "s'était exclamé Simenon ! En Belgique où roulaient au pied des poteaux des centaines de fusillés, le pauvre Hergé s'indignait tout autant.

Simenon n'en pouvait plus. Il voulait filer, s'enfuir. D'autant plus qu'il redoutait "l'éventualité d'une prise de pouvoir par les Communistes en France", parfaitement imaginable en effet en 1944-1945 à l'heure où Staline avait englouti cent millions d'Européens de l'Est et était bien décidé à avaler le reste.

Encore faudrait-il à Simenon, s'il voulait obtenir un visa de sortie, que des autorités de la plus haute importance garantissent aux Affaires Etrangères l'inexistence d'une collaboration de Simenon avec les satanés nazis ! Grâce au patronage de l'escroc H. de K. de l'Ambassade de Belgique, remis en piste de nouveau, le père de Maigret, la pipe tremblante, obtint enfin le coup de tampon libérateur. Le 24 août 1945, poussant un énorme soupir, il s'éclipserait vers le Canada.



Jamais en retard d'un opportunisme, Joséphine Baker sut endosser l'uniforme des FFI au bon moment...

Il était temps ! Six jours plus tard, la Police Judiciaire de Paris, toujours collée aux ragots des flicards de Poitiers venait réclamer l'expulsion de Simenon à la Police des Etrangers !

Celui que Gide avait proclamé "le plus grand romancier de langue française du XXème siècle" échappait, au millimètre, grâce aux tours de passe-passe d'un résistant-escroc, à une expulsion qui eût couvert d'infamie le gouvernement français et ses épurateurs de sang et de farce.

Etait-ce vraiment fini ?

Pas question !

Le 14 juillet 1949, donc cinq ans après la "Libération", le Comité d'Epuración des Ecrivains, où s'ébattaient les pires cancre intellectuels de France, repartait encore à l'assaut! De même qu'en Belgique ils avaient cassé les crayons de Hergé jusqu'à ce que des résistants vantards se fissent attribuer le repêchage de Tintin, les épurateurs français parviendraient tout de même à flageller Simenon d'un décret d'interdiction. Soixante mois après les ragots de 1944 !

Simenon était "frappé de la totalité des interdictions temporaires de l'article 3 de l'ordonnance du 30 mai 1945 pour une durée de deux ans à dater de la présente" !

"En clair, explique Assouline à la page 400 de son 'Simenon', cela signifie qu'il n'a pas le droit de publier de romans ou d'articles, de prononcer des conférences, de participer à des émissions de radio, de vendre ses droits au cinéma ou de tirer un bénéfice quelconque de son activité littéraire pendant les vingt-quatre mois à venir. Et on le lui notifie cinq ans après la libération de Paris !"

Au pays qui était jadis celui de l'esprit et de la liberté !

Ainsi l'œuvre immense d'un Simenon pseudo-collabo allait-elle être poignardée par des crétins, pour des années !



Georges Simenon en 1920, l'époque de ses articles antisémites.

Il fallut charger un des plus grands avocats de Paris, Me Garçon, mobiliser les éditeurs Gallimard et Sven Nielsen, mettre en branle des dizaines de personnalités, pour étouffer le scandale qu'eussent provoqué la confiscation dans les librairies de dizaines de milliers de livres de Simenon, la saisie de ses films dans les salles, les interdictions dans toute la France des œuvres théâtrales inspirées de ses romans !

Désarçonnés par le recours de Me Garçon, les épurateurs baissèrent les bras. Mais cette condamnation bouffonne ne fut jamais rapportée. Simenon, officiellement, resta interdit. Ainsi furent traités —Hergé à Bruxelles, Simenon à Paris— les deux auteurs belges de langue française les plus connus de leur siècle.

Encore heureux que les Epurateurs n'eussent à l'époque disposé dans leur carnassière que des misérables bobards ramassés de bistrot en bistrot contre le "fumier Simenon" à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale.

Ils ignoraient encore, heureusement, qu'à peine gamin, à l'âge de 17 ans, Simenon avait été, —tenez-vous bien !—, "antisémite" !

Entre juin et octobre 1921 (voilà plus de soixante-dix ans), tout jeune rédacteur à la "Gazette de Liège" (cinquante-quatre francs de traitement mensuel au début !), il avait écrit un total de dix-sept articles sur le thème du "Péril Juif", s'inspirant des fameux "Protocoles des Sages de Sion". Simenon adulte en avait presque perdu le souvenir: deux, trois articles, peut-être, dirait-il plus tard en se grattant la tête. N'importe, le crime, jadis, avait été commis !

A la même époque d'ailleurs, le grand magnat de l'automobile Henry Ford venait de lancer son fameux ouvrage "Le Juif international", devenu en quelques semaines un best-seller.

L'antisémitisme était alimenté par l'âpreté bien connue des Juifs, non seulement à truster l'argent, mais surtout, à s'emparer partout des leviers de commande... Là-dessus, peu a changé en 1994, si ce n'est qu'aujourd'hui, on les a sacralisés. Qui aurait à cette heure l'impudence de découvrir un pou sur l'occiput d'un Israélite se ferait aussitôt déculotter, dépiauter, jeter aux ordures à grands coups de godasses. Des mafias de presse et de télévision, formées à l'étripage depuis cinquante ans, mettraient en pièces le profanateur. Politiciens de services et juges à tout faire s'emploieraient à parachever l'opération de scalp.

Cela devient même tout à fait étrange. Car si les Juifs en 1940-1945 ont souffert — ce qui ne se nie pas — comment se fait-il que leur cas ne puisse même plus, historiquement, être étudié ?

Cette guerre, l'ont-ils de quelque façon provoquée ? Gros problème ! Pourquoi est-il interdit de faire allusion aux causes réelles de ce conflit, ainsi qu'aux innombrables provocations et attentats qui ont, pendant la guerre, suscité des représailles ?

„Tout se tient, tout se précise. Les Juifs dans leur rage de destruction et aussi dans leur soif du gain, ont enfanté le bolchevisme. Ainsi la pieuvre juive étend ses tentacules dans toutes les classes de la société.“

Georges Simenon „Le Péril juif“,
La Gazette de Liège, 1921.



Après avoir écrit „Le Juif international“, Henry Ford, acculé à la faillite par les banques juives adressa une lettre publique d'excuses au financier juif Louis Marschall, alors que sa famille échappait à un attentat criminel. A titre de „récompense“, l'industriel américain repentant reçut l'autorisation d'ouvrir une grande usine d'automobiles en URSS... C'est ce que le journal humoristique français „Le Crapouillot“ illustra par ce dessin intitulé „Le Retour de l'Enfant prodigue“...



Christian Simenon, le frère de Georges fut, aux côtés de Léon Degrelle, un vaillant Waffen SS au Front de l'Est.

Quant au sort réel qu'ont pu subir les Juifs, pourquoi tant d'interdictions législatives et de condamnations, draconiennes au cas où l'on se permet de remarquer que les doutes subsistent? Finalement, l'affaire se retourne contre les Juifs eux-mêmes. Si l'on ne permet pas de parler, c'est qu'on a quelque chose à cacher. Une telle intolérance met à tous la puce à l'oreille.

Le pauvre Simenon, quant à lui, si ses lointains écrits de jeunesse avaient été connus en 1944 par la Résistance, eût certainement été passé à la casserole comme un poulet volé !

Il eût été rissolé une deuxième fois si l'on avait connu alors l'existence de son frère rexiste. Car Christian Simenon, son cadet, était rexiste à cent pour cent. Pas un modeste militant, mais un membre important de l'Etat-Major de Rex.

Le cas de ces deux frères était étonnant: leur mère adorait Christian et elle ne pouvait supporter Georges. L'aîné et le cadet fraternisaient pourtant. Georges alla même, avant la guerre, passer cinq jours chez son frère à Matadi, au fond du Congo alors belge.

Christian se trouvait en congé en Belgique lorsqu'éclata la Deuxième Guerre Mondiale, bloquant son retour. Il milita dans les rangs du Rexisme, devint membre de mon Etat-major et le resta jusqu'à la fin des hostilités.

Les relations entre les deux frères furent toujours purement affectives. Ils s'écrivaient souvent. Georges reçut même, en juin 1943, son frère Christian dans sa thébaïde vendéenne, à Saint-Mesmin. Celui-ci arrivait tout droit de nos bureaux bruxellois, muni d'un Ausweis qui n'avait pas été fourni, bien sûr, par M. Churchill ou par l'ex-Premier ministre belge, M. Pierlot. Cependant, politiquement, Georges Simenon était hors du coup, étranger à toute activité degreltienne. Je lisais les romans de l'aîné. Le cadet m'épaulait. Chacun suivait sa route.

Mais, au printemps de 1945, tombait sur le dos de Georges Simenon, déjà si mal en point, notre Christian en fuite ! Il avait par miracle échappé à ses persécuteurs belges (ses camarades seraient fusillés à trente-deux d'un coup) et se retrouvait sur un banc, place des Vosges à Paris, sous l'appartement de son frère Georges, lui-même à bout de peur et cherchant, par tous les moyens, nous l'avons vu, à filer vers le Canada.

Chacun le sait, Simenon aîné n'était pas né vaillant. Que faire de ce frère cadet surgi si inopportunément ?... Le frère aîné, indubitablement, eût pu dénicher une filière par où son cadet eût pu atteindre l'Espagne où, déboulant du front de Norvège, j'avais atterri le 8 mai 1945 et où, déjà, nombre de nos camarades en cavale s'étaient retrouvés. Il eût été reçu fraternellement. Il eût parfaitement pu être sauvé. Mais l'identité de Christian, réfugié à Madrid ou ailleurs, eût pu, un jour, être découverte et le nom de Simenon lancé à nouveau sur la place publique, compliquant encore le cas personnel de l'aîné...

Alors, grands dieux, que faire de ce cadet fatal ! Aider son frère à s'expatrier parut à Georges Simenon trop risqué. Il préféra éliminer totalement de son chemin le nom de ce deuxième Simenon, encore ignoré de tous, en lui faisant endosser en catimini un uniforme de la Légion Etrangère.

Celle-ci, en 1945, recrutait avidement de la chair à canon partout où elle pouvait en dénicher, notamment parmi nos soldats de l'Est en fuite ou, pire encore, dans les lazarets allemands où étaient hospitalisés nos blessés. On leur mettait le marché en main: ou vous serez livrés aux épurateurs de votre pays, c'est à dire bouclés pour de nombreuses années, voire fusillés, ou vous signez un engagement à la Légion Etrangère sous un faux nom qui escamotera aussitôt votre identité. Beaucoup succombèrent à la tentation.

C'est ainsi que Christian, poussé par Georges, se retrouva, au bout de quelques heures, métamorphosé en un Christian Renaud et embarqué sans retard sur un bateau en partance pour l'Indochine. Georges l'avait embrassé affectueusement au moment des adieux, mais, en fait, transi de peur, il s'en débarrassait. Le Simenon n° 2 était écarté de la circulation ! On ne pourrait plus flanquer à la tête de Georges, lors de n'importe quel interrogatoire, qu'il était le frère d'un collabo. Désormais, celui-ci ne s'appelait plus Simenon, mais Renaud.

Georges respira.

Peu après, lui aussi filait enfin sur un bateau, à destination des Amériques.

Comme tant de nos camarades déportés, sous la menace, au bout du monde, notre nouveau Christian Renaud ne pouvait calmer sa peine qu'en se disant qu'au Tonkin il continuait, comme nous l'avions fait au Front de l'Est, à lutter contre le communisme, identique à Hanoi à celui que nous avons affronté au Donetz, au Caucase, à Tcherkassy. Ce fut sans doute son ultime consolation car, en novembre 1947, un coup de téléphone tomba brusquement, comme un couperet, au domicile américain de Simenon, à Tuckson: Christian est mort !

Sa mère, en l'apprenant à son tour, s'en prendrait avec véhémence à son fils aîné : "C'est à cause de toi que Christian est mort. Pourquoi est-ce lui qui est mort et pas toi ! C'est toi qui l'as tué".

Georges ne pourrait que balbutier: "Christian est mort... Le Tonkin..."

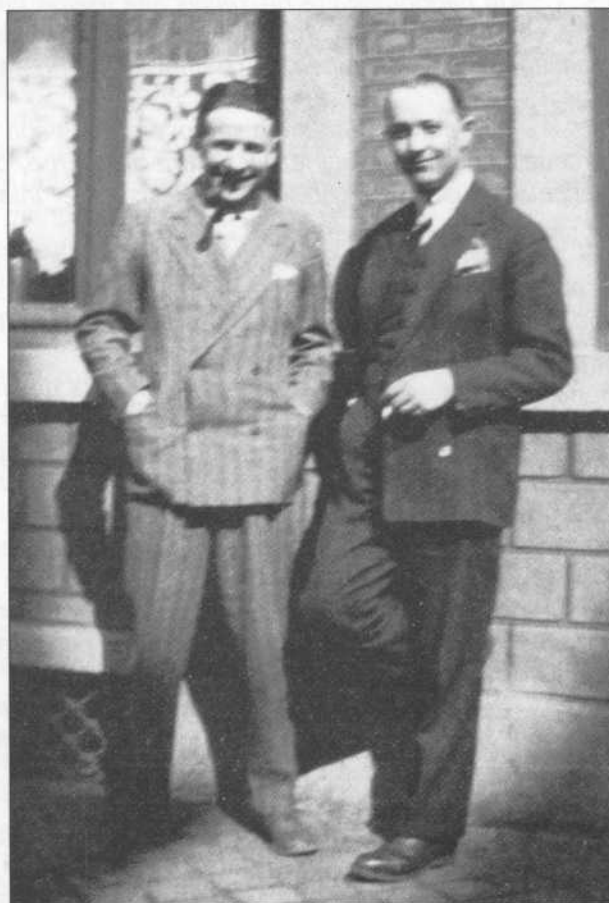
Et il ajouterait, accablé: "Et c'est moi qui l'ai envoyé là-bas..."

Il faudrait attendre plusieurs mois (le 14 janvier 1948) avant qu'un télégramme signé du Général Salan annonçât, conservant le secret sur l'identité du mort, qu'un caporal-chef nommé Christian Renaud, du 3ème R.E.I., avait été blessé lors d'une embuscade et était mort quelques heures plus tard à l'infirmerie de son unité.

Ainsi disparaissait pour la deuxième fois le pauvre, l'infortuné fréro, mort tout seul, au loin, laissant à Simenon aîné la place nette...

Longtemps, dans le grand public, on ignorerait ce drame. Lorsqu'il serait révélé, —en 1992 !— Georges Simenon, pourtant mort lui aussi, trinquerait de nouveau.

Politiquement, c'était injuste.



Georges et Christian Simenon: deux frères qui s'aimaient.

LIEGE
Hotel SIMENON ***



Hotel SIMENON lies in Outre-Meuse (literally "over the Meuse") the part of town that has always been its rebellious mind and true love of old traditions.

Tchantchés is their local hero, a puppet on a string which is all but that.

An anniversary to celebrate, your wedding-night; you want to do business in perfect surroundings? You will certainly be left with fond memories of Liège.

A hotel like no other: 4 rooms and 7 suites, all fully decorated following the style of different Simenon novels: hardback editions for a paperback price.

A breakfast to remember, or a hot sandwich you'll never forget: Les Jardins de l'Hôtel SIMENON was created just for that. If you're looking for a treat however, try one of the homemade ice-creams, 14 of which have been named after Maigret, whose pipe and hat will remind you of this experience forever after.



On n'eût jamais pu reprocher à Georges Simenon, tordu par la crainte, que d'avoir, en 1945, envoyé très involontairement son jeune frère à la mort pour que l'existence d'un Simenon n° 2, important "collabo", n'aggravât pas son cas personnel. S'il y avait faute, il s'agissait d'une faute morale. La politique n'avait rien à voir dans cette tragédie. Mais les Epurateurs, après cinquante ans passés à épandre leurs flots de venin noirâtre, ne pouvaient pas rater cette ultime occasion de se venger à nouveau de l'homme dont la puissance créatrice avait si longtemps assombri leur médiocrité.

Révéler que le frère de Simenon avait été rexiste, c'était un dernier outrage tout trouvé! Comment avait-

on pu nommer membre de l'Académie Royale de Belgique le frère d'un collaborateur! Le plus important journal de Belgique y alla, le 16 septembre 1991, d'un article énorme, étalé sur cinq colonnes, éreintant Georges Simenon, intitulé: "Un magnifique salaud"! Salaud, leur plus célèbre écrivain...

Un hebdomadaire bruxellois alla même jusqu'à lancer cette proposition d'un goût particulièrement raffiné: "A l'hôtel Simenon de Liège où chaque chambre évoque un roman du maître, faudra-t-il ajouter les chambres "Kommandatur"" (sic) ou "Kollaboration?"

Même mort, Simenon se voyait, dans son propre pays, ignoblement outragé par des forcenés, comme le fut Hergé, l'immortel Hergé, dont le nom reste toujours inscrit comme traître au Musée bruxellois d'une "Résistance" inlassablement aux aguets...

"C'était affreux! C'était affreux!" avait répété cent fois Hergé, épouvanté par les abominations de la Libération. Georges Simenon, s'il eût assisté à l'exploitation macabre du cadavre de son frère rexiste tombé au Tonkin, eût pu en dire autant...

A Liège, en 1993, malgré les fureurs des imbéciles, une exposition "Tout Simenon" a bien dû, tout de même, être inaugurée, tout comme deux ans plus tôt, une exposition "Tout Hergé" avait drainé deux cent trente mille Tintinophiles à Welkenraedt. Lors de cette tardive opération Simenon, on fit apparaître dans le reportage télévisé trois fils jusque là inconnus de Georges Simenon, des fils quelconques, du genre navets hâtifs, mais on se tut avec un soin pointilleux, sur la vie et la mort de Christian Simenon, le vaillant frère rexiste tombé au Tonkin!

Ainsi seulement, en escamotant ce dernier, on put enfin, avec un demi-siècle de retard, faire avaler aux revanchards la pilule Georges Simenon.

Et encore, ce "Tout Simenon" fut-il un four, ne totalisant encore, à la fin de l'été 1993, que cinquante mille visiteurs, alors qu'il en eût fallu cent soixante mille pour couvrir simplement les frais...

Qu'importe! L'univers entier avait répondu par une brassée de gloire aux outrages des impuissants et des rôleurs! Georges Remi (Hergé) et Georges Simenon, quoi qu'on fasse, resteront à jamais les deux artistes les plus lus et les plus vus de la littérature française du XXème siècle.

Les derniers crachats

La haine politique a toujours été une caractéristique des Belges. Ainsi qu'un certain complexe d'infériorité. Dès qu'un de leurs compatriotes pousse la crête au-dessus de l'herbe du pré, on entend, sous ses ergots, retentir un pépiement général !

Qui n'est pas "petit belge" n'est pas belge !

Pour ce peuple confit en formalisme, foncièrement conservateur, une aventure comme le rexisme fut peut-être, en Belgique, l'événement politique le plus étourdissant du siècle. Jamais on n'avait vu se masser autour d'un programme simple des foules à ce point considérables. Hergé, en son temps, l'avait noté, stupéfait: "J'ai vu les foules fanatisées !" Des auditoires, payants, s'assemblaient par dizaines de milliers —deux cent mille personnes à Bruxelles aux Six Jours du Palais des Sports— autour d'un tout jeune garçon qui flanquait, parmi ce public, une passion vibrante, des fluides électriques inconnus, qui brûlaient les auditeurs, qui les soudaient soudain en une unité géante !

Ce phénomène, relevant non seulement de l'analyse mais de l'introspection, poussa, entre 1941 et 1945, des milliers d'idéalistes convaincus à courir à la mort au Front de l'Est, par fidélité à leur foi. Le Rexisme fut un événement unique. C'est ce qui fait que, malgré les campagnes furibondes menées contre lui depuis 1945, le mythe subsiste, qu'on a écrit sur lui, en Belgique et à l'étranger, des dizaines de livres; que, sans cesse, il réapparaît, depuis cinquante ans, dans des centaines d'articles.

REX, c'est immédiatement, en Belgique, la controverse, les fans et les anti-fans. L'empoignade de presse apocalyptique de l'automne 1991, pour une simple visite que m'avait rendue en exil le grand spécialiste de Hergé, l'humoriste Stéphane Steeman, l'a montré une fois de plus.

D'un Hergé rexiste, on avait assez peu parlé après 1945. Dans mon refuge, je n'allais pas compromettre un vieux frère comme Georges, qui avait déjà fort à faire pour désherber dans ses albums les quelques nez crochus que la "Résistance" avait dénichés à la loupe !

Il n'avait pu repartir, en 1946, nous l'avons vu, qu'en s'appuyant sur une grosse canne résistantialiste. A donner des précisions, je risquais de le culbuter !

C'est le succès mondial de Tintin qui mit les envieux sur la piste du Tintinisme rexisant ! On pourrait ainsi, qui sait, compromettre et enserrer le vainqueur des B.D. !



- J'ai déjà 27 signatures d'Hergé dedans, mais je voudrais que tu m'en donnes une deuxième.

Ecrivant ce livre de souvenirs relatifs à Hergé, Léon Degrelle avait pensé en montrer le premier jet au spécialiste incontesté de „Tintin“, Stéphane Steeman: entre gens de bonne volonté, ne peut-on se communiquer documents ou souvenirs? Le hasard voulut que l'hebdomadaire „Pan“ eut vent de cette rencontre et en fit (15 octobre 1991) une présentation à l'humour tout relatif: Steeman, organisateur d' „une fort lucrative expo à Welkenraedt à propos d'un ancien collaborateur (sans jeux de mots) des journaux de Degrelle“ était „visiblement pendu à ses lèvres pour recueillir, telles les Saintes paroles, les propos rocaillieux du Chef“. C'était le début d'une formidable campagne de haine contre Degrelle, mais aussi contre l'humoriste belge....

ployée au sujet du génocide juif par un certain homme politique français resté tristement célèbre par cette bavure verbale ?

(...) Quant à pardonner et à oublier les crimes nazis, seuls les enfants des victimes ont ce droit, et personne d'autre.

JEAN BRACK, secrétaire national du FI (1070 Bxl.)

Le Front de l'indépendance restera fidèle à toutes les victimes du nazisme

(...) La presse a évoqué la rencontre de Stéphane Steeman et de Léon Degrelle, dans le sud de l'Espagne (NDLR : information publiée dans « Le Soir » du 20 octobre, en page 3).

(...) Je tiens à vous faire part de quelques remarques que cette nouvelle appelle.

Que M. Stéphane Steeman ait cru bon de devoir rencontrer le tristement célèbre collaborateur et traître Léon Degrelle laisse supposer que, contrairement à ses affirmations, Stéphane Steeman connaît fort bien cet odieux individu, car il est de notoriété publique que le traître numéro un de Belgique ne se laisse pas facilement approcher, et pour cause.

Que Stéphane Steeman soit allé pour empêcher Léon Degrelle de publier dans son projet de livre des données relatives à Hergé est tout aussi étonnant (...), que son but de discuter avec Degrelle qu'il devait nécessairement avoir connaissance et qu'il était parfaitement conscient des conséquences fâcheuses que cela pourrait avoir dans la suite après tout le tam-tam fait ces derniers temps autour de Hergé.

Que Stéphane Steeman ait pour Hergé et son œuvre une admiration illimitée, c'est son affaire (...). Nous, résistants, nous ne pouvons oublier que Hergé (...) était déjà avant-guerre un extrémiste de droite, un ami de Léon Degrelle.

Tintin, Hergé, Degrelle, Steeman, une rencontre très contestée, un document méconnu.

JEAN COULONVAUX ET MAD. BIA-RENT (Waulsort)

Seuls les enfants des victimes ont le droit d'oublier les crimes nazis

lès, à Bruxelles, qui se redressent dans leur tombe, à deux pas de la RTBF, pour te crier leur mépris. Il faut que les admirateurs te bourent, désormais, et qu'au grand jamais ils n'associent ton nom à celui de Marion : son père à elle fut un grand résistant, et elle en est très fière. Va faire le « compique » à Puerto Barrios. J'espère que la Belgique te refusera ses caméras et ses planches, pour rehausser l'honneur de nos héros que tu as bafoué. Ta place est auprès de Degrelle. Message terminé.

STÉPHANE STEEMAN (1180 Bxl.)

Qui a le goût du scandale ?

Comme tant de journalistes (Pierre Devos, de la RTBF, Maurice De Wilde), d'écrivains (Jean-Marie Frérotte, Jacques De Launay), comme tant d'historiens, d'éditeurs, je suis allé voir Léon Degrelle. Et je ne m'en suis pas caché. (...) Étant président des Amis de Hergé, depuis bientôt sept ans, et rédacteur d'une superbe revue envoyée à nos amis du monde entier, je suis allé en Espagne, à ce titre. (...) Je savais que Degrelle préparait un livre sur Hergé. Sur Hergé ? Disons qu'il se raconte, lui, Degrelle, en récupérant Tintin. Je voulais lui faire supprimer des inexactitudes et, si possible, le dissuader de publier ces écrits. Je n'ai jamais supporté lire des mensonges et être témoin des procès

Plainte contre Steeman

L'affaire Degrelle-Steeman connaît une nouvelle péripétie. L'hebdo « Pan », que l'humoriste avait traité de « torchon » sur la chaîne régionale « No Télé », porte plainte en diffamation. Nous ne posons pas de jugement sur ses amitiés avec Degrelle, mais est-il de bon ton qu'il inverse les rôles ? Note le directeur du journal.

permette de dire qu'il est temps de calmer les esprits et d'oublier, cela est pour nous particulièrement ignoble, car nous, résistants, nous avons fait le serment de ne jamais oublier (...). Il ne peut exister aucun pardon pour ce genre d'individu (NDLR : Léon Degrelle).

En tout état de cause, le Front de l'indépendance restera franchement fidèle à ses morts et à toutes les victimes du nazisme.

ANDRÉ WEIS, président de la Ligue contre la censure (1030 Bxl.)

ter la population de la Belgique... mais de cautionner ses prises de position révisionnistes, je ne pourrais que retirer tout aval personnel à ce genre d'exhibition. Il termine en disant que le musée de la BD (NDLR : Centre belge de la bande dessinée, rue des Sables, à Bruxelles) est un témoignage suffisant du dynamisme de nos régions dans ce domaine... Dont acte. (...) Bruxelles n'aura jamais ma collection. (...) Ma collection Hergé, historique (ce n'est pas moi qui le dis), je la destinais à un Musée Hergé (...). Je déclare donc ici que je vendrai ma collection en France... Je suis écœuré ! Il y a eu le cas Magritte. Au revoir Hergé ! Trop, c'est trop. Je dirais même plus...

F. LEKIME (1330 Rixensart)

Film et BD inédits ?

Je rentre d'une longue absence ; l'étrange

Steema Je persi
Stéphane Steeman s'explique sur ses manières et ses casions, justifié depuis que « Pan » (un torchon) a révélé qu'il avait rencontré Léon Degrelle en Espagne. On sait que le fantasiste espérait, à l'en croire, rectifier des erreurs que le chef de Rex commettait dans un livre consacré à Hergé. Tous les téléspectateurs n'ont cependant pas vu Steeman s'énerver à « No Télé », la télévision régionale tournaisienne. Se lamentant à plusieurs reprises que l'on se soit « immiscé dans sa vie privée », l'auteur de la « Revue » des Galeries a estimé que son droit était de rencontrer qui il voulait. Interrogé sur ses déclarations à certains journaux (Degrelle n'est tout de même pas un monstre ; il faudrait commencer à oublier un peu), Steeman a redit qu'en 1935-1936, 60 % des Belges étaient pour Degrelle qui dénonçait les policiers, dont certains étaient des crapules. Autre commentaire : Degrelle n'a pas été condamné pour crimes contre l'humanité. Mais bien à mort... Comme Alidor ! Et celui-ci, amnistié, a un jour publié un livre que Jean Goldstein — ce n'est pas péjoratif, ce que je dis —, ancien ministre de la Justice, a un jour préfacé. Commentaire de Jean « Goldstein » : Aussi loin que je remonte dans ma famille, on s'est toujours appelé Gol. Mais si j'appelaient Goldstein, j'en serais fier. Le procédé utilisé par Steeman a déjà servi avant la guerre. Contre Léon Blum, notamment.

Tintin, Degrelle, Steeman : que la tempête s'apaise... définitivement.

JACQUES DANOIS (Nice)

Pas de dédain pour « l'autre »

Curieuse agitation épistolaire à propos du voyage de Stéphane Steeman chez Léon Degrelle qui, à notre époque, n'a pas plus d'importance qu'un rat mort échoué sur les poubelles de notre histoire nationale. Pourtant, dans le courrier du « Soir » en date du 26 octobre, on découvre une lettre pour le moins paradoxale signée par M. André Weiss, président de la Ligue contre la censure. Est-ce au nom de cette très respectable association qu'il s'élève contre la liberté de tout un chacun de rencontrer qui il veut, là où il le veut ? Étonnant combat contre la censure ! France

STÉPHANE STEEMAN (1180 Bxl.)

Puis-je avoir, peut-être, le mot de la fin ?

Mon passé irréprochable, mes sketches, mes parodies n'ont-ils pas prouvé, depuis trente-cinq ans, que je suis un démocrate ? J'accepte certaines critiques. Eh oui, la maladresse est humaine et il ne faut pas la considérer comme de la provocation.

Qu'on me laisse, une bonne fois, m'expliquer et qu'on n'en parle plus, tel est mon souhait. Depuis trois semaines, je suis témoin de tant de haine... Alors que j'ai la conscience tranquille, car je suis un honnête homme. On me reproche ma visite chez Degrelle. Dans mon esprit, tant de gens sont déjà allés le voir, pourquoi pas moi ? Et surtout pour une raison aussi grave. Occultée par la radio et la presse.

MS (Nice)

Pour « l'autre »

Curieuse agitation épistolaire à propos du voyage de Stéphane Steeman chez Léon Degrelle qui, à notre époque, n'a pas plus d'importance qu'un rat mort échoué sur les poubelles de notre histoire nationale. Pourtant, dans le courrier du « Soir » en date du 26 octobre, on découvre une lettre pour le moins paradoxale signée par M. André Weiss, président de la Ligue contre la censure. Est-ce au nom de cette très respectable association qu'il s'élève contre la liberté de tout un chacun de rencontrer qui il veut, là où il le veut ? Étonnant combat contre la censure ! France

qui il s'agit de... Ce qui donnait notamment un chapitre intitulé « Tintin chez les nazis ». Mon sang n'a fait qu'un tour et j'en ai fait un autre, rapide, en Espagne. Bien sûr, il connaissait ma collection, il savait que j'étais le premier collectionneur de Hergé. Il lit les journaux.

Je n'avais jamais rencontré Degrelle. Je n'épousais évidemment pas ses idées. Comment peut-on me traiter de révisionniste, écrire de telles méchancetés sur mon compte ; me traîner dans la boue sans savoir ? Jamais, je n'aurais pensé que cette rencontre susciterait un tel tollé. Sinon, me sentant fautif, je ne serais pas sorti même pendant une heure, avec lui. Mes spectacles ont toujours prouvé que je n'avais pas l'esprit provocateur.

Où, je le reconnais, mes maladroites commencent lors de première interview, par télépeler, le matin où « Pan » sortait son petit papier avec ce scoop !

« Je n'ai rien d'original par ce genre de se justifier et si l'extraite du complot fait mal. Je compte. Vous pensez bien voulu blesser les tants, pour lesq respect. Mais de « les fusillés se c tombe pour m pris... Soyons clair : je du Degrelle, je pour faire suppres qui récup non des « chose Je voudrais rer qui m'écrit e que, à mon tou par une « périol l'article de M stal, dans votr marquable à c Creuz rappelle en 1944

gé. Il lit les journaux.

Je n'avais jamais rencontré Degrelle. Je n'épousais évidemment pas ses idées. Comment peut-on me traiter de révisionniste, écrire de telles méchancetés sur mon compte ; me traîner dans la boue sans savoir ? Jamais, je n'aurais pensé que cette rencontre susciterait un tel tollé. Sinon, me sentant fautif, je ne serais pas sorti même pendant une heure, avec lui. Mes spectacles ont toujours prouvé que je n'avais pas l'esprit provocateur.

Où, je le reconnais, mes mala-

La simple visite à Léon Degrelle de l'humoriste et collectionneur Tintinesque Stéphane Steeman a déclenché une des plus formidables campagnes de presse que la Belgique ait connues depuis la fin de la guerre : outre que Stéphane Steeman dut élucubrer des justifications à ses faits et gestes, c'est en filigrane le droit des vaincus à encore parler qui a été officiellement dénié... au nom des « droits de l'homme » !

La rengaine de l'antisémitisme finissant par fatiguer, restait le spectre de Degrelle (le "criminel de guerre" !) auquel on accolerait le pauvre Hergé. Celui-ci deviendrait ainsi, on l'espérait bien, mon collègue en monstruosité !

J'étais, qui le nierait encore aujourd'hui ? un grand ami de Georges Remi. Cela remontait à soixante-cinq ans (1929). A peu près tous les témoins de notre amitié ont disparu, Hergé compris. Nous étions alors de jeunes garçons joyeux, d'anciens scouts idéalistes. Quel crime y avait-il à cela ? Tout le monde a eu des compagnons de jeunesse. Chacun déguste, comme des pralines aux truffes, ces souvenirs enchantés ! Nous nous étions épanouis, nous ébattant, jouvenceaux, chez l'abbé Wallez.

On entendit bien découvrir le journal du nazisme abject dans tout cela.

"Le XXème Siècle" est mort depuis 54 ans, l'abbé Wallez depuis plus de quarante ans ! Cela n'arrêta pas les nécrophores. Ils coururent déterrer l'abbé. Ils barbotèrent vite dans les contradictions les plus saugrenues. L'accusateur principal, Ajame ("Hergé", Gallimard), allait donner le ton.

Présenté par "Le Nouvel Observateur", le bon abbé Wallez, prêtre nationaliste sans plus, se convertit dans le livre d'Ajame en un épouvantable fasciste, corrupteur politique de nos jeunes adolescences !

"Wallez, c'est l'extrême droite aux confins de l'hystérie, le sabre et le goupillon contre la faucille et le marteau. L'abbé bouffe du bolchevique, lit Maurras et admire Benito Mussolini dont une photo dédicacée orne son bureau directorial. Ce n'est pas un 'facho', c'est un fasciste. Et il n'est tout de même pas innocent que le correspondant du 'XXème Siècle' au Mexique soit Léon Degrelle qui paradera bientôt à la tête du mouvement rexiste" (Pierre Ajame, "Hergé", p. 35-36).

Le bon petit Hergé et son copain Degrelle n'étaient donc pas du tout, dans leur coin modeste, deux jeunes scouts sages. Ils s'ébrouaient "aux confins de l'hystérie" au service" du sabre et du goupillon contre la faucille et le marteau" ! Evidemment, être "contre la faucille et le marteau" clouait définitivement au pilori l'abbé Wallez et ses deux jeunes complices !

Ajame était catégorique: "L'abbé bouffe du communisme !" Bouffer ! Alors que le communisme —à cette époque— enserrait dans ses goulags d'immenses troupeaux humains et avait fait périr dans les campagnes, des millions de paysans russes, alors que Staline s'apprêtait à faire fusiller d'un coup trente-deux mille officiers, bouffer du communisme, c'était de l'anthropophagie !

Cas on ne peut plus grave: l'abbé "lit Maurras"! Et dire qu'en France, De Gaulle aussi lisait Maurras !

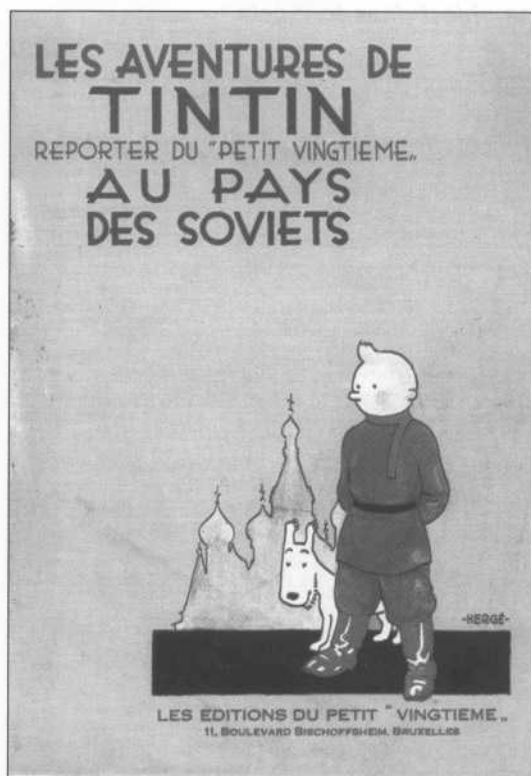
Ainsi, être contre Staline était une sorte de "crime contre l'humanité"! Hergé en "bouffait"! Nous aussi, sans doute, qui, en 1941, tenterions, au Front de l'Est, de mettre fin aux millions de crimes de ce tyran particulièrement sanguinaire ! Mais pour "Le Nouvel Observateur" et pour M. Pierre Ajame, avoir touché à Staline était, en 1930, déjà, une abomination impardonnable ! Elle le resterait cinquante ans après !

Ajame ajoutait gravement :
"Degrelle a choisi son camp, un camp qui, par des sentiers dévoyés et des places où fleurissaient les svastikas, devint celui où Hitler concentrait. Au demeurant, ce beau garçon (on le surnommait le 'beau Léon') était une des vedettes du 'XXème Siècle', et Norbert Wallez avait naturellement la plus grande estime pour ce journaliste talentueux mais déjà fanatiquement menaçant".

Or, à cette époque-là (1930), à part mes articles sociaux d'inspiration chrétienne du "Vingtième Siècle", je ne m'occupais que de l'Action Catholique, à Louvain même. Hergé, à ce moment-là également, se bornait à dessiner les illustrations de mon "Histoire de la Guerre Scolaire". Nous n'avions, ni l'un ni l'autre en ces années, d'autres liens que ceux d'une amitié vigoureuse appuyée sur des solides principes moraux.



Hergé et son mentor l'Abbé Norbert Wallez (photo prise à la fin des années 20).



Pourtant nous étions dès alors, selon les Ajame, des suppôts de Hitler (alors presque inconnu hors d'Allemagne) ! Car "bouffer du bolchevisme" ne pouvait être que de l'hitlérisme caractérisé !

Hergé, qui ne savait même pas, en 1929, dans quel sens tournait une Croix Gammée, dessinait tout juste alors son prophétique et amusant "Tintin au pays des Soviets". De nous deux, c'est lui, sans contester, qui, le premier, s'engagea, avec cet album, sur la voie du sadisme international !

Ajame n'a pas pu nier dans son livre, que Hergé en illustrant mon petit ouvrage, avait découvert, une formule d'art nouvelle: "Le résultat est un merveilleux trompe-l'œil: en systématisant et en accentuant les contrastes entre noir et blanc, Hergé donne l'illusion de la gravure. Hergé joue là une gamme inédite".

Qu'avait bien à voir dans tout cela le nazisme qu'Ajame nous collait dès alors aux guibolles !

De telles escroqueries dans la manipulation des dates et des faits ne sont pas des cas isolés. C'est le cas de toute la presse de gauche où la même

accusation du Hergé facho est sans cesse ressassée. A croire les plus conciliants, "Tintin au pays des Soviets" avait été "une erreur de jeunesse". Explication vraiment trop simpliste !

Hergé a été, à propos des Soviets, un grand précurseur. Grâce à lui, Tintin a été le premier —du moins, dans le domaine de la bande dessinée— à faire connaître à la jeunesse non seulement les crimes mais la monumentale faillite du bolchevisme, évidente pour tous aujourd'hui !

Mais, à gauche, cette "bouffe" sacrilège (de l'Hergé de 1929 !) allait à jamais rester sur l'estomac des hordes anti-fachos !

La journaliste Erhel, de "Libération" reprendrait avidement la thèse d'Ajame: "Cet abbé Wallez entretient une correspondance suivie avec son ami Mussolini, prête ses presses à Léon Degrelle. Tout ce milieu est fascisant et indémodablement antisémite" ("Libération", 29 janvier 1991).

Ladite bonne femme a-t-elle jamais vu une seule ligne de la "correspondance suivie" que l'abbé aurait reçue de "son ami Mussolini" ? Moi, qui étais sur place, je n'ai jamais vu une seule de ces lettres ! L'abbé eût été fier de me les montrer ! Etrange tout de même ! De toute façon, Churchill avait été en correspondance suivie avec Mussolini ! Quant à "tout ce milieu indémodablement antisémite", ni Hergé, ni moi ne savions même pas en ces temps ce qu'était un prépuce juif, démontable ou non !

Le fameux dessinateur flamand de bandes dessinées Stan Sluydts qui, lui au moins, vit ce métier, a certes reconnu que l'Abbé Wallez avait pesé lourd, vers 1930, dans l'établissement de notre amitié: "Le père Wallez est à la base des ressemblances entre Tintin et Degrelle."

Le fond de tout, c'était l'amitié. Celle-ci, par la suite, s'amplifierait. Elle serait soulevée par la grande tempête politique que j'allais déchaîner quelques années plus tard. Hergé serait un fidèle, mais il resterait toujours et avant tout un artiste.

FORCES nouvelles

10e année n° 82 - 1991
80 FB - 15 FF

Mensuel d'information nationaliste

A (POUR-) SUIVRE...



Tintin-Degrelle, vu par Stan Sluydts (alias Gommer), pour la revue „Forces Nouvelles“ en 1991.

"Qu'en ces temps-là, a écrit Stan Sluydts, Hergé ait subi l'influence idéologique de Degrelle est d'ailleurs très logique, vu l'immense popularité dont jouissait le chef de REX, surtout auprès de la jeunesse (aux élections de 1936, parti de rien, il obtint 33 sièges, —21 de députés et 12 de sénateurs), mais aussi parce qu'il faisait partie (avec la première femme de Hergé et Jamin-Alidor) de la même équipe du "Vingtième Siècle" du père Wallez. Le terroir de Tintin et de REX." ("Forces Nouvelles", janvier 1991).



Léon Degrelle, par Stan Sluydts.

Le terroir, c'est le mot exact. Une grande fraternité. Hergé, conforté par mes conseils, avait créé Tintin. Il donnerait, par la suite, un développement prodigieux à la projection mondiale de ce petit bonhomme.

De mon côté, j'allais entamer une trajectoire politique qui, rapidement, prendrait un épanouissement distinct. Hergé suivrait la montée de ma fusée, mais en disciple du dehors, à sa manière d'artiste, pour qui l'essentiel était son Tintin.

Fidèle, il le resterait à travers tout.

Il connaîtrait la persécution.

Il aurait —fait rarissime en nos temps où se pavanent les lâches— le courage insigne de me témoigner publiquement et hautement sa ferveur en osant proclamer, en 1973: "Degrelle a été un héros !"

Revenir sans cesse, en Belgique ou en France, sur les histoires folles de l'anti-sémitisme de Hergé ou de moi-même est du rodotage.

Hergé, c'était Hergé. Degrelle, c'était Dregelle. Ils avaient dans les grandes lignes une foi commune, mais chacun avait suivi sa trajectoire personnelle, l'un devenant l'as mondial des B.D., l'autre le météore politique se hissant dans le ciel comme une comète inattendue.

Tous deux étaient illuminés par l'amour de leur patrie. Le reste relève du bobard ou de la diffamation. Les Belges eussent dû être fiers de l'un et de l'autre —les hommes hors du commun n'abondent pas chez eux !— au lieu de les rouler pendant un demi-siècle dans la mélasse de leurs élucubrations haineuses.

Cependant, il arrive qu'à cette heure certains Belges ne soient plus aussi fanatiquement aveugles. "Nous en avons assez de cette grimaçante mascarade qui scinde le pays en deux", s'est exclamé un des rares résistants authentiques de Belgique, M. Jean Wolf.

Le sénateur Ancot a précisé: "Ceux qui, comme moi, ont fait partie des Commissions d'avis savent quel ramassis d'absurdités figurait dans maints dossiers."

Quant au Colonel Lovinfosse, celui-là qui avait été chargé par le Premier ministre belge Van Acker d'aller me rapter à Saint-Sébastien en janvier 1946, il a tenu à déclarer au journal "La Libre Belgique": "Je ne ferais plus cela".

Le clou, c'est un Londonien célèbre qui l'a enfoncé, un des peu nombreux militaires de la résistance belge dans le camp allié, le Capitaine Francotte, au surplus collaborateur en son temps du quotidien socialiste de Belgique "Le Peuple". Il fut interviewé pour la télévision française (chaîne FR3) par Jean-Michel Charlier.

A la surprise de beaucoup de ses congénères hystériques, ce résistant belge notoire lança devant le micro des propos qui faisaient écho à la qualification de héros lancé dans la presse par Hergé lui-même.

"Degrelle était un personnage extraordinaire qu'il est très difficile de cerner sans accepter de lui certaines qualités, sans lui rendre par exemple l'hommage d'un combattant à un combattant, qui a défendu ses opinions les armes à la main, et qui n'a jamais cédé sur le plan politique devant l'ennemi.

Quant à l'homme, nous avons affaire à un personnage tout à fait fascinant qui aurait pu mettre au service de son pays et de l'Europe entière des qualités absolument étonnantes et qu'on ne retrouve plus chez les gens qui actuellement nous gouvernent.

Je crois que si M. Degrelle avait eu les moyens de s'occuper de la question Europe, il l'eût fait avancer dans des conditions tout à fait étonnantes et il aurait entraîné les masses derrière lui, car c'était un champion des idées simples, il savait bien les faire comprendre au peuple, et il savait l'entraîner, ce peuple.

Voilà ce que je pense de Degrelle".

Cette déclaration sacrilège est reproduite en toute lettre dans le livre "Degrelle persiste et signe" (p. 426) de Jean Michel Charlier, le fameux spécialiste des B.D., thuriféraire de Hergé, ancien résistant lui-même, mort récemment.

Malgré tout, ni Hergé ni moi n'en avons fini avec les "pieds au cul" lancés par des professeurs de l'Université, ni avec les insanités de valises de bijoux trimballées au Front de l'Est !

Un certain nombre de résistants, ceux-là qui mirent Hergé au trou en 1944 et qui firent périr "pour crime de paternité et de maternité" mes malheureux parents, continuent à faire école.

Au Musée de la Résistance, à Bruxelles —on ne le répétera jamais assez— on peut encore, à cette heure-ci, voir le nom de Hergé placardé dans la "Galerie des Traîtres", sous le numéro 69.

Au dessus de la photographie du père de Tintin s'étale le texte suivant: "Remi, Georges, né le 22 mai 1907 à Etterbeek, domicilié, à Boitsfort, avenue Delleur, 17. Rédacteur au Soir de guerre. Impossible d'obtenir des renseignements sur cet individu (sic). Tout ce que nous avons appris, c'est qu'il doit être surveillé de près".

Au bas de la photo est ajouté ce complément: "Selon certains renseignements obtenus, serait rexiste".

Un demi-siècle après, cette fiche signalétique de Hergé est toujours là. Quand donc un Belge osera-t-il mettre en pièces cet ignominieux affichage ?...



Le Capitaine Robert Francotte, auteur de "L'heure de l'Espagne", qui présente la première interview de Léon Degrelle, après la guerre.

Galerie des Traîtres

1^{ère} série

Dans l'ancre
du
SOIR-ERZATZ

Edité par « L'INSOUMIS »
à destination de tous les vrais Belges.

Prix minimum : 5 frs.



HERGE
Remy Georges

né le 22 mai 1907, do-
milié à Boitsfort,
avenue Delleur, 17.

Rédacteur au SOIR de De Becker. Créateur de
« TINTIN et MILOU ». Était attaché avant guerre
au journal « Le XX^e SIECLE » pour les dessins
enfants.

S'est empressé d'offrir ses services à De Becker.

Selon certains renseignements obtenus, serait
rexiste, mais nous n'avons pu obtenir confirmation.

Ce document imbécile ne figure pas dans un „Musée de la Connerie humaine“: il est exhibé comme un trophée vengeur
au „Musée de la Résistance“ de Bruxelles. (et en dit long sur les mobiles de cette catégorie de „patriotes“ !)...

REMI Georges

né le 22 mai 1907, à Etterbeek, domicilié à Boits-
fort, avenue Delleur, 17.

Rédacteur au SOIR de guerre.
Impossible d'obtenir des renseignements sur cet
individu.

Tout ce que nous avons appris, c'est qu'il doit
être surveillé de près.

Dans cette „Galerie des Traîtres“, Hergé a le privilège
d'être cité à deux reprises: „traître“ de toute façon,
mais impossible de savoir ce qu'on peut lui reprocher...

En 1991 encore, en première page, un
journal qui s'appelle glorieusement "Belge" —
relayé tapageusement par "El Pais", le plus
important des journaux "libéraux" de l'Espagne
démocratique— a mis le comble à la grossièreté
en dépeignant Hergé (mort alors depuis huit
ans !) sous les traits du plus infect des pervers
sexuels ! Hergé scatologique ! Hergé pédéraste !
Tintin sodomisant son chien ! Pas moins !

Oui, on a été jusque là ! En 1991 ! Vous allez le voir !

A mon bien cher Stéphane Steeman, l'ami pittoresque,
brillant entre tous, et si affectueux !
J'en lui redira le très affectueux attachement de

In exil,
le 25 Mai 1948

Quelques mois avant sa mort, Léon Degrelle offrait encore cette dédicace à Stéphane Steeman.
Fidèle en amitié, il éclatait de rire à l'évocation des contorsions auxquelles s'était obligé l'humoriste
collectionneur pour se sortir du scandale de sa visite au Proscrit hitlérien...
„Sic !“ s'exclamait ce dernier, „Je dirais même plus: Sieg Heil !“

Tintin sodomisant Milou

Pour tous, toujours, Tintin, même à soixante-dix ans, avait été le scout impeccable, irréprochable, d'une propreté morale qui tenait presque du puritanisme.

Tout cela n'avait jamais été mis en débat. Jusqu'au jour où il fut expliqué que Hergé avait été "rexisant". Du coup, le talent du plus important créateur de bandes dessinées de la planète devint, aux yeux d'énergumènes, une tare particulièrement honteuse !

Qu'un Degrelle, âgé alors de vingt-cinq ans, eût, en 1929, aidé Hergé à créer Tintin, c'était de l'abomination !

Il fallait régler son compte à cet Hergé "facho"

Le journal espagnol publie parfois, comme d'ailleurs, la plupart des grands journaux mondiaux, des reproductions d'albums de Tintin. Publier, à la fois, des textes et des dessins d'un auteur et le couvrir d'immondices, est toujours un exercice délicat. "El País" ne pouvait se livrer à cet exercice de haute voltige qu'en recourant à un tiers qui venait d'inventer un Hergé auquel nul de ses lecteurs n'avait jamais pensé: un Hergé zoophile!

D'où, le 1er février 1991, sur trois colonnes, dans ce quotidien transpyrénéen, ce titre sensationnel: "Tintin, el sexo y los nazis. Historietas feroces sobre el dibujante Hergé y su criatura" („Ragots terribles sur le dessinateur Hergé et son personnage").





A SUIVRE

"El Pais", pour ce travail hautement culturel, s'en était remis aux dires de "uno de los humoristas belgas mas corrosivas" ("un des humoristes belges les plus corrosifs !") un certain Bucquoy, auteur nécrophage et coprophage d'un ouvrage souvent annoncé, mais jamais paru, intitulé: "Vie sexuelle de Hergé".

Pas un seul détail n'était avancé qui eût pu soutenir de telles élucubrations. En fait de textes, il n'en exista jamais, dans toute cette affaire nauséabonde, qu'un seul, celui que publia "El Pais". En voici le fleuron: "Les investigations de l'auteur de 'La vie sexuelle de Hergé' le portent à assurer que le créateur de Tintin avait poursuivi des relations homosexuelles dans son adolescence; un autre des thèmes dans lesquels Bucquoy trempe sa plume est l'idéologie politique de Hergé. Il a travaillé pour 'Le Soir', un périodique collaborationniste au cours de l'occupation allemande, de même qu'il a gardé son amitié pour le chef des Waffen SS Léon Degrelle".

Le rédacteur du "Pais" et son collaborateur de Bruxelles avaient inventé de bout en bout cette accusation d'homosexualité de Hergé. Mais la calomnie était hypocritement relevée par un gros sous-titre "Amigo de Degrelle", alors que le texte qui suivait avait traité uniquement à la SS. "El Pais" affirmait que j'avais été le chef des Waffen SS, ce qui n'était même pas exact: J'étais, au front de l'Est, le chef —et j'en reste très fier— d'une Division de héros de la Waffen SS., la 28ème Division SS "Wallonie".

Mais ainsi l'amalgame était complet: Hergé était pédéraste !

Degrelle était son "amigo" ! La Waffen SS les liait l'un à l'autre ! La triple horreur était nettement établie !

Le journal "Belge" se chargea de sortir un dessin énorme couvrant l'entièreté de sa première page: Tintin sodomisant Milou, son chien ! Le placard était étalé comme une affiche !

Là, il ne s'agissait pas seulement de stupides affirmations, mais d'une B.D. complète, brossée en quinze grands panneaux.

Première page, en trois couleurs: le Tintin de Hergé, tout nu, debout, plonge son sexe dans l'arrière-train de son chien. Ça ne suffit pas, car si un centimètre carré camouflait le détail le plus typique de l'opération, à la page 14 le camouflage s'est envolé ! De nouveau, trois pages plus loin, Tintin, transpirant de toutes parts, défonce le quadrupède, étoilé de gouttes de sueur.

Vous êtes édifié ? Vous l'êtes trop vite !

Le même "Belge" (pas fiers, les Belges !) s'en prend, dans le même numéro et avec la même frénésie scatologique, au fils d'un autre collaborateur fameux, au Roi Baudouin lui-même, récemment décédé, successeur de Léopold III, le cerveau lucide, qui avec courage, fit face, dans son pays, aux complications presque inextricables de l'Occupation entre 1940 et 1944.

Dieu sait si, mal à l'aise sur le trône de Belgique, Baudouin était l'homme vertueux entre tous.

Pourtant le journal "Belge" osa convertir le Roi Baudouin, tout comme Tintin, en un obsédé sexuel au nez énorme gonflé sous une couronne brinquebalante, les mollets zébrés de jarrettières, le bas-ventre nu en pleine action de pédérastie !

Impensable ??? Mais non ! En six grandes pages, les dessins s'étaient là, d'une grossièreté abominable, et il s'agissait du Roi des Belges, le roi le plus chrétien de toute l'Europe!





Hergé, tout comme le pauvre Roi Baudouin, a surmonté tous les outrages... En Belgique même, en 1991, des centaines de milliers de Wallons et de Flamands, tous Tintinophiles, ont rendu à Hergé, à Welkenraedt, un hommage comme jamais on n'en connut dans les annales belges. L'exposition "Tout Hergé" comprenait, entre autres, nos deux signatures originales accolées, Hergé-Degrelle, sur mon "Histoire de la Guerre Scolaire". Les stands couvraient six mille mètres carrés ! L'Etat belge s'est même fendu d'une émission d'un timbre-poste Tintin !

Et dire qu'il s'agissait du même Hergé que l'Etat belge avait mis ignominieusement sous les verrous le 3 septembre 1944, et qu'un professeur d'Université voulait réduire au rôle de dessinateur de modèles de fixe-chaussettes et de girouettes !

Dépassant cette Belgique qui, en 1944, avait laissé incarcérer si scandaleusement son plus grand créateur de B.D., la gloire de Hergé est devenue, à cette heure, réellement universelle.

Des centaines de millions d'Européens, d'Américains, d'Africains, d'Asiates, d'Australiens sont des Tintinophiles fanatiques. Pensez donc: cent quatre-vingt millions d'albums Tintin vendus à ce jour, soit à peu près un milliard de lecteurs !

Les collectionneurs —innombrables !— s'arrachent à des prix de folie le moindre des souvenirs de Hergé. Ses planches originales s'envolent à plus de trois cent mille francs la pièce ! Pour le seul dessin de couverture des "Cigares du Pharaon", mis en couleur par Hergé en 1943, le prix d'estimation avait été fixé à deux millions de francs français. Il grimpa, le 8 décembre 1990, à la grande vente, à "l'Espace", à Paris, à trois millions cent mille francs français, un gros demi-million de dollars ! Le propriétaire n'accepta même pas cette offre royale. Exigence: trois millions cinq cent mille francs français pour une couverture d'un album de Hergé !



Alors les injures, les outrages ?...

Beaucoup ont compris —les jeunes surtout— qu'après 1945, on les avait constamment trompés en déversant sur eux des milliers de mensonges, de contre-vérités flagrantes et de bobards grotesques. Ce qui les intéresse, ce qui les passionne, ce qui préoccupe maintenant les millions de disciples du créateur de Tintin, c'est de le connaître, lui, et de savoir vraiment par quelles crises ont passé sa sensibilité et son esprit.

Après toutes ses épreuves, que pensait-il ?

Comment s'était orientée sa vision des hommes et du monde ?

Derrière le Hergé de la gloire, encore vivant jusqu'en 1983, que se passait-il ?

Hergé chez Bouddha

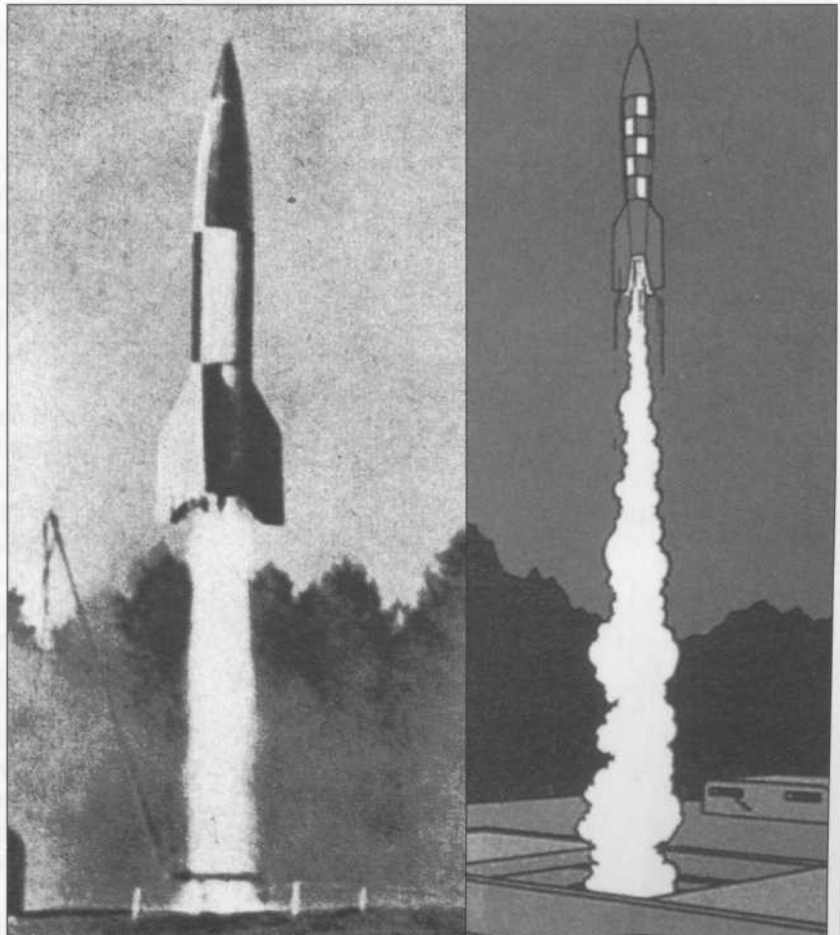
Le monde enchanté de notre jeunesse s'était estompé, où l'abbé Wallez, Jam, Germaine et moi-même avions été les seuls témoins du démarrage de Tintin, d'un Tintin frétilant dans ma culotte de golf et agitant à tous les vents ma houppette !

Depuis 1946, la gloire de Hergé s'est hissée au plan européen puis mondial, tout spécialement aux Etats-Unis, où le Tintinisme fait fureur, fantastiquement relayé par la télévision. "Tintin est devenu —explique un de ses biographes— souvent à son corps défendant, l'homme-sandwich de la société de consommation".

Les dessins en noir et blanc de jadis ont été transformés en kaléidoscopes. "On a marché sur la Lune" n'est plus une excursion d'un fantaisiste amusé. C'est aussi une opération mathématique, étudiée minutieusement sur une maquette inspirée directement des fameux V2 de Von Braun.

C'était désormais le triomphe. Mais ce n'était plus la joie.

Hergé, en effet, ne se remettrait jamais de la crise "affreuse" qu'il avait eue à traverser en 1944-1946. Jusqu'alors il avait cru les hommes bons. Ils les avaient vus, à la "Libération", dénaturés par la haine, par des abîmes de cruauté et de bêtise. Pendant quarante ans, les persécutions, les oukazes, les vengeances des ratés et des impuissants courant à ses trousses l'avaient écœuré. Son monde de scout loyal, fidèle au prochain, s'était écroulé.



S'inspirant, pour envoyer Tintin sur la Lune, de la fusée V2 mise au point par Werner von Braun, Hergé ne faisait qu'anticiper avec logique: la fusée Appolo emmenant les premiers hommes sur la Lune sera l'héritière directe des travaux de von Braun contraint de travailler pour les Américains (la photo du V2 a été publiée par „Le Patriote Illustré“, le 28 octobre 1945).

D'autre part, les trésors découverts au cours de ses expéditions n'étaient plus seulement livresques, ils produisaient des millions. La seule vente de cent quatre-vingt millions d'albums représentait des montagnes fabuleuses de dollars.

Depuis lors, cet empire a été coiffé par une omnipotente Fondation, au sujet de laquelle l'hebdomadaire bruxellois "Pan", le 6 mars 1985, a fait des révélations très peu édifiantes.

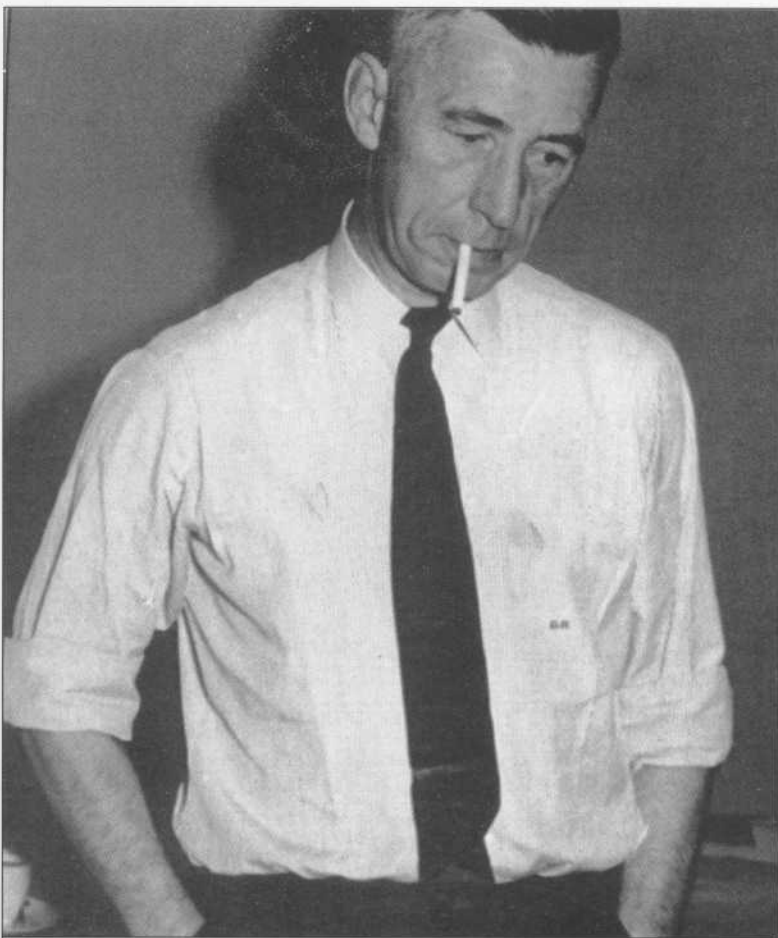
Hergé, certes, a empoché de son vivant d'importantes royalties. Mais avec moins de plaisir que lorsqu'il gagnait cent francs jadis.

En dix années, sept publications nouvelles d'albums seraient sept victoires: "Les Sept Boules de Cristal", en 1948 (dès cette époque paraîtrait aussi une édition de "Tintin" en France), "Le Temple du Soleil" en 1949, "Au Pays de l'Or noir", en 1950, "Objectif Lune", en 1953, "On a marché sur la Lune", en 1954, "L'Affaire Tournesol", en 1954, "Coke en Stock", en 1958.

"Le Figaro" lui-même devrait bien conclure, en gros titre, sur quatre colonnes, le 2 février 1991: "Tintin et Milou ont fait le tour du monde, à des millions d'exemplaires, Hergé, de son vrai nom Georges Remi, a poussé le langage de la B.D. à la perfection".

Hergé eût dû être heureux. Parfois, sur ses photos, il souriait, mais la blessure de 1944 ne s'était pas cicatrisée. Son monde mythique, au fond de son âme, avait perdu sa fraîcheur.

Il voyageait. Des vrais voyages: en Europe, en Asie, aux Etats-Unis, même chez les Sioux. Mais cela ne valait pas l'imaginaire. Le monde qu'il s'était créé en lui-même, sa vie secrète, étaient figés. En réalité, le cœur n'y était plus, ni la foi, ni l'amour.



Le Hergé désabusé des années 70.

Il restait plus vivant que jamais à travers son œuvre, qui s'étendait infiniment. Mais dans la machine intérieure de sa conscience, quelque chose s'était brisé.

Lui, si fervent ! L'homme de l'abbé Wallez du "Vingtième Siècle", l'homme de mon "Histoire de la Guerre Scolaire" qu'il avait illustrée avec tant d'élan, l'homme du scoutisme chrétien qui avait même connu ses crises de mysticisme, l'homme qui avait dessiné une vignette émouvante à la gloire de la Vierge de Lourdes, le croyant qui après la guerre, avait multiplié les retraites dans des couvents de trapistes, ne s'y retrouvait plus dans sa foi.

Dieu s'éclipsait.

"Je me disais que ça allait changer ma vie, mais ça n'a jamais rien changé, et je m'aperçois aujourd'hui que je n'ai jamais eu la foi".

*Etait-ce possible ?...
Au fond, qui n'a pas la foi?
Qui, vraiment, la perd ?*

*Tout, dans l'immen-
sité des mondes, nous dit
qu'il doit exister une fabu-
leuse force créatrice, que l'u-
nivers, si merveilleusement
complet n'a pu naître d'un
hasard furtif, boiteux, con-
fus. Si on laisse tomber une
croyance, c'est toujours pour
s'en découvrir une autre...*

*Avec Hergé, comme
avec des millions d'autres, il
en serait ainsi. Il passa de
l'Occident pour atteindre
l'Orient, du Christ pour
déboucher sur le Taoïsme et
sur Bouddha.*

*"Nous en revenons
—déclara-t-il— à l'Orient et
à ses conceptions religieuses
aux antipodes de celles de l'Occident. Pas de Dieu à barbe blanche, pas de Dieu créateur de l'u-
nivers représenté par une Eglise qui vous impose ses dogmes, mais quelque chose d'indéfinissable, comme une sorte de moteur qui établit des relations entre les êtres et les choses, quelque chose qui a trait à votre respiration, à votre digestion, au travail de vos reins, de vos glandes, qui fait que tout cela fonctionne, quelque chose qui est dans tout, qui circule à travers tout."*

Cette religion de glandes et d'intestins n'avait, pourtant, rien d'emballant.

Il tâtonnait. Il ne savait plus où il en était. Il s'appliquait à devenir bouddhiste. Le Tibet de ses vieux rêves hébergeait ses nouveaux rêves.

Le vrai, c'est que, malgré les siècles, rien n'a changé vraiment dans la vie surnaturelle des hommes.

Que Dieu ait une barbe blanche, que les croyants soient des Mormons polygames ou qu'ils suivent les clochettes des moines tibétains, c'est la même idée qui surgit sans cesse dans tous les brouillards humains: il y a quelque chose.

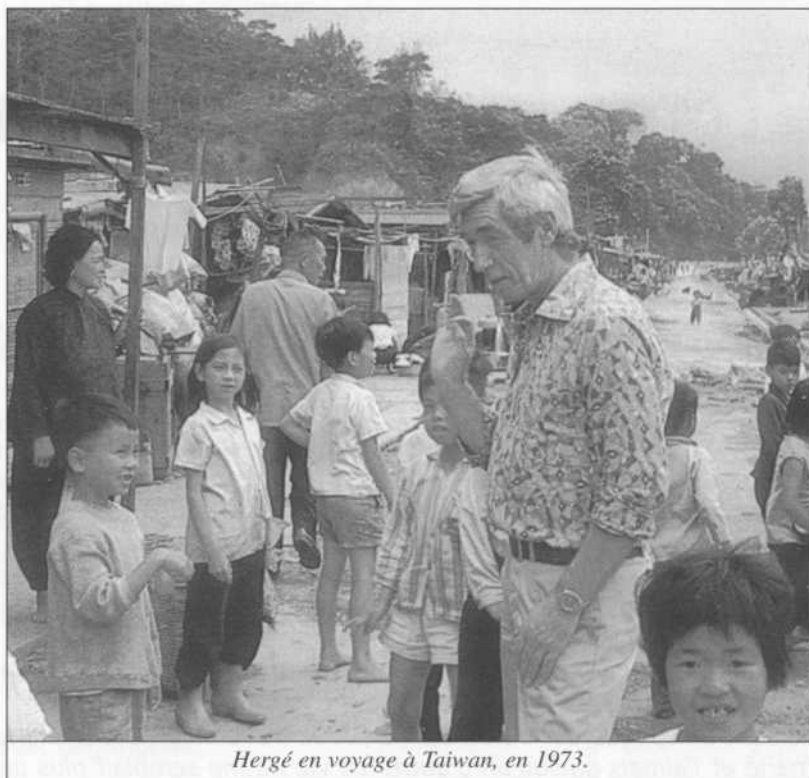
En nos temps d'incroyance, on n'a jamais vu inventer autant de sectes ! Les sectes sont les champignons du siècle. On réinvente Dieu chaque jour.

Hergé, qu'il le voulût ou non, était pris dans les rets du spirituel. Même s'il les rompait, ils renaissaient.

Que recréer à la place de Dieu ?

"Je n'ai plus —répétait-il— envie de connaître l'avenir.... il n'y a que le présent qui compte, l'éternel présent".

Mais le présent, tout à coup, disparaît, et l'avenir, tôt ou tard, nous tombe dessus...



Hergé en voyage à Taiwan, en 1973.

Hergé livré aux psychanalystes

La mélancolie avait, en quelques années, tout corrodé chez Hergé: Les méthodes de travail, les croyances, les espérances.

S'il ne croyait plus en Dieu, pourquoi eût-il encore cru au reste? Georges, s'y perdant dans ses confusions spirituelles, décida de s'en remettre à des psychiatres-psychanalystes, ces éminents prospecteurs qui rendent fous ceux qui ne le sont pas et font délirer ceux qui le sont.

Hergé se tapa un voyage à Zurich, se livra à un professeur qui ne s'appelait pas Tournesol mais Ricklin. Un freudien juif, ajouteront les mauvais esprits.

Dans une des rares interviews de sa vie, Hergé a lui-même raconté comment s'était déployé le processus :

"C'était à l'époque de "Tintin au Tibet". Je traversais alors une crise morale assez grave. J'étais marié et j'aimais quelqu'un d'autre. La vie ne me semblait plus possible avec mon épouse, mais j'avais la parole donnée, la parole scoute, c'était une vraie catastrophe. Je me trouvais complètement déchiré."

"J'ai donc été voir Ricklin et je lui ai raconté les rêves que je faisais. C'étaient des rêves uniquement de blanc. On retrouve quelque chose de cela dans 'Tintin au Tibet' et Ricklin m'a dit cette chose qui m'a beaucoup frappé: 'Il faut tuer en vous le démon de la pureté !' Pour moi ça a été un choc ! Le démon de la pureté, c'était le renversement complet de mon système de valeurs. La prise de conscience n'a pas été sans mal !"



Hergé et Germaine Kieckens.

Or la pureté, la fraîcheur d'âme, c'était l'essentiel de la vie de Hergé. La culbutant, il culbutait tout. Germaine et le reste... Les rêves "uniquement de blanc" interprétés par le magicien helvète devenaient des rêves d'anéantissement.

Ce psychanalisme déclencherait des vagues d'ahurissantes découvertes d'illuminés. De nouveau, des professeurs d'Université se lanceraient dans les plongées impétueuses. Ils farfouilleraient dans les hypothèses les plus saugrenues, les interpréteraient à longueur de volumes.

On verrait un enseignant de l'Université de Paris VII, le professeur Serge Tisserand, tisser là-dessus deux livres entiers: "Tintin chez le psychanalyste", en 1985 et, en 1990, "Tintin et les secrets de famille".

Pauvre Hergé ! Lui qui avait toujours été naturel, sans calculs ni complexes, au bord de l'ingénuité !

Et voilà qu'il se voyait doté, psychologiquement, d'antécédents raciaux aussi fantastiques qu'imprévisibles ! "Des problèmes de filiation, existaient dans la lignée paternelle du créateur de Tintin" expliqueraient savamment des psychiatres ténébreux. Son grand-père avait, paraît-il été un enfant naturel.

Et alors ?...

On expliquerait même que le Capitaine Haddock, le puissant pochard, descendait, de branche en branche, bouteille sous le bras, de l'arbre généalogique de la famille Hergé !

Bref, Tintin était atteint, paraît-il, de paranoïa et du phénomène maniaco-dépressif !

Le professeur Tisserand préciserait gravement dans la note d'envoi à la presse de son "Tintin et les secrets de famille": "C'est à la résolution d'un tel secret que Serge Tisserand s'est attelé dans ce nouveau livre. Il y poursuit également une réflexion plus générale sur la transmission familiale du non-dit et ses effets sur plusieurs générations: symptômes, troubles psychiques, mais aussi parfois création, comme ce fut le cas pour Hergé".

Et quoi encore ?...

A partir d'alors, tout allait dégringoler.

La revue "Tintin" paraissait toujours, à Paris et ailleurs, considérable, comblée de pages de publicité, mais Hergé y était de plus en plus inexistant.

Dans mon exil, je la lisais, cherchant avidement ses dessins, ne les trouvant plus. Finalement, je me désabonnai, car "Tintin", c'était Hergé tout seul, et non les miniaturistes de service vidant leur pots de couleurs, et les banquiers-éditeurs vidant les poches des lecteurs !

Les albums, autrefois presque annuels, s'espaçaient péniblement: trois années entières avant que n'eussent paru "Les Bijoux de la Castafiore", cinq ans avant qu'on ne pût recevoir "Vol 714 pour Sydney", huit ans (en 1976) avant que n'apparût "Tintin et les Picaros".

La fameuse crise de pureté n'avait pas donné grand résultat !

La jeune candidate Fanny était toujours célibataire: ce ne serait qu'à soixante-dix ans bien tassés qu'Hergé, cancéreux, se décida à se remarier.

Déjà, lorsque Hergé était tombé bleu de la jeune Fanny, il était deux fois plus âgé qu'elle! L'âge où un patron déjà bien tassé devient la proie facile des collaboratrices aux aguets.

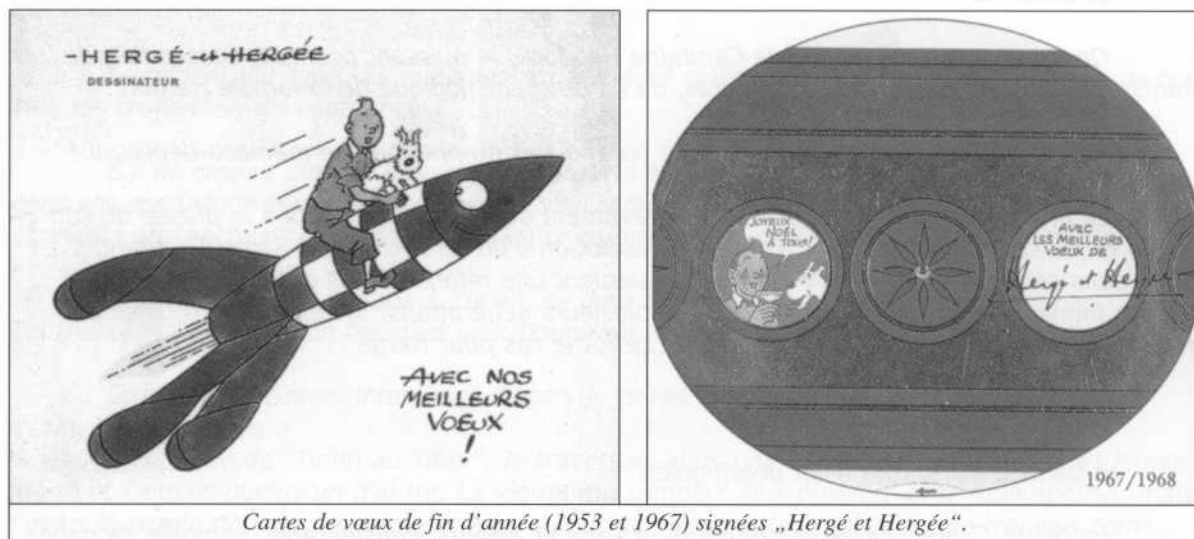
Tout n'avait pas été simple. Car si le magicien à besicles de Zurich avait ordonné à Hergé de laisser tomber la pureté (donc, inclus, sa femme légitime, Germaine), celle-ci restait l'objet d'un véritable culte admiratif de la part du mari. Il en serait ainsi jusqu'à la fin.



Hergé et Fanny De Vlamincq.

Lorsque son biographe Numa Sadoul lui posera la question : "Votre femme (Germaine) a-t-elle joué un rôle dans votre œuvre ?", Georges Remi répondra sans hésiter: "Sans aucun doute. D'abord en m'aidant parfois dans mon travail. Ensuite, par sa droiture morale, par une sorte d'intransigeance, elle a renforcé mon côté perfectionniste, mon côté, je dirais héroïste. J'avais une grande admiration pour elle".

"Germaine, ajoute Ajame dans "Hergé", fut la gardienne en quelque sorte du sacré".



Cartes de vœux de fin d'année (1953 et 1967) signées „Hergé et Hergée“.

Leur amour était si charmant que leurs invitations portaient la double signature "Hergé-Hergée" !

En fait, c'est du temps de "Hergée", exclusivement, que les grands chefs-d'œuvre d'Hergé furent créés.

L'attention que prêta à Fanny le Hergé devenu la proie des psychanalystes date de 1956. Ce n'est que quatre ans plus tard que celui-ci se séparera (en "bons termes") de Germaine. Il lui fit même alors cadeau de sa maison de Boitsfort. Ensuite, une attente interminable se prolongea, presque incroyable, avant que ne fût prononcé le divorce: seize années !

Oui, seize années se passeraient avant que le jugement ne fût rendu ! Hergé était un vieillard amaigri lorsque, enfin, fut prononcé l'acte de séparation légale. Que Fanny fût aimable, amoureuse, attentive à combler Hergé de gentillesse ne fait pas de doute. Mais son rôle dans la création de l'œuvre de Hergé fut pour ainsi dire nul. Les derniers albums qu'il accorda avec réticence, sous le règne de Fanny, à ses éditeurs, furent très en retrait par rapport aux merveilles précédentes.

En fait —cela dit sans vouloir la blesser— son rôle, intellectuellement, artistiquement, a revêtu peu d'importance dans la création hergéenne.

A cette heure, la colombe psychiatrique de 1956 a plus de soixante ans. A la Fondation Hergé, elle règne et gouverne. Mais elle fut plus une héritière heureuse qu'une inspiratrice, à part les pinceaux qu'elle manipula dans sa prime jeunesse lorsqu'elle servait Hergé comme coloriste.

Lors du trépas de Hergé, un des biographes du père de Tintin nota, laconique: "Fanny suivit donc des funérailles en tant qu'épouse légitime".

Les assignations de Fanny

"L'épouse légitime" avait, avant 1983, vécu muette à sa table de travail dans les bureaux de Hergé.

Une fois devenue veuve, elle s'est mise, atteinte par un prurit de démangeaisons gauchistes et reprenant à son compte les vieilles rengaines éculées de 1944 — antisémitisme, rexisme, germanophilie ! — à déclencher des procès à tort et à travers. Batailleuse comme les tricoteuses de la Révolution française, elle pique et mord tout ce qui laisse entendre que Hergé aurait pu avoir une accointance quelconque avec quelque tendance que ce fût des "fascismes", alors qu'au temps des "fascismes", elle en était tout au plus à sa première jupette !

A se demander si, après la mort de Hergé, un moustique tropical oublié dans l'un ou l'autre album de Tintin ne s'est pas vengé sur elle en lui inoculant un venin mystérieux extrait d'un alambic tibétain ou péruvien !

Maintenant, qui à l'impudence de répéter que Hergé avait été rexisant ou degrellien se voit aussitôt menacé de ses foudres ! Le grand historien français Jean Mabire avait préparé une étude sur Léon Degrelle et Hergé. Son éditeur se vit interdire toute illustration qui eût appuyé sa thèse !

En 1991, ce fut le tour d'un jeune écrivain appelé Olivier Mathieu, fils d'une intellectuelle de qualité, Marguerite Mathieu, docteur ès Lettres, qui avait enseigné à l'Université Libre de Bruxelles.

Olivier Mathieu avait imaginé de donner une conférence sur le thème "De Léon Degrelle à Tintin". Ce sujet, qu'avait-il de particulièrement criminel ? Hergé, c'était du domaine public, avait été mon ami. N'avais je pas tenu un rôle essentiel dans la création du personnage de Tintin ? Hergé avait même illustré jadis un de mes livres pour me témoigner sa solidarité ! Était-ce vrai ou n'était-ce pas vrai ?

Il se fait qu'Olivier Mathieu avait été, lui aussi, de 1969 à 1982, un ami de Hergé. Celui-ci lui avait donné et dédicacé avec beaucoup d'affection un certain nombre de ses albums. Il l'avait reçu chez lui à diverses reprises. Tintiniste acharné, mais me connaissant également, Olivier Mathieu désirait donc décrire, devant un public bruxellois, les deux Tintin qu'il avait connus, le Tintin bruxellois et le Tintin-Degrelle exilé en Espagne.



A Olivier Mathieu

en souvenir de sa visite
à Bruxelles.

Cordialement.

Hergé

le 25. 2. 1969.

Une des nombreuses dédicaces de Hergé au jeune Olivier Mathieu: le destin de ce dernier ne pouvait que croiser également celui de Léon Degrelle...



Olivier Mathieu est l'auteur d'une importante biographie d'Abel Bonnard (postfacée par Léon Degrelle) et de deux brochures sur Léon Degrelle: „Hergé et Degrelle“ et „Réponse à la presse à propos de la mort de Léon Degrelle“.

Olivier Mathieu est un hors-la-loi politique, un adversaire de tout système, l'œil doux, l'esprit parfois extravagant, mais ne manquant pas de talent. Il y a si peu d'écrivains, aujourd'hui, qui méritent plus que de servir de paillassons à une grande presse pourrie jusqu'au métacarpe, qu'il faut prêter attention aux débutants inspirés et essayer de les encourager. J'ai moi-même préfacé un livre d'Olivier Mathieu, lequel m'ahurit parfois, mais porte une hottée de promesses.

Qu'il mît en parallèle la vie de Tintin et la mienne pouvait présenter de l'intérêt. En tout cas, s'employer à saborder une telle conférence avant même de savoir ce qu'elle contiendrait relevait, comme eût dit Hergé en 1945, de "l'intolérance absolue". L'épouse numéro deux, avec la vigueur d'un Torquemada portant soutien-gorge, menaç aussitôt Olivier Mathieu d'inimaginables assignations. Elle lui réclamait de toute urgence, à lui qui ne possède pas un rouge liard, des indemnités énormes pour chaque reproduction des dédicaces personnelles que lui avait signées Hergé, et pour un dessin malicieux de Milou qui ornait la carte d'invitation. Epaulée par un homme de loi nommé, je ne l'invente pas, Beerenboom (nom, comme on le voit, typiquement ardennais), notre veuve, largement super-millionnaire déjà, entendait bien qu'on remplît son camion de quelques beaux ballots de francs de

plus, soutirés en compensation de la reproduction des lettres et dédicaces de Hergé à Olivier Mathieu. Même ma "Guerre Scolaire" excita ses ardeurs. Ou l'éditeur qui voulait la remettre en circulation payerait de nouveau des droits sur les dessins de mon bouquin, acquis et payés par moi voilà soixante ans, ou M. Beerenboom fourbirait de nouveau des assignations !

La digne Fanny, financière avertie, a converti le "Monde Hergé" en une sorte d'énorme bazar où on trafique de tout, des droits les plus divers sur le moindre dessin de Hergé, même s'il avait été bel et bien vendu à d'autres il y a un demi-siècle...

Cette immense exploitation de Tintin s'épanouit au grand jour, alors que Hergé avant de mourir, avait manifesté nettement sa volonté que "son personnage ne lui survive pas". Les opérations sont gérées par des aventuriers aux ordres —économiquement ou sentimentalement— de l'âpre Fanny: "Un certain Alain Baran, écrit le "Téléoustique", a créé une impressionnante série de sociétés chargées d'exploiter les personnages de Tintin, avant de se voir écarté de ces juteuses affaires par Fanny Remi, la veuve en titre, et son nouveau compagnon, Nick Rodwell".

Même ceux qui portent le sang des Hergé se sentent mal à l'aise. Le neveu de Georges Remi, qui s'appelle lui aussi Georges Remi, s'est cru obligé de manifester publiquement son indignation devant les gestions et indigestions du patrimoine Tintinesque: "La coupable médiocrité avec laquelle le patrimoine hergéen est géré, fend le cœur. Rien, jamais, depuis le décès de mon oncle, n'est apparu comme une initiative heureuse (...). Les coûteux fiascos se sont au contraire succédé." Tout cela dans de pitoyables empoignades aux relents de haine politique et de mercantilisme !

Pauvre Hergé, mêlé à titre posthume à de si médiocres bagarres...



Olivier Mathieu est l'une des rares personnes (à part Mme Jeanne Degrelle-Brevet) à posséder un exemplaire du buste de Léon Degrelle, réalisé peu avant son décès.

L'affaire n'était pas encore assez compliquée ! Ainsi, une révolution économique-sentimentale vraiment imprévue allait bouleverser davantage encore la succession de Hergé.

Lors de la mort du père de Tintin, Fanny était tellement atteinte par son deuil qu'elle avait fait installer sur la tombe de Hergé, au cimetière du Dieweg à Uccle (Bruxelles), une dalle assez stupéfiante: sous la mention "Georges REMI, dit HERGE, 1907 — 1983", elle avait fait graver dans la pierre même, en grosses lettres, une seconde mention: "Son épouse, Fanny VLAMYNCK, 1934 — " suivie d'un espace où serait ajoutée, le jour venu, la date de son décès.

Bref, c'était l'amour proclamé éternel, merveilleusement romantique, unissant à jamais le défunt et la survivante que le tombeau, bientôt, réunirait pour l'éternité ! De quoi fendre le cœur d'Alfred de Musset.

Mais voilà ! Les cœurs ne sont pas aussi durs que les pierres tombales. La "veuve en titre" et le "nouveau compagnon Nick Rodwell" (un Anglais qui, à en croire certains, serait...) allait, en 1993, se retrouver tous deux très penauds devant l'inscription mortuaire si tendrement gravée dans le granit au cimetière bruxellois.

On apprendrait en effet, le 1er octobre 1993, que Fanny, asticotée à ses soixante ans par un intempestif démon de midi, venait d'épouser en cachette en Suisse le "compagnon Nick", son cadet de vingt ans. Elle n'était plus désormais la Veuve Georges Remy, mais Madame Nick Rodwell. Le Nick en question, installé en lieu et place du brave Georges, tenait désormais dans ses larges mains, le co-pouvoir de manipulation du gigantesque héritage, devenu le trust Hergé et extensions.

Retour imprévu: la bonne Germaine, liquidée jadis par Fanny et par le psychiatre freudien de Zurich, se retrouvait la seule veuve fidèle, malgré la double inscription sur la dalle conjugale que l'accapareuse Fanny s'était prématurément attribuée !

On souhaite aux tourtereaux beaucoup de succès. Il ne reste plus qu'à leur offrir, comme cadeau de noce, un solide burin, pour effacer la malencontreuse inscription gravée, en 1983, sur une tombe, à Uccle, avec un peu trop de précipitation... Que les nouveaux M. et Mme Rodwell se tranquillisent. D'autres —les Tintinophiles sont innombrables— se chargeront de couvrir d'incessants monceaux de fleurs la tombe solitaire, à jamais inachevée.



Pierre tombale de Hergé au cimetière du Dieweg, à Uccle (Bruxelles).

Hergé tabou

Un film vient d'être frappé d'interdit sous le prétexte qu'il remet en cause l'image d'Hergé en artiste idéal doublé d'une sorte de sage bouddhique au-dessus de la mêlée. Qui disait qu'il n'y avait plus de censure en Belgique?

› Daniel Fano

Programmé le 1er octobre dernier dans le magazine culturel européen *Alice 2000* sur la 2e chaîne de la RTBF, le documentaire *Madame Charles-Quint, vous avez oublié vos pistolets* a été suspendu de diffusion par décision de M. Christian Druitte, administrateur général de la RTBF, contre l'avis du service juridique de sa maison et expressément pour complaire à la veuve d'Hergé, Mme Fanny Rodwell. Dans ce film, l'écrivain Maxime Benoit-Jeannin, natif des Vosges, et le cinéaste Michel Jakar, originaire du Jura suisse, tiennent des propos subjectifs et décalés d'Européens qui s'interrogent sur les singularités bruxelloises au cours d'une balade à bord du tram 55, la ligne qui relie les stations *Paix* et *Silence* (ironie suave), avec un arrêt au cimetièrre du Dieweg. L'occasion, pour les deux comparses, évoquant son attitude pendant l'Occupation allemande, de prendre l'exemple emblématique d'Hergé pour illustrer la culture du non-dit et du secret

de polichinelle qui fleurit si facilement en Belgique. Fanny Rodwell a vu là une injure caractérisée à la mémoire de feu son premier mari.

Une phrase d'épicièr

Or, la participation d'Hergé en tant qu'auteur de bandes dessinées au *Soir* "volé" d'octobre 1940 à septembre 1944 est un fait historique archiconnu. Ce que les tintinologues ont toujours relativisé, c'est qu'Hergé avait choisi de publier dans le *Soir* nazifié et non ailleurs la suite des aventures de Tintin, et cela en parfaite conformité avec l'esprit d'évasion recommandé par la Propaganda Abteilung en matière de publications destinées à la jeunesse. En 1942, il publia un épisode engagé explicitement contre l'Amérique, *L'Etoile mystérieuse*, qui contenait une charge antisémite notoire: c'était l'époque où les armées hitlériennes triomphaient partout et l'entourage d'Hergé, qui militait à l'extrême droite et l'influçait, était persuadé d'être du bon côté. Si en 1945, le dossier Hergé fut classé sans suite, c'est simplement qu'alors le racisme n'était pas un délit et que l'on ne considèrait pas encore la bande dessinée comme un art responsable. Dans les interviews qu'il accorda durant le reste de sa vie, Hergé ne manqua pas d'affirmer qu'il tenait l'épuration pour une injustice et ne cessa de dire sa solidarité avec ses amis poursuivis.

Tout cela se trouve écrit noir sur blanc dans *Hergé*, de Pierre Assouline (Folio Gallimard), biographie officielle, autorisée sans réserve par Mme Fanny Rodwell. Aujourd'hui, celle-ci attaque un film qui est déjà passé sur FR3 puis sur une chaîne suisse et une italienne sans faire de vagues. Son action ne privera, dans l'immédiat, que les publics slovènes et roumains d'un documentaire qui, dans son ensemble, se présente comme une sorte d'hommage à l'esprit populaire bruxellois (le titre est une phrase d'épicièr entendue par Maxime Benoit-Jeannin, qui l'avait frappé par son sens de la formule surréaliste), où il est question d'Hergé seulement lors d'une très brève séquence. Pour ces quelques secondes, M. Christian Druitte négocie avec Mme Fanny Rodwell un droit de réponse qui pourrait être lu juste avant le film en proposant en plus, semble-t-il, la coupure de la séquence incriminée: si ce cas de figure était adopté, ce serait absurde, car le téléspectateur lambda ne comprendrait pas pourquoi le désaccord affiché de Mme Fanny Rodwell n'aurait pas de correspondance dans le film visionné. Maxime Benoit-Jeannin et Michel Jakar, de leur côté, acceptent le droit de réponse avant la projection de leur film pourvu qu'il soit montré dans son intégralité. C'est déjà beaucoup concéder alors qu'ils n'ont fait que rappeler qu'une création est toujours connotée par une idéologie et ne saurait en aucun cas s'appréhender exclusivement comme une affaire de style, fût-elle géniale. ■

Après ces incidents multiples, ces cascades sentimentalo-financières, ces barrages anti-racistes, ces assignations anti-fascistes, cette installation insolite et belliqueuses du ménage Rodwell sur les dépouilles de l'Empire Tintin, que va-t-il subsister de l'œuvre d'harmonie et de paix que nous avait laissée Hergé, le pacifique ? Lui, qui, peu avant de mourir, écrivait gentiment: "Essayons de faire le moins de dégâts possible: c'est le savoir-vivre dans le sens le plus fort."

Se refuser à voir dans un être humain, quel qu'il soit, un correspondant possible, est spirituellement peu intelligent.

Hergé et moi eussions pu avoir, politiquement, des conceptions complètement distinctes et être malgré tout de bons copains. Un des écrivains les plus fameux d'Espagne, l'éminent docteur et académicien Juan Rof Carballo, anti-hitlérien et anti-franquiste déclaré, est, depuis plus de quarante

ans, un de mes amis ibériques les plus affectueux. Il a passé deux semaines chez moi, dans une de mes cachettes, aux moments les plus périlleux de mon exil, à écrire un essai sur le poète Rilke. Jamais, en quarante ans, un mot aigre-doux n'a troublé nos propos.

Le docteur et Académicien Gregorio Marañon, le plus complet des intellectuels d'Espagne, un libéral qui, politiquement, s'était même rangé pendant quelques mois, en 1936, du côté des Républicains, invitait souvent l'hitléro-Européen que j'étais —et que je suis toujours— à sa table familiale. Nous échangeons nos propos sans souci quelconque, dans son admirable bibliothèque. Ayant feuilleté un jour le manuscrit de mon ouvrage, inédit alors en Espagne, "Les Âmes qui brûlent", il passa chaque petit matin de la fin de sa vie à le traduire et en assura la toute première édition sous le titre "Almas Ardiendo". Il paya de sa poche les vingt exemplaires qu'il voulut

conserver pour en faire cadeau à ses amis !



"Je n'admets pas, écrivit-il dans le prologue qu'il plaça en tête de l'ouvrage, je n'ai pas admis, je n'admettrai jamais que les hommes puissent s'écarter les uns des autres, si ce n'est pour des motifs profonds et permanents. Et encore cette profondeur et cette permanence, faut-il les soupeser avec tant de sincérité que, presque jamais, elles ne parviendront à paraître suffisantes, si on est loyal avec la vérité". Il ajoutait: "Ceci je le dis pour expliquer mon attitude à ceux qui se permettraient de trouver étrange le fait que ce soit moi qui loue et patronne ce livre, étincelant comme une flamme, dans lequel conte sa vie, sa vie du dehors et sa vie du dedans, un homme dont la trajectoire sociale est distincte de la mienne".

Quelle leçon pour les pseudo-intellectuels belges ou français dévorés de jalousie et qui, depuis cinquante ans, hurlent comme des hyènes derrière ceux dont les convictions devraient, obligatoirement, si on les écoutait, être diaboliques jusqu'au seuil de l'éternité !

Un autre de mes contradicteurs espagnols est une des personnalités les plus en vue de l'extrême-gauche, l'économiste Teodulfo Lagunero. Il fut longtemps un des plus solides piliers du Parti Communiste. C'est lui qui ramena clandestinement, en Espagne, dans sa grande Mercedes blanche, en 1976, le meneur révolutionnaire Santiago Carillo, le crâne coiffé d'une perruque pareille à une vieille peau de chat !

Nous sommes situés aux deux extrêmes de la vie politique: Cela ne nous empêche pas de confronter avec bonne humeur nos doctrines et nos jugements. Il mange chez moi, je mange chez lui. Sa collection de tableaux modernes m'éblouit. Il possède notamment une douzaine de faïences de Picasso et plus de deux cents gouaches du poète d'extrême gauche Alberti. S'il m'arrivait un jour un pépin, le cher Teodulfo serait certainement parmi les premiers à accourir pour me tirer du pétrin !

Alain Delon est, nul ne le niera, un des plus grands acteurs qui soient au monde. Ses positions ne sont pas nécessairement les mêmes que les miennes. Est-ce un obstacle à nos relations? Il vient me voir gentiment à Madrid. Je l'ai accompagné au tournage de son film "Zorro". Il a même assez de liberté d'esprit pour témoigner en face de millions de téléspectateurs français le plaisir qu'il ressent en prenant connaissance du livre "Degrelle persiste et signe" qu'il sortit lui-même de son emballage devant des télé-auditeurs plutôt abasourdis !

Nous sommes, Alain et moi, des amis. Mais pourquoi, entre gens corrects ne pourrait-on pas être des amis ?



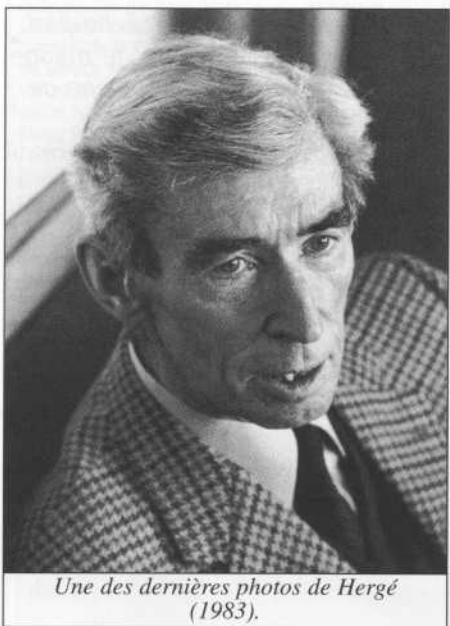
Léon Degrelle n'a pas manqué de rendre visite à son ami Alain Delon lorsque ce dernier tourna „Zorro“ en Espagne.

Et Arletty, la dynamique reine du cinéma de jadis ?... Elle fut toujours joyeuse et gailarde, le verbe direct. Jadis, nous cassions la croûte ensemble, en compagnie de Josée Laval. Jusqu'à peu avant sa mort, nous parlions au téléphone à tout bout de champ... Son rire éclatait dans l'appareil.

Dans chaque ami ou adversaire honnête, il y a toujours des possibilités de découvertes. L'un peut apprendre quelque chose à l'autre, et en apprendre tout autant. Si l'interlocuteur est politiquement irréductible, mille autres aspects de sa personnalité permettent des enrichissements réciproques, qu'il s'agisse de la découverte, chaque fois plus raffinée, de Beethoven, ou de Mozart, ou de Robert Brasillach, ou des miracles d'équilibre des volumes et des couleurs d'un Giotto, d'un Cranach, d'un Velasquez, ou d'un Van Gogh. Les arts tracent des liens magiques. Cas, même sur un plan plus médiocre, d'un Spaak, socialiste a-socialiste, cynique et tout rond, mais collectionneur averti de tableaux modernes.

Cas d'un De Man, mordant comme un brochet, mais aux propos drôles et très colorés lorsqu'à ma table il piquait dans son beefsteak comme dans la peau d'un de ses collègues crocodilisés !

Il y a de tout dans l'être humain.



Une des dernières photos de Hergé (1983).

Même à l'ex-veuve de l'ami Hergé, je fais, de loin, un salut gentil. Elle plaisait à Georges à la fin de sa vie, ça me suffit. D'ailleurs, une grimace n'améliore jamais un minois féminin...

Se bagarrer, se crêper les cheveux devant les tribunaux pour un dessin ou pour une dédicace, ou pour des gros sous ! Vous voyez Hergé tracer une "reproduction interdite" sur chacune des photos qu'il dédicait à ses amis !

Si Hergé assistait aujourd'hui à ces bagarres, il s'effondrerait une deuxième fois !

Cette hargne de certains Belges, depuis longtemps, le scandalisait. A un journaliste qui, un jour, lui avait demandé: "Vous sentez-vous encore Belge ?", Il avait répondu sèchement: "Pas du tout". Et parfois on le comprend !

Malgré tout, il aimait encore les Belges: ceux-ci lui avaient donné son premier public juvénile. Puis il était devenu, comme certains d'entre nous, un homme de l'univers. Néanmoins, il tenait toujours, par toutes ses fibres, à son vieux peuple, tout en maudissant les âpretés mesquines qui ont toujours empoisonné en Belgique la vie politique, que ce fût sous Charles le Téméraire, sous Joseph II, sous Léopold II, ou, dernièrement à mon sujet, à la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

A l'heure qui clôt la course humaine, seule compte l'œuvre accomplie.

Celle de Hergé est là, installée en toutes les terres et pour toujours. Il pouvait mourir, il savait que son œuvre, elle, ne mourrait jamais. Anémique depuis plusieurs années, le père de Tintin vit calmement venir la fin de sa vie. Le cancer le rongait. Les transfusions de sang se succédaient. A la sortie de la clinique, il disait chaque fois, simplement: "J'ai fait mon plein" tendant à son entourage un sourire un peu crispé.

Le jeudi 3 mars 1983, à dix heures du soir, à Bruxelles, le bon et le doux Georges Remi expirait.

Tintin au Paradis

Quand et où nous retrouverons-nous, les premiers qui vîmes Tintin entreprendre sa course miraculeuse? Comment sera Hergé dans les vastes cieux?... Taoïste ou Bouddhiste, bien sûr! Le crâne rasé, drapé dans une vaste robe jaune de soie luisante! Nos dieux différents devront se mettre d'accord, d'autant plus que Jam-Alidor sera à l'affût, astré, l'œil ironique, le crayon en l'air.

Le Tout-Puissant, nous voyant nous amener, me regardera d'un drôle d'œil, je le sais à l'avance. Déjà, pendant la guerre, on racontait en Belgique ses inquiétudes à mon sujet. Epouvanté par la durée des hostilités de la Seconde Guerre Mondiale, il avait, en 1944, convoqué au ciel tous les responsables du conflit. Chaque fois qu'un invité entrait, que ce fût Churchill, ou Hitler, ou Pétain, ou Roosevelt, le Seigneur, soigneusement barbu, très poli, saluait, se levait à la rencontre de l'arrivant.

A mon tour, je m'étais amené. Mais Dieu le Père était resté pétrifié sur son grand fauteuil.

Saint Pierre, chargé du protocole, s'était alors penché discrètement sur l'épaule du maître des lieux et des cieux :

— "Vénéré Bon Dieu? N'avez-vous pas vu que Léon Degrelle s'approche de vous? Vous ne vous levez pas ?..."

— "Je m'en garde bien, répondit le Maître des Nations. Celui-là, je le connais: si je me levais de mon trône, il s'ins-tallerait à ma place à la minute même !"



Une des dernières photos de Léon Degrelle (1993).

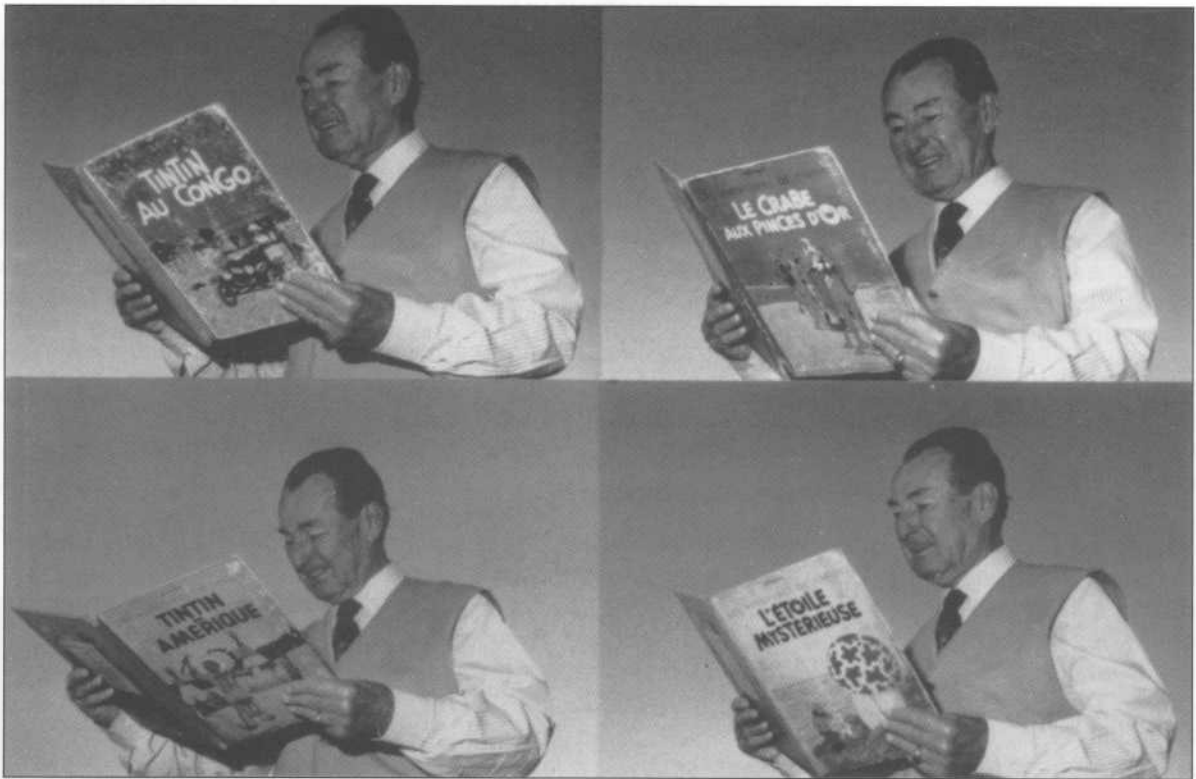
C'était assez exact. Je me connais.

Mais, désormais, les temps approchent où Dieu, collé à son siège, nous verra approcher sans trop s'émouvoir! Chacun à son tour, on arrivera. Germaine arrivera. Jam arrivera. Et Renée Jamin qui a pris le relais quand est morte la gentille Lucette de jadis...

Moi aussi, je prendrai place. Bon dernier, j'espère.

Mais même si, cher vieux Georges, je bats tous les records de ton actuel voisin au Paradis, Mathusalem, je devrai bien, tôt ou tard, malgré ma pertinacité, prendre, à un guichet quelconque d'un "Tour Opérateur" terrestre, mon ticket d'avion. On ne délivre, hélas, que des billets d'aller. Je découvrirai, bon gré mal gré, la paix azurine des cumulus hyperboréens.

Et l'ex-veuve, lorsque ce sera son tour de venir?... Elle sera peut-être interloquée de te revoir, surtout si son niquedouille de Nick l'accompagne... Mais ne t'en fais pas. On ne sera pas méchant. On dira à Fanny de laisser au frigo terrestre ses assignations. Tu verras. Bien vite, elle sourira, un peu gênée, plutôt soulagée...



On relira tes albums tous ensemble. On s'amurera en retrouvant le nez de Blumenstein. On ira même peut-être lui dire un petit bonjour, du côté du purgatoire.

Toi, tu auras des admirateurs et des admiratrices accourus de partout ! Agitant des palmes ! Quelques centaines de millions de lecteurs de ce siècle-ci ! Et au moins autant du siècle prochain ! Cela fera un sacré monde ! On devra reconstruire pour toi au Paradis le Palais des Sports bruxellois de nos gloires passées !

Tu as enfin de la chance ! D'abord, tu es au ciel. Brave comme tu l'es, même bouddhiste, tu y seras arrivé comme une flèche. Tu auras été particulièrement bien reçu. Partout, sur les gradins célestes, tes dessins feront fureur.

Jadis, oui, certains Belges t'ont embêté. Tu as pris ta revanche. On ne tardera pas à te rejoindre. On te le promet. Chante des magnificats en nous attendant !

La vie est gaie, disions-nous jadis, tu t'en souviens ?... Elle l'est restée ! Elle le sera plus que jamais quand on se retrouvera tous.

Aujourd'hui même, quand je termine ce livre, brille de toutes ses splendeurs le printemps d'Andalousie. Sous le ciel d'un bleu doré, l'air sent bon les oeilletons, les roses, les bougainvillées, les hibiscus, les jeunes oranges.

Mais près de toi, là-haut, le firmament doit être encore bien plus embaumé.

On t'aime bien vieux Georges, tu le sais bien !

A la revoyance ! comme disent les Bretons !

A la revoyure ! comme on dit à Bouillon !

LE TOMBEAU DU GÉANT

Léon Degrelle est décédé le 31 mars 1994, peu avant minuit, à Malaga.

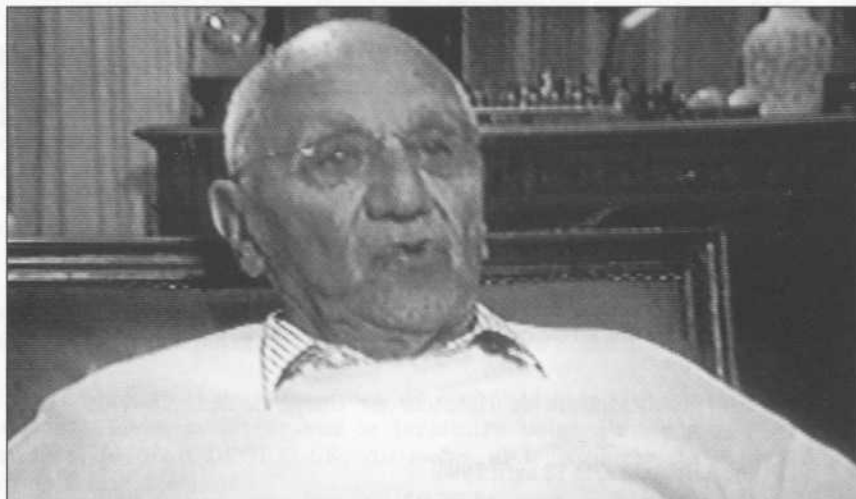
Selon ses dernières volontés, ses cendres devaient être dispersées à Botassart (près de sa ville natale, Bouillon) au lieu-dit "Le Tombeau du Géant".



*Le „Tombeau du Géant“, cénotaphe de Léon Degrelle
Les conifères et les feuillus, plantés avec soin, dessinant les runes de mort et vie (Algiz), de justice (Tiwaz) et d'éloquence (Ansuz), représentent et associent le lien entre le monde divin et les hommes, l'esprit de sacrifice et l'inspiration poétique....*

A l'occasion de la diffusion, le 16 novembre 2000, par la chaîne de télévision flamande CANVAS, du reportage réalisé par Freddy Coppens, „Degrelle, le Führer de Bouillon“, le SS-Hauptsturmführer Jean Vermeire a confirmé la dispersion des cendres de celui qu'Adolf Hitler fit „Chef de Peuple“:

„Les cendres de Léon Degrelle reposent dans un endroit absolument fabuleux, où personne ne viendra jamais les enlever. Ce fut l'exécution totale et parfaite d'une promesse. Je crois que personne ne peut me le reprocher...“



Le Capitaine SS Jean Vermeire, à qui furent confiées les cendres de Léon Degrelle afin qu'elles reposent à Bouillon, explique à la télévision flamande, le 16 novembre 2000, les détails de l'opération secrète de dispersion des cendres pour cause de seconde „Lex Degrelliana“.

LA SECONDE „LEX DEGRELLIANA“

Poursuivant de leur haine stérile, par-delà la mort, celui dont elles eussent dû, à tout le moins, accueillir la nouvelle du décès par un silence digne à défaut d'être respectueux, les autorités belges se sont donné le ridicule insigne et unique dans l'histoire de l'après Deuxième Guerre Mondiale de poursuivre de leur vindicte stérile le cadavre de Léon Degrelle en promulguant, pour la seconde fois en cinquante ans, une „Lex Degrelliana“!

Afin que nul n'ignore l'épouvantable méchanceté et l'absolue mauvaise foi qui animent et animeront toujours les pseudo-démocrates vainqueurs de 1945 au service du mensonge sioniste et du „nouvel ordre mondial“ qui en découle, voici le texte complet de cet arrêté royal ainsi que la correspondance du service juridique du Ministère de l'Intérieur qui prétend le „justifier“...

23.04.1994 — MONITEUR BELGE

18 AVRIL 1994. — Arrêté royal d'interdiction d'accès au territoire belge des restes mortels de Léon Degrelle

ALBERT II, Roi des Belges,
A tous, présent et à venir, Salut.

Vu l'article 108 de la Constitution;

Vu la loi du 6 mars 1818 concernant les peines à infliger pour les contraventions aux mesures générales d'administration intérieure, ainsi que les peines qui pourront être statuées par les règlements des autorités provinciales ou communales, notamment l'article 1er, alinéa 1er, modifié par la loi du 5 juin 1934;

Considérant que la présence sur le territoire belge des restes mortels de Léon Degrelle est incontestablement de nature à provoquer des troubles de l'ordre public.

Considérant en conséquence qu'il est urgent de prendre des mesures en vue du maintien de l'ordre public.

Sur la proposition de Notre Ministre de l'Intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons:

Article 1er. L'accès au territoire belge et la détention des restes mortels de Léon Degrelle sont interdits.

Art. 2. Les auteurs, co-auteurs et complices d'infraction à l'article 1er seront punis d'un emprisonnement de huit jours à quatorze jours et d'une amende de vingt-six francs à deux cents francs ou d'une de ces peines seulement.

Art. 3. En application des articles 42 et 43 du Code Pénal, une mesure de confiscation spéciale sera prononcée en cas d'infraction à l'article 1er du présent arrêté.

Art. 4. En cas de confiscation tel que prévu à l'article 3 du présent arrêté, les restes mortels seront renvoyés aux autorités du pays du décès.

Art. 5. Le présent arrêté entre en vigueur le jour de sa publication au *Moniteur belge*.

Art. 6. Notre Ministre de l'Intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Bruxelles, le 18 avril 1994.

ALBERT

Par le Roi :

Le Ministre de l'Intérieur et de la Fonction publique,

L. TOBBACK



Ministère de l'Intérieur

Direction générale de la Législation et des
Institutions nationales

Service juridique

Note pour Monsieur le Ministre

Correspondant :

Votre lettre du

Vos références

Nos références
III 11 CD 572

Annexe(s)

OBJET : Rapatriement éventuel des cendres de Léon DEGRELLE.

Suite à la demande formulée par M. le Chef de Cabinet, je prie M. le Ministre de trouver ci-après mes avis et considérations sur le problème visé à l'objet.

I. Position de la question sur le plan réglementaire.

Aux termes de l'article 10, alinéa 2, de l'arrêté royal du 19 janvier 1973 relatif à l'incinération des cadavres humains, le transport des cendres des corps incinérés est soumis aux autorisations requises pour le transport des cadavres.

L'arrêté du Régent du 20 juin 1947 relatif au transport des dépouilles mortelles dispose en son article 1er que l'entrée (ou le passage en transit) sur le territoire belge des corps des personnes décédées à l'étranger est soumise, si le corps provient d'un pays qui n'est pas partie à l'Arrangement international de Berlin du 10 février 1937 concernant le transport des corps (cet accord a été approuvé par la loi du 26 août 1938 publiée au Moniteur belge du 9 avril 1939) - suivant des informations en ma possession, l'Espagne n'est pas partie à cet accord - à une autorisation spéciale délivrée par le Ministère de la Santé publique et de la famille ou par le chef d'une mission diplomatique ou d'un poste consulaire de carrière belge.

Il est à noter que cette autorisation ne peut être refusée que pour des motifs tenant à la santé et à la salubrité publiques et que, s'agissant des cendres d'un corps incinéré, elle est toujours accordée.

Il semblerait donc que rien ne s'oppose à ce qu'une entreprise de pompes funèbres fasse pénétrer sur le territoire belge l'urne cinéraire contenant les cendres de Léon DEGRELLE, du moins si le Ministre de la Santé publique en donne l'autorisation.

Toutefois, suivant la loi du 20 juillet 1971 sur les funérailles et sépultures, les cendres des corps incinérés ne peuvent recevoir que quatre destinations. Elles peuvent :

- soit être inhumées dans un cimetière à au moins huit décimètres de profondeur;
- soit être placées dans un columbarium sis dans l'enceinte du cimetière;
- soit être dispersées sur une parcelle du cimetière réservée à cet effet;
- soit être dispersées sur la mer territoriale contiguë au territoire de la Belgique, conformément à l'arrêté royal du 25 juillet 1990 réglant la dispersion en mer territoriale des cendres des corps incinérés, c'est-à-dire dans le respect des modalités fixées par le règlement édicté en cette matière par la commune côtière choisie.

Les inhumations et incinérations étant confiées dans notre pays à la responsabilité des communes et celles-ci pouvant édicter des règlements en matière de funérailles et sépultures, il conviendrait d'examiner, à supposer que les cendres de Léon DEGRELLE aient pu pénétrer sur le territoire belge, si le règlement édicté par la commune retenue ne s'oppose pas à ce que les cendres d'un étranger - Léon DEGRELLE a acquis la nationalité espagnole et l'arrêt qui l'a condamné à mort par contumace à l'issue de la seconde guerre mondiale l'a vraisemblablement déchu de la nationalité belge et privé de ses droits civils et politiques - soient inhumées ou dispersées dans le cimetière.

Se pose ici la question subsidiaire de savoir si le droit d'être inhumé, que ce soit dans une concession ou en pleine terre, est un droit civil et si, en cas de réponse affirmative à cette question, Léon DEGRELLE en reste privé, nonobstant qu'il a acquis une autre nationalité et qu'il a vraisemblablement été déchu de la nationalité belge.

Est-il possible d'interdire l'entrée sur le territoire belge de l'urne cinéraire contenant les cendres de Léon DEGRELLE ?

De prime abord, il semble qu'il n'y ait aucune autorité fédérale qui soit habilitée à édicter pareille interdiction.

Certains auteurs de droit constitutionnel, notamment Pierre WIGNY dans son manuel de droit constitutionnel, estiment toutefois que même à défaut d'une loi l'y habilitant expressément, le Roi peut, par la voie d'un arrêté contresigné par le Ministre de l'Intérieur, en s'autorisant de l'article 67 de la Constitution (actuellement 108) et en s'appuyant sur la loi du 5 juin 1934 qui a modifié la loi du 6 mars 1818 concernant les peines à infliger pour les contraventions aux mesures générales d'administration intérieure, ainsi que les peines qui pourront être statuées par les règlements des autorités provinciales et communales, édicter des mesures de police visant à préserver la tranquillité et la sécurité publiques dans le cas où elles pourraient être menacées.

Au niveau subordonné, il y a lieu de se référer aux articles 128 et 139 de la loi provinciale qui confient au gouverneur et au commissaire d'arrondissement le soin de veiller au maintien de la tranquillité et du bon ordre dans la province ou dans l'arrondissement, ainsi qu'à la sûreté des personnes et des propriétés. A cet effet, le gouverneur et le commissaire d'arrondissement peuvent faire appel à la gendarmerie et, en cas de rassemblements tumultueux, de sédition ou d'opposition avec voie de fait à l'exécution des lois ou des ordonnances légales, ils ont le droit de requérir la force armée à condition d'en informer immédiatement les ministres de l'Intérieur et de la Défense nationale.

Les cendres de Léon DEGRELLE étant incontestablement de nature à provoquer des troubles à l'ordre public et des rassemblements séditieux, à supposer qu'elles deviennent un objet de vénération - l'endroit où elles seraient inhumées se transformerait presque à coup sûr en un lieu de pèlerinage où viendraient se recueillir les nostalgiques du fascisme - le gouverneur et le commissaire d'arrondissement pourraient sur cette base prendre un arrêté interdisant l'entrée de l'urne cinéraire sur le territoire de la province ou de l'arrondissement, au même titre que le Roi pourrait, selon certains auteurs, prendre un arrêté similaire dont le champ d'application ratione loci couvrirait l'ensemble du territoire.

Enfin, il est à noter que sur le plan communal, le bourgmestre pourrait également prendre une telle mesure d'interdiction en s'autorisant des décrets révolutionnaires du 14 décembre 1789 et des 16-24 août 1790 qui ont été intégrés à la nouvelle loi communale sous les articles 134 et 135.

*

* *

Au moment de signer la présente, je reçois les informations ci-après du Ministère de la Justice auquel je m'étais adressé :

1. L'arrêt de condamnation prononcé à l'encontre de Léon DEGRELLE date du 27 décembre 1944.
2. Le 31 juillet 1945, il a été déchu de la nationalité belge et cette déchéance a été transcrite dans les registres de l'état civil de la commune d'Uccle le 21 août 1945.
3. Aux termes de l'article 86 du Code pénal, "les peines prononcées par des arrêts ou jugements devenus irrévocables s'éteignent par la mort du condamné". La question de savoir si le droit d'être inhumé dans une concession est un droit civil et si Léon DEGRELLE en reste privé au-delà de la mort puisqu'il a été déchu de ses droits civils et politiques est par ailleurs sans intérêt eu égard à ce qui suit. La doctrine enseigne en effet que la concession de sépulture n'est pas un contrat de droit privé mais un acte par lequel l'autorité communale concède une parcelle du domaine public à un particulier pour un temps limité et moyennant certaines conditions. Etant donné que l'autorité concédante peut mettre fin à la concession unilatéralement dans certaines circonstances, par exemple lorsque le cimetière doit être désaffecté, il ne s'agit pas d'un droit de nature civile au sens de l'article 144 de la Constitution. Tout au plus les héritiers de Léon DEGRELLE pourraient-ils, le cas échéant, intenter une action en dommages-intérêts devant le tribunal civil si interdiction leur était faite d'inhumer dans le caveau dont ils disposeraient l'urne cinéraire contenant ses cendres.

4. Mieux vaut donc, conclut le Ministère de la Justice - et je me rallie à cette conclusion-, fonder le refus de laisser pénétrer en Belgique l'urne cinéraire contenant les cendres de Léon DEGRELLE sur des considérations tenant à la nécessité de préserver l'ordre et la tranquillité publics.

*

* * *

A la lumière des observations émises par le Ministère de la Justice, il me paraît qu'il existe une solution encore plus radicale au problème posé. Elle consisterait à faire voter par le législateur une loi interdisant le retour en Belgique des cendres du corps incinéré de Léon DEGRELLE.

Si M. le Ministre en exprime le souhait, je lui soumettrai le texte d'un projet de loi rédigé en ce sens. Pour justifier le dépôt d'un tel projet, il suffirait, dans l'exposé des motifs, de se référer à l'arrêt prérappelé du 27 décembre 1944 qui a condamné Léon DEGRELLE à la peine capitale du chef d'intelligence avec l'ennemi et de haute trahison contre la sûreté extérieure de l'Etat.

Le Directeur général,

J. BARTHELEMY.

Un dernier mot: si l'administration communale de Bouillon a bien enregistré, en date du 15 juin 1906, la naissance de „Léon, Joseph, Marie, Ignace Degrelle“, les autorités espagnoles de Malaga n'ont pu que noter le décès, à la date du 31 mars 1994, de „Leon José Ramirez y Reina“.

En conséquence, nous devons bien admettre que

LÉON DEGRELLE VIT DANS L'ÉTERNITÉ !

TINTIN-DEGRELLE, HERGÉ ET JAM-ALIDOR



S'il fut un intime de Hergé et de Léon Degrelle, c'était bien Paul Jamin, alias Jam et Alidor: il ne fait pas de doute que, pour lui, Tintin était Léon Degrelle. On ne compte d'ailleurs pas les caricatures degrelliennes dans „Pan“ ou „Père Ubu“ sur le mode tintinesque. Ces deux personnages étaient, pour lui, indissolublement liés: c'est ainsi que parmi les „gloires nationales“ sorties du Panthéon belge pour l'accueillir à l'occasion de son déménagement figurent le Général SS (au milieu du second rang) et son alter ego Tintin (au premier rang). Léon Degrelle ne manqua pas de faire relire également et corriger le manuscrit de son „Tintin, mon copain“ par Paul Jamin.



En 1992, alors qu'il savait „Tintin, mon copain“ achevé, Paul Jamin réalisa ce dessin pour la couverture du livre d'Eric Fournet „Quand Hergé découvrait l'Amérique“: il voulut y rassembler tous les protagonistes des débuts de l'aventure „Tintin“: Hergé, bien sûr, l'Abbé Norbert Wallez, l'un des deux autres „pères“ spirituels du héros de papier, et lui-même, l'ami des débuts difficiles. Pour Léon Degrelle, le modèle, c'était plus „délicat“ puisque l'auteur, prévenu par la campagne de presse contre Stéphane Steeman, s'était fendu d'un chapitre dénonçant „Une tentative de récupération“ („Les nostalgiques du IIIe Reich répètent haut et fort que Tintin n'est autre que la représentation dessinée de Léon Degrelle et les révisionnistes de tous poils appliquent leur sinistre théorie à l'œuvre du dessinateur“!)... Jam tourna la difficulté en illustrant la couverture du „Petit Vingtième“ d'un Staline face à un personnage tintinesque récalcitrant: ce n'est pas tout à fait Degrelle, mais pas tout à fait Tintin non plus. Comme il l'expliqua de manière sibylline aux éditeurs qui furent ravis de reprendre le commentaire: ce „petit Belge à houpette (...) pourrait fort bien appartenir à la famille de celui que Hergé envoya en reportage en la Russie des Soviets“. Si Tintin se promena bien chez les Soviets, qui donc d'autre que Léon Degrelle donna tant de fil à retordre à Staline lui-même ?

LE TESTAMENT DE LÉON DEGRELLE

Quelques semaines avant de mourir, Léon Degrelle adressait cet ultime message, d'une plume moins assurée, mais d'une élévation de pensée toujours égale, à ses soldats réunis à Bruxelles le 18 février 1994 pour célébrer le cinquantième anniversaire de la percée de Tcherkassy.

Aux portes de la mort, le vieux lion national-socialiste, associant dans le même hommage l'héroïsme des soldats des deux camps de ce qui fut, pour nos peuples, une guerre fratricide, redit son idéal d'abnégation et de générosité qui doit irradier la civilisation européenne de demain.

7. h. du soir

Mes chers, mes très chers camarades !

Loigné au fond de mon exil, je suis, plus que jamais, tout près de vous en ce cinquantième anniversaire de Tcherkassy.

Les jours là - à force de courage, de souffrances, de renoncements - vous avez emportés ~~avec vous~~, la dernière grande victoire des armées de Europe nouvelle au ~~front~~ de l'Est.

Souvenez-vous en avec fierté ! Dans le monde fourré d'aujourd'hui, seules brillent encore les vertus des héros ! Demain, ce sont eux - et les héros d'en face ! - qui, ~~vous~~ réunis dans la ^{gloire} ~~gloire~~,

Vous été grands. Seul cela compte dans la vie !

A vous, à vous, mes chers camarades ! Avec toutes mes dernières ! ont mon cœur !

~~De Léon Degrelle~~, Je vous embrasse



18 février 1994

TABLE DES MATIERES

Première partie: La naissance de Tintin

I	Hergé et Totor au Vingtième	5
II	"Roi des Papous, s'il le faut !"	10
III	La B.D. européenne naît à Mexico	13
IV	La culotte de golf de Tintin	18
V	D'où est sortie la houppette ?	20

Deuxième partie: Les pourris et les balais

VI	Tintin chez les Soviets	25
VII	La baraque politicienne	28
VIII	Le harponnage des requins	35
IX	Le patron dans la gadoue	38
X	Les trois copains et la victoire	40

Troisième partie: Le Hergé de 1940

XI	Le croquemitaine Hitler	44
XII	La méthode Coué	53
XIII	Le grelot au delà de la mort	59
XIV	Tintin, Germaine et le chat siamois	64
XV	Degrelle fusillé	68
XVI	Tintin et Milou au "Soir Volé"	72

Quatrième partie: Tintin au temps de la croix gammée

XVII	L'épanouissement d'une vedette	74
XVIII	Le prix d'or d'un nez crochu	79
XVIII	Suite Militaire de Tintin au Pays des Soviets	84
XX	Les gaz et les camps	93

Cinquième partie: Malheur aux vaincus

XXI	Qui a gagné la Seconde Guerre Mondiale	104
XXII	La Belgique à la sauce Hitler	108
XXIII	Hergé sous les verrous	112
XXIV	"L'intolérance absolue"	115
XXV	"C'était affreux, affreux !"	127

Sixième partie: L'Europe sous l'éteignoir

XXVI	Un avion dégringole	132
XXVII	Au pays des 100.000 arrestations	139

Septième partie: Les marées de la haine

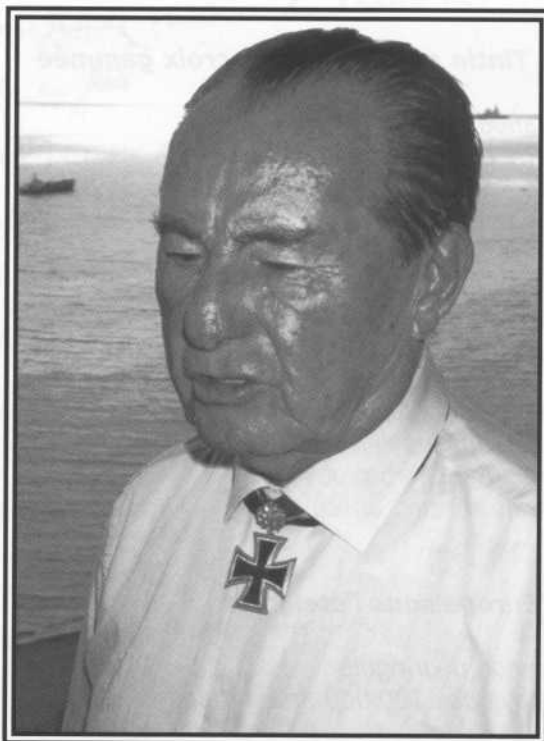
XXXVIII	Hergé "interdit de dessin"	146
XXIX	Le syndicat Hergé	150
XXX	"Toi bien parler, Missié"	153
XXXI	De Droite? De Gauche ?	157
XXXII	L'oiseau s'est envolé	161
XXXIII	Cinq rapt à la Tintin	169

Huitième partie: Hergé immortel

XXXIV	Les vieilles vengeances	175
XXXV	Le Rexiste Simenon	181
XXXVI	Les derniers crachats	195
XXXVII	Tintin sodomisant Milou	203
XXXVIII	Hergé chez Bouddha	207
XXXIX	Hergé livré aux psychanalystes	210
XL	Les assignations de Fanny	213
XLI	Tintin au Paradis	219

Annexes

Le Tombeau du Géant	221
La seconde „Lex Degrelliana“	222
Tintin-Degrelle, Hergé et Jam-Alidor	227
Le testament de Léon Degrelle	228
Table des matières	229



Quelques ouvrages de Léon Degrelle (récents ou réédités et disponibles en —bonnes !— librairies)

La Cohue de 1940
La Guerre en prison
La Campagne de Russie
Les Âmes qui brûlent
Hitler pour mille ans
Le Traquenard de Sarajevo
La Pseudo-guerre du Droit
Les Tricheurs de Versailles

Poèmes (éditions rares...)

Mon Pays me fait mal
Les Tristesses d'hier
Prière à Notre-Dame de la Sagesse
La Chanson Ardennaise
L'Ombre des soirs
Je te bénis, ô belle mort.

Quelques livres sur Léon Degrelle (à consulter en bibliothèques ou à découvrir par chance chez les bouquinistes)

- Robert Brasillach: „Léon Degrelle et l'avenir de Rex" (Plon, Paris)
- Pierre Daye: „Léon Degrelle et le Rexisme" (Fayard, Paris)
- Joseph Mignolet: „Léon Degrelle, on fré" (Rex, Bruxelles)
- Ursmar Legros: „Léon Degrelle, un homme, un chef" (Rex, Bruxelles)
- Duchesse de Valence: „Degrelle m'a dit..." (Le Baucens, Bruxelles)
- Wim Dannau: „Ainsi parla Léon Degrelle" (Byblos, Bruxelles, 13 vol.)
- Jean-Michel Charlier: „Degrelle persiste et signe" (Picollec, Paris)

Achévé d'imprimer le 25 décembre 2000, jour de Noël.
Éditions du Pélican d'Or, Klow, Syldavie.
Tous droits réservés.



